

« La maison près de la fontaine. La maman des poissons. La marée. La mémoire et la mer. La mer. La mer m'a donné. La mer n'existe pas. La pioggia. La plage. La pluie et le beau temps. (...) » /page 13

# JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP - Association d'usagers des Bains des Pâquis - [www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch) numéro 22 - hiver 2019-2020



La musique de l'eau  
/pages 2-20



Carte blanche  
à Isabelle Meister  
/pages 10-11



Correspondance  
/page 29



Chers platanes  
/pages 34-35



ÉDITO

# L'infinie partition de l'eau

**R**hapsodie, fugue du matin ou symphonie éclatante. Sérénade, quatuor de chambre ou de salle d'eau. La musique est partout. Le son, le bruit, harmonique parfois, cacophonique ou disharmonique d'autres fois.

Qu'importe. L'eau chante, l'eau s'exprime, fait ses vocalises et ses gargarismes. Elle est présente parmi nous à chaque instant et sait se faire connaître par ses sons si particuliers et ses onomatopées impossibles à retranscrire. Tant il est vrai que, dans chaque langue, le bruit du caillou qui brise le miroir d'une source limpide ou le murmure de la rivière est différemment retranscrit.

Le son de l'eau est si présent qu'on oublie parfois qu'il est aussi pour nous, avant toute chose, une perception auditive. Que l'eau soit calme comme une mer d'huile, tonitruante comme une cataracte, larmoyante comme un ruisseau de campagne avec les cheveux d'Orphée qui pleurent le long de son cours. Qu'elle soit une supplique comme un supplice chinois, répétitive comme une machine à laver le linge ou un opéra de Philip Glass, qu'elle soit comme la vague d'Hokusai ou le tsunami du Tauredunum, qu'elle soit comme le vortex de nos évier ou la chute niagarisque de nos lieux d'aisance, l'eau est partout et nous accompagne de son chant.

Pluie, orage, usage domestique, bruit de lapement et de déglutition, bruit d'égout et de caniveau, crachin ou ressac du verbe dans la phrase, bruit de baisers et d'amour. Il n'est pas facile de parler du son de l'eau. La langue est pauvre à ce sujet. Il faudrait la chanter à notre tour, ou la mettre en bulles au-dessus de dessins pour que l'association puisse se faire, plus aisément que notre culture ne parvient à l'exprimer.

Peut-être faudrait-il, simplement, comme pour tant de choses finalement, s'assoupir un instant et se laisser bercer par cette musique que nous ne comprenons pas toujours, mais qui pourtant nourrit toutes nos références.

Ainsi ce numéro s'ouvre-t-il sur une note de musique et vous convie à lire quelques extraits de l'infinie partition de l'eau.

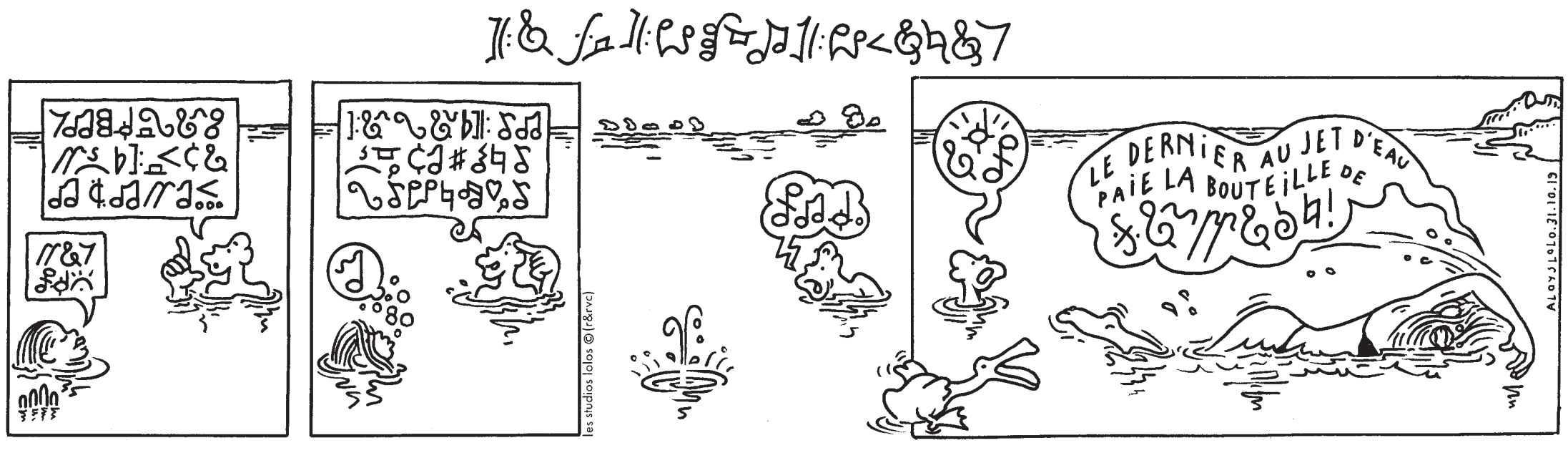
La rédaction

# (dis)solution

VINCENT BARRAS

corde	œ	al	tho	tha	pa	mé	é	bau
nom	so	véole	rax	la	ro	nisque	trier	hin
bril	phage	a	ab	mus	tide	cli	tym	foie
dent	vé	réole	do	corps	co	to	pan	rein
cho	nus	poi	men	ca	li	ris	pan	glé
lé	rec	trine	co	lleux	ma	pu	créas	mé
doque	tum	ma	chlée	cir	çon	bis	wir	rule
piéd	trompe	me	crête	con	cor	i	sung	mal
ti	eus	lon	i	vo	pus	schion	pa	gaigne
bia	tache	pic	liaque	lu	stri	fo	vi	scar
cuisse	val	poil	mé	tion	a	ra	llon	pa
jambe	vule	fesse	sen	carpe	tum	men	front	lan
mon	vulve	rhom	tère	tarse	ven	wer	tête	ger
ti	rec	boïde	ar	poi	tri	ni	main	hans
cule	tangle	ca	tère	gnet	cule	cke	ai	syl
é	lom	rré	tra	creux	sig	aire	sselle	vius
paule	baire	muscle	chée	po	moïde	de	dos	me
sour	ver	graisse	cri	pli	qua	bro	poi	ckel
cil	tèbre	thy	coïde	té	dri	ca	gnet	val
cil	co	mus	tes	or	ceps	tro	bras	sal
cæ	ccyx	je	ti	teil	mas	chan	om	va
cum	sa	ju	cule	ongle	toïde	ter	bi	di
i	crum	num	pros	pha	pa	tor	lic	ver
léon	co	es	tate	lange	vi	cu	cor	ti
i	lonne	to	u	cla	llon	lar	tex	cule
liaque	moelle	mac	té	vi	en	hé	mé	con
psaos	disque	py	rus	cule	clume	ro	ninges	duit
nuque	ster	lore	o	cu	fa	phile	cuir	valve
tem	num	duo	vair	boïde	cial	as	che	ré
po	o	dé	fa	pi	ju	tra	velu	ce
ral	mo	num	llope	si	meau	gale	che	ssus
ventre	plate	fo	car	forme	vague	cal	veu	é
cou	sphé	lli	ti	tra	choane	ca	ca	pi
tu	noïde	cule	lage	pé	tri	néum	lix	physe
rier	mar	u	fron	zoïde	ceps	plante	cloaque	fosse
cou	teau	re	tal	py	bi	flé	cu	ma
nez	é	tère	nez	ra	ceps	chisseur	ti	nu
gorge	trier	vé	mor	mide	hi	ex	cule	brium
o	o	si	ga	na	ppo	ten	pa	ste
reille	cci	cule	gni	rine	campe	seur	nni	rni
œil	put	bronche	cer	ma	hy	ten	cule	sty
coude	tronc	bron	vix	ssé	po	don	ca	loïde
doigt	flé	chirole	va	ter	tha	a	rène	gland
rate	chi	ca	gin	ma	la	chille	tri	pré
cœur	sseur	pi	cô	xi	mus	ligne	angle	puce
pou	ex	llaire	lon	llaire	in	ro	he	é
mon	ten	si	glande	man	tes	tule	xa	pi
car	seur	nus	pi	di	tin	fé	gone	con
dia	mo	plèvre	néale	bule	mo	mur	cercle	dyle
a	llet	flanc	méat	luette	laire	ul	wi	
zy	li	ge	a	a	ca	na	llis	
gos	ga	nou	po	myg	nine	hu	cor	
veine	ment	en	physe	dale	in	mé	pus	
aorte	thy	do	hy	pha	ci	rus	cule	
rein	roïde	thé	po	rynx	sive		fe	
u	su	lium	physe	la	ste		ssier	
rètre	rré	mé		rynx	rno		é	
ve	nale	so		phrènes	cléi		pe	
ssie	a	thé		langue	do		ron	
pau	nus	lium			mas		gen	
pière	ca	é			toi		cive	
peau	nal	pi			dien		é	
	sper	thé					mail	
	ma	lium						
	tique							

Dessin de la page une : Anne Bory, dessinatrice à bord de *Fleur de Passion* (voir pages 22-24). Mindelo, Cap-Vert, 29 avril 2019. « Derniers ravitaillements avant de prendre la mer »





# Rhapsodie aquatique

Je me suis fait réveiller par le tintement clair d'une fine pluie d'été qui tambourinait sur les tuiles de la maison. Puis l'orage s'est avancé, grondant, menaçant, replongeant le jour à peine né dans une obscurité par trop bruyante. Ce sont maintenant de grosses gouttes, larges et lourdes, arrivant en rangs serrés, solides comme des béliers, qui cognent contre le toit, faisant pour un instant de ce paysage lémanique une aquarelle aux lavis anthracites.



Les 56 temps de la Rhapsodie aquatique. Dessin Guy Mérant

## PHILIPPE CONSTANTIN

**I**l a fallu me lever. T'abandonner mon amour, toute enténébrée de sueur mais si profondément endormie encore que tu n'as rien vu de cette aube crépusculaire et ennuyée.

Quelques marches ont grincé un la-si bémol alors que je descendais à la salle de bain. Bruit de miction contre l'émail des toilettes, de chasse d'eau, de douche, de dents brossées, de gargarismes, de lame qui glisse et écorche la peau, avant que de remplir la vieille et complice cafetière italienne qui bientôt frémera de tout son corps pour m'appeler à boire cet indispensable condensé d'arabica.

Et le verre d'eau bien sûr, compagnon des pilules du réveil: cholestérol, tension, cœur, diabète, que sais-je ?

Les jets automatiques du jardin sont déjà à l'œuvre, inutiles mais à l'œuvre déjà, et je traverse l'humidité d'une pelouse rebelle et fantasque. Je te devine à l'étage mon amour, t'étirant et te dévêtant de ton sommeil. La gouttière dégorge son reste de pluie vers le caniveau en un torrent qui s'apaise dans le jour naissant. Déjà, des taches de soleil léonin apparaissent, dessinant une géographie nouvelle avec des continents insoupçonnés. Les ombres, dures sous l'astre nouveau, créent elles aussi sur l'asphalte des zones indéfinies de parcelles brûlées par la pluie. Un atlas aux noms de poésie. Gondwana, Pangée, Téthys.

Je sillonne la ville qui prend un peu plus vie à chaque tour de pédale de mon vélo. Des balayuses orange crachant par leurs événements leurs humeurs de propreté interceptent mon passage. Un tenancier de bistrot nettoie sa terrasse à grands coups de seaux d'eau, des employés municipaux hachent au karcher des tags contre le mur d'un théâtre ou d'un autre. Un jeune homme passe, dont on ne sait s'il se réveille ou va se coucher, qui crache par terre.

Je rêve et t'imagines, toi, ma complice d'une nuit, d'une vie, te glissant sous la douche, te faisant amante du savon qui te caresse, qui te lave de toutes les torpeurs de l'abandon nocturne et trouve ton intimité.

En passant sur le quai, je devine au loin dans la rade un nageur solitaire qui traverse le matin d'un crawl régulier. Sous les roues de mon vélo je perçois les bruits de la vie souterraine. Égouts en ébullition, canalisations, conduites d'eau, tout cela qui nourrit la ville et qui l'évacue.

Ma Pangée, mon Gondwana, ma Téthys, c'est comme cela que j'aimerais t'appeler. Je m'arrête au café avant d'aller au bureau. Premier texte du jour. Un mot d'amour évidemment. Je déplie le journal qui fait un bruit de bain froissé et d'encre insoumise. À l'abri des pages, absent de toute relation sociale, sinon de toi, mon amour, j'écoute comme un chant divin les hurlements du percolateur qui ébouillante le lait d'un grand crème en devenant.

Le bureau n'est pas très accueillant. Fonctionnel surtout. Heureusement, par un angle

calculé peut-on apercevoir une virgule du lac et imaginer le barrage qui aux heures pleines laisse bouillonner ses eaux en cataractes productrices d'électricité.

Le bureau est triste. Une employée externe passe mollement la serpillière sur le parquet. Une personne ou une autre va régulièrement à la fontaine d'eau, grande bonbonne renversée de plastique insipide aux prétentions virginales et paradisiaques. L'employée de tout à l'heure revient et semble s'ennuyer à essorer les vitres, sans se soucier que c'est à un inaccessible extérieur qu'elles doivent d'être si ternes.

Moi aussi je m'ennuie. Je t'envoie d'autres messages. Des petits mots suintant d'amour, des phrases un peu stupides et presque liquides. Des mots qui coulent (mais quel sens faut-il donner à cela?), qui ruissent sur ta peau comme le fantôme des arbres ondulant sous la bise et qui rend tout paysage aquatique, jusqu'aux fenêtres de ce bureau lavées avec tant de négligence.

Enfin la pause de midi. Le lac est là. La jetée avec son clapotis, la grève avec son sac et son ressac, la plage qui laisse bruissier sous la vague des galets joyeux comme des enfants à l'heure de la récréation. Un chien qui lape son bol d'eau sur la terrasse du restaurant. Des bateaux qui passent au large et dont les voiles claquent dans le vent, fageant comme les ricochets de cailloux plats sur la surface limpide de l'eau. Une jeune fille sur un rocher pleure. Chagrin d'amour sans doute. Elle est belle dans sa douleur. Puis se mouche et rede-

vient commune, humaine seulement, comme si un mouchoir suffisait à emporter le monde et sa douleur.

Tu ne m'as pas encore répondu, bien sûr. Je retourne au bureau. La pagaie d'un paddle m'accompagne sur un court bout du chemin. Je relève le bas de mes pantalons et marche sur la pointe des pieds. Une canalisation s'est rompue et la rue est inondée. La vie reprend son cours.

Je suis dans notre maison. Machine à laver le linge. Arrosoir pour les plantes à l'intérieur. Je mets l'eau à bouillir pour les pâtes. Je me prépare un apéritif en t'attendant. J'écoute avec une attention particulière les glaçons qui craquent dans le verre. La radio parle d'un ouragan et de trombes d'eau aux États-Unis. C'est loin les États-Unis. Je me demande un instant si c'est là-bas que tu es partie, mais je n'en suis pas sûr, connaissant ton problème avec les langues étrangères et ta peur des tempêtes.

Je prends une douche salvatrice qui me nettoie de toi, me vide de toi. Dans le petit vortex de l'évacuation de la douche je te vois disparaître et je vais me coucher presque heureux.

C'est dans ces heures-là, entre chien et loup, que je te retrouve, avant que la nuit ne nous absorbe dans des bruits d'amour, de baisers, de salive, de sucions, de pénétration et de jouissance; ce grand lac qui nous engloutira et nos rêves jusqu'à demain matin.



# Fontaines musicales

L'eau, dites-vous, est incolore, inodore, fluide, vous coule entre les doigts, vous mouille jusqu'aux os, vous glace, vous enveloppe tout entier, vous fait frissonner, vous renvoie à vous-même si vous jouez les Narcisse, et vous me dites encore que l'eau est multicolore, savoureuse, que dans le creux de vos mains elle reste prisonnière pour mieux vous désaltérer, que dans un bain elle produit de la vapeur. L'eau, avez-vous répété, est la vie et la mort. La perte des eaux annonce une vie nouvelle et le déluge s'abat sur les hommes comme un châtement biblique.

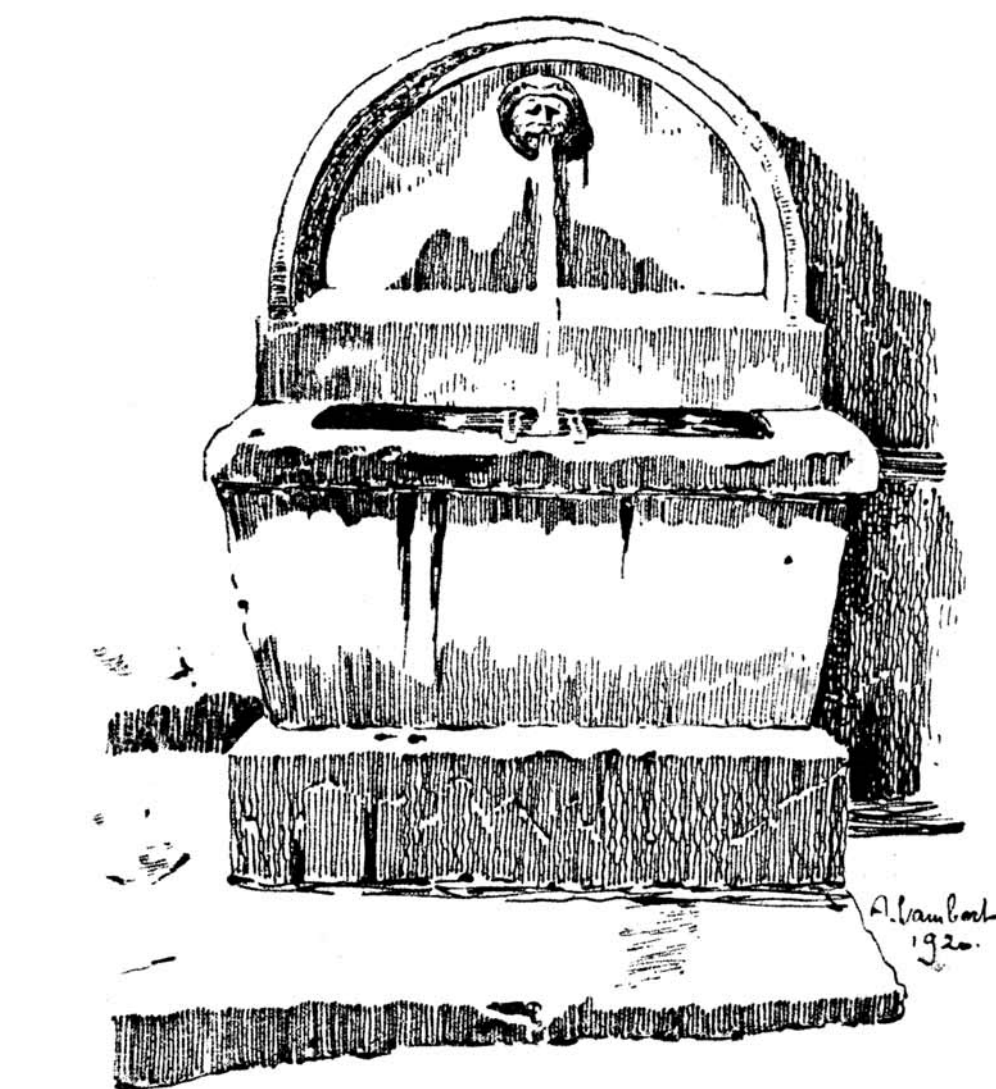
ARMAND BRULHART

Jamais vous ne m'avez dit que l'eau était mélodieuse, et pourtant vous avez rêvé de cascades paradisiaques retombant dans un lagon aux formes arrondies, lui-même baigné de verdure et où la chute de l'eau dans l'eau produisait des variations sans fin que l'oreille ne pouvait saisir qu'à demi. Était-ce de la musique? Ce n'était pas le brouhaha que Molière utilisait pour dire la confusion des voix. C'était une myriade de sonorités, presque impossible à reproduire et qu'il aurait fallu simplifier par gradation, jusqu'au simple filet d'eau retombant dans une bassine. Attention, pas trop, car le goutte à goutte, quand vous êtes sur le point de vous endormir, devient un supplice. La simplification devait s'opérer progressivement, passant des tuyaux des grandes orgues à la flûte de Pan, puis à la flûte à bec.

Il y a longtemps déjà, j'avais cru entrevoir la clé du mystère de la musique de l'eau dans un vieux catalogue de libraire qui illustrait la page de titre *De musica fontis*, ouvrage anonyme, d'une rareté proverbiale, publié à Ostie. On peut rêver et, dans mon songe, je revoyais les plus belles fontaines de Rome qui, dans la nuit, font entendre leur musique baroque et triomphante, les fontaines cachées qui se distinguent dans l'écho des toutes petites places. La nuit permet l'écoute.

Comment, après Rome, aborder les fontaines de la cité de Calvin? Les deux moments forts que Genève a connus dans l'histoire de ses fontaines correspondent exactement avec la construction des machines hydrauliques: celle d'Abeille dans le bras gauche du Rhône, achevée en 1712 et, au milieu du fleuve, en 1842, celle de Cordier fils. Ce dernier, la même année, mentionnait dans une lettre ouverte au journal *Le Fédéral* du 22 novembre que 24 fontaines neuves devaient être construites et qu'il n'était pas question qu'il y participe, puisque «depuis plus de trois mois j'ai terminé tout ce qui me concerne dans la distribution générale des eaux».

Il réagissait immédiatement aux propos de l'architecte Joseph Collard, l'auteur du *Rapport sur les fontaines*, établi par une commission



Fontaine de la cour Saint-Pierre, dessin signé A. Lambert, 1920. On voit que le projet de fontaine de 1842, la plus monumentale de Genève, s'est singulièrement réduit. Fontaine à rechercher dans les dépôts de la voirie.

spéciale du Conseil municipal et qui affirmait que la nouvelle Machine ne fonctionnait pas encore. Plutôt que d'examiner cette polémique, relevons certains points forts:

«L'ancienne machine donnait 50 pouces, la nouvelle en donnera 300». C'est que l'importance des fontaines se mesure en pouces. Il faut ainsi distinguer quatre classes de fontaines; le terme de «classe» qu'on retrouve tel quel dans les premiers chemins de fer, ne renvoie pas nécessairement à l'Ancien Régime, mais s'inscrit dans une géographie urbaine significative.

«Les fontaines de premier ordre ou monumentales» doivent correspondre à des lieux reconnus et symboliques: la cour Saint-Pierre, au-devant de la cathédrale, bénéficiera de 20 pouces, et la place Neuve (et non «de Neuve», selon la voix obsédante et historiquement erronée des transports publics) obtiendra 10 pieds. En deuxième rang, «les fontaines sur lesquelles on n'est pas encore assez fixé, soit sur leur importance monumentale, soit sur la quantité d'eau qu'il conviendra d'y mettre, pour rien proposer de définitif en ce moment, elles sont au nombre de deux: place du Lac

avec 4 pouces et promenade Saint-Antoine avec 6 pouces». Dans la troisième classe se trouvent les fontaines ou bornes-fontaines dont l'emplacement n'est pas encore définitivement fixé tandis que la quatrième classe concerne des «fontaines d'un médiocre développement». Parmi celles-ci, quatre fontaines de Saint-Gervais.

Entre les recommandations floues du *Rapport* et la réalisation, bien des changements interviendront et le Conseil administratif de la Ville de Genève a pensé dans sa grande sagesse qu'«un grand développement architectural n'était pas nécessaire et qu'on devrait s'en tenir à un ensemble simple aussi adapté que possible aux localités auxquelles elles sont destinées.» On savait parler en ce temps-là!

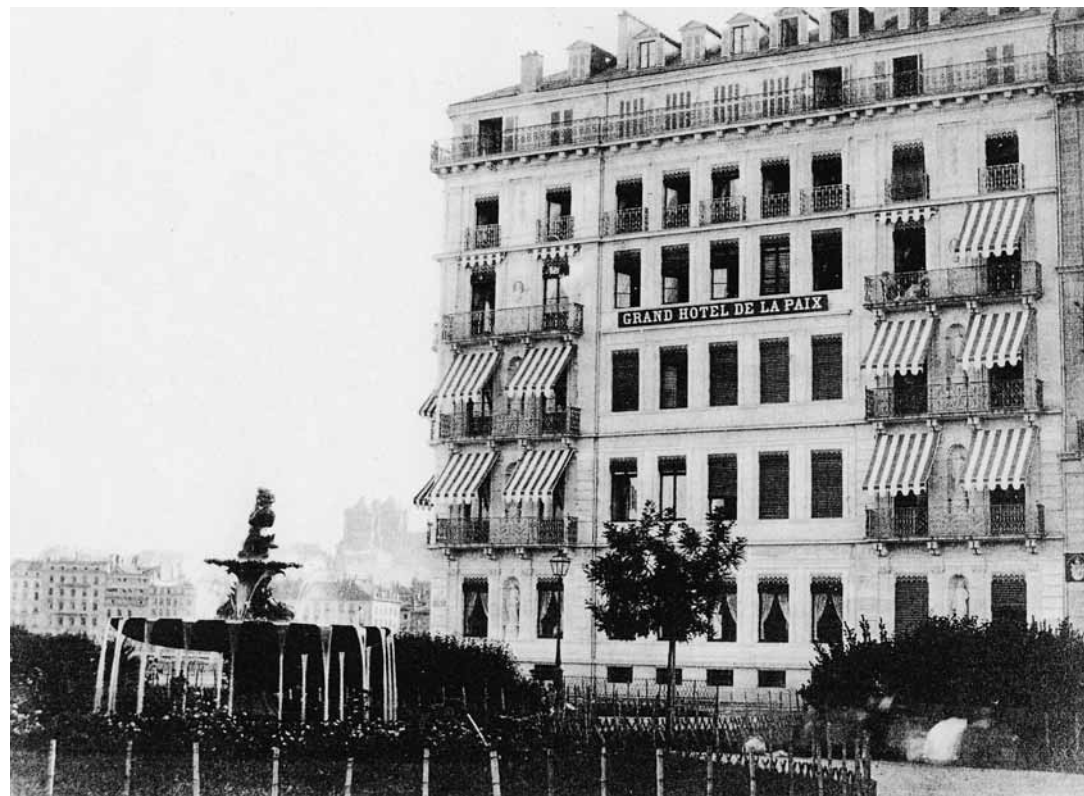
Il n'était pas question de musique mais, en y réfléchissant, avec toutes ces variations de tuyaux calculés en pouces, correspondant à des degrés d'intensités, il était possible d'imaginer des petites musiques de nuit. Car dans la ville sombre et fortifiée de 1842, avant l'apparition de l'éclairage au gaz, Chopin et George Sand peuvent en témoigner, il n'existait guère de distraction et la ville se transformait en une chambre d'écoute où le moindre bruit, le moindre chant pouvait provoquer aussi bien un sentiment d'angoisse que d'apaisement.

De fontaine monumentale, mise à part celle que James Pradier avait imaginé pour le Molard, il n'en existait pas à Genève. À Paris, en revanche, l'architecte Jacques-Ignace Hittordorf avait créé deux fontaines prestigieuses pour encadrer l'obélisque de Louxor dressé au centre de la place de la Concorde en 1836. Ces fontaines, que l'architecte voulait bien distinguer de celles de Rome, furent exécutées sur son ordre en «fonte de fer» et devinrent, après leur inauguration le 1<sup>er</sup> mai 1840, les prototypes de presque toutes les fontaines urbaines monumentales de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dès la première Exposition universelle de Londres de 1851, l'eau jouait un rôle à ce point fondamental qu'elle intervenait aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du Crystal Palace. Le guide illustré qui met l'accent sur les fontaines ne cite pas seulement la reine Victoria, mais également Lola Montez que les visiteurs genevois retrouvaient. Rappelons qu'elle avait



Fontaine du haut de Coutance, dessinée par l'ingénieur Christian Wolfsberger en 1844 et mise en eau la même année. La fontaine de 4<sup>e</sup> classe de Saint-Gervais est devenue une fontaine à double bec; elle a joué en duo jusqu'en 1949, le bassin seul est réapparu place Simon-Goulard. Photographie de 1949, coll. part.



La première fontaine du Jardin anglais (promenade du Lac), déménagée en 1863 dans le jardin des Alpes, proche de l'hôtel de la Paix, photographiée vers 1870. BGE-CIG.





La fontaine monumentale du Jardin anglais, vers 1960, carte postale Jaeger, coll. part. Un véritable concert de lait!

ramené de Munich à Genève, en 1848, la statue en bronze de l'enfant serrant un crocodile représentant rien moins que le roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière et que cette statue – aujourd'hui dans la cour carrée du Musée d'art et d'histoire – surmontait le bassin du Jardin des Plantes, dans l'axe de l'orangerie et de la porte de l'Université.

Comme les statues, les fontaines appartiennent au mobilier urbain, elles sont à leur manière des musiciennes ambulantes, à commencer par celles des expositions universelles, et spécialement celles de Paris en 1855 et Londres en 1862. Après avoir participé à la scénographie de l'événement, elles furent démontées, parfois plusieurs fois, pour faire entendre leur « musique » polyphonique. À l'exposition de Londres, la fontaine de la Maison Barbezat & Cie a rejoint après deux déplacements le jardin d'Ashford. À Genève, la première fontaine du Jardin anglais, qui

coïncide plus ou moins avec l'inauguration de l'hôtel de la Métropole en 1856, fut transférée en 1863 au jardin des Alpes, puis sur le quai du Mont-Blanc. Quant à la fontaine monumentale, achetée sur catalogue, elle fut inaugurée en 1863. Elle fut longtemps attribuée à tort à un certain André, représentant à Genève de la Maison Barbezat & Cie, sur la foi de Francis Reverdin, seul admis dans les archives municipales en 1921-1922. En revisitant les archives de la Ville, l'historien d'art David Ripoll a pu réécrire l'histoire de cette fontaine que l'on relira avec un vrai plaisir sur le site internet de la Ville de Genève. Le sculpteur se nomme Mathurin Moreau (1822-1912) et, s'il est question de musique, c'est en raison du premier pavillon construit dans l'axe de la fontaine... de l'ancienne horloge fleurie, ici la Suisse aux 22 cantons. Incroyable photographie!



Vue depuis l'hôtel de la Métropole sur le parterre « national », la fontaine et le pavillon de musique, vers 1878. Coll. part.

## THEATRE DU LOUP

SQUASH Les 3 Points de suspension 1-10 novembre

LE MAHÂBHÂRATA Cie Jeux de Vilains 20-24 novembre

IL VA OÙ LE BLANC DE LA NEIGE QUAND ELLE FOND ?

Jean-Yves Ruf 29 nov-1er déc

I AM NOT WHAT I AM

D'après Othello de William Shakespeare / Sandro De Feo 11-18 déc

LE DRAGON D'OR

Roman Schimmelpfennig / Robert Sandoz 9-19 janvier 2019

JE PRÉFÉRERAIS MIEUX PAS

Rémi De Vos / Joan Mompert 18 février-1er mars

LES SENTIMENTS DU PRINCE CHARLES

Liv Strömquist / Martine Corbat 27 mars-10 avril

C'EST DÉJÀ DEMAIN.neuf 28 avril-3 mai

MIRANDA, REINE DE QUOI ?

D'après Jo Hoestlandt / Cie du Théâtre du Loup 3-14 juin

SUR LES PLANCHES 2020 Ateliers du Théâtre du Loup 25-28 juin



[www.theatreduloup.ch](http://www.theatreduloup.ch)





L'Arve. Photographie Fausto Pluchinotta

# Ceux qui entendent l'eau

Entendre l'eau, de chez soi, la nuit, le jour, est une donnée du lieu, fatale et constante, sans pic ni creux. Sa source, le plus souvent comprise comme une manifestation de la nature, même si elle s'écoule d'une fontaine de quartier ou du ventre d'une baleine, semble la rendre plus douce que les sons artificiels et maîtrisables de l'activité humaine. Quelle est selon toi la musique de l'eau ? C'est la question posée à des aquaphiles de différentes natures, qui puisent leurs réponses dans leur voisinage et jusqu'au fond des océans.

VALÉRIE HOFFMEYER

## Anouk et Jérôme au bord de l'Arve

Quand on a pris cet appartement, on a surtout aimé la grande terrasse sur rue, raconte Jérôme en ouvrant grand la fenêtre de la chambre qui donne, elle, sur la rivière. Il faut donner de la voix ; l'Arve, à quelques dizaines de mètres de là, franchit un seuil en bouillonnant, en amont du pont de la Fontenette. « Les premières semaines ont été un peu mitigées, avoue Anouk. On dormait fenêtres fermées. » Dans le même temps, la grande terrasse donnant sur la route se révèle franchement bruyante. Un retournement s'opère dans les perceptions. Le « mauvais » bruit de la route, qui s'apaise pourtant à certaines heures, contribue à faire aimer celui de l'Arve, d'une constance et intensité sans faille. À la manière d'un refuge sonore, capable de consoler des autres sons de la ville, l'Arve est devenue la pièce maîtresse des lieux. « On dort désormais fenêtres ouvertes, été comme hiver. On aime la retrouver lorsqu'on rentre de voyage. Elle évoque la maison, analyse Jérôme, qui fait même de l'Arve le fil liquide de sa vie de nomade. « Je suis de Sallanches, en Haute-Savoie, j'ai grandi sur ses rives. J'ai vécu à pas mal d'endroits mais je me rends compte que j'ai presque toujours habité dans sa vallée. Je suis son cours. »

## David et la fontaine parisienne

David habite le dernier étage d'un immeuble des Pâquis mais il entend, la nuit, la fontaine dans la rue. « Il doit y avoir un effet de réverbération ? Je ne perçois pas toujours le bruit de l'eau, mais disons que je mesure son pouvoir d'attraction. Souvent des gens palabrent autour d'elle. » David est historien de l'art et il n'est pas étranger à la réhabilitation de ce bassin. Il en a identifié, sur d'anciens cadastres, la place d'origine, lorsque la Ville le retrouve dans l'un de ses dépôts, il y a une douzaine d'années. « Genève a beaucoup aimé Paris, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ses boulevards, ses parcs et même ses fontaines. Certains modèles sont reproduits et vendus partout en Europe. Ainsi de la fontaine du Jardin anglais, mais aussi de celle-ci, avec sa figure de garçon serrant le cou d'une oie. » Les conclusions de l'enquête historique n'appelaient pas à sa relocalisation à cet endroit précis, mais les rentaniers de la Ville n'ont pris aucune latitude. Depuis 2008, le bec de l'oie étranglée crache à nouveau son filet d'eau à ciel ouvert, sous les fenêtres de son chroniqueur.

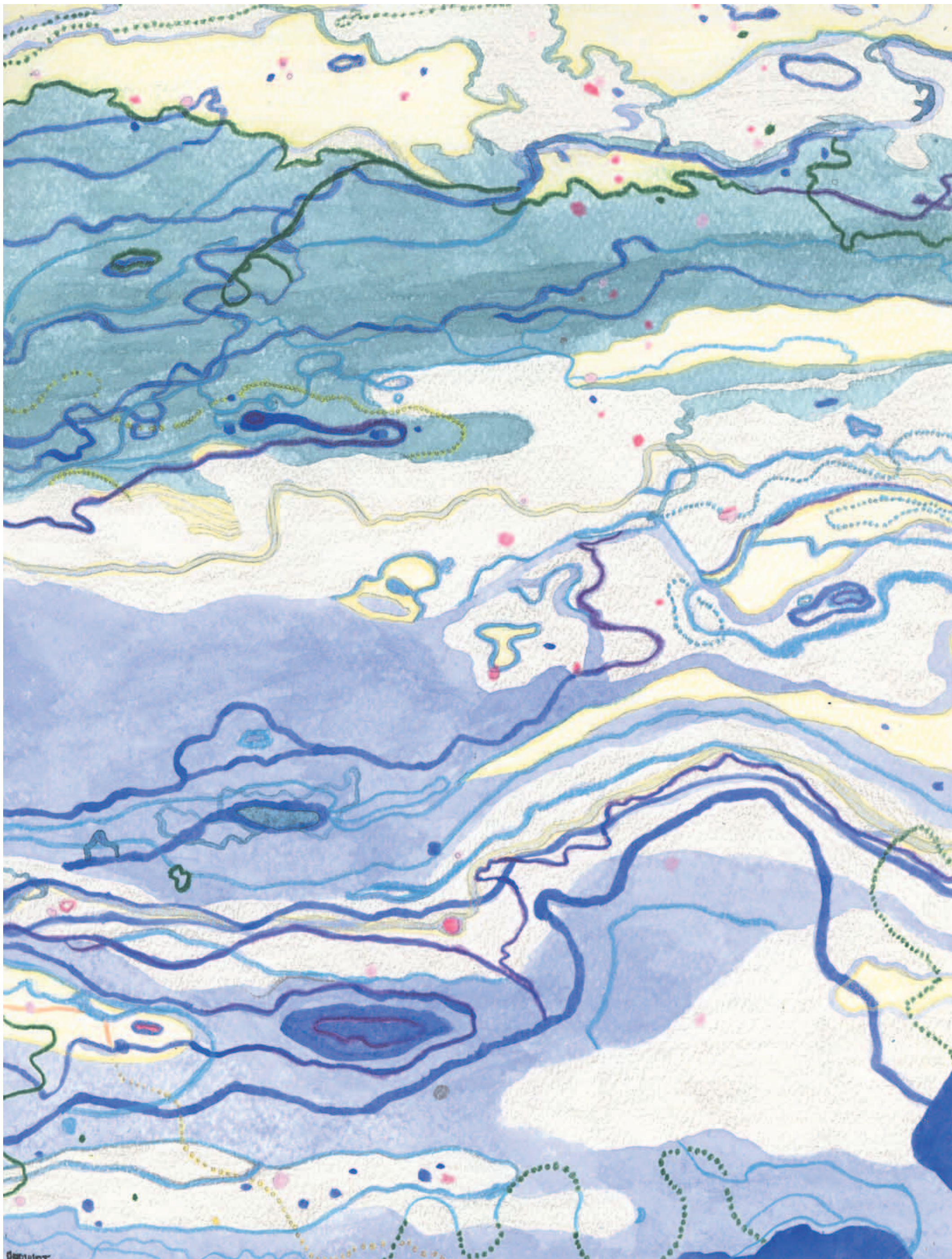
## Charlotte sous les toits

Lorsqu'on a emménagé au 8<sup>e</sup> étage, on était subjugués par la vue sur les toits de la ville, la cathédrale, le Jet d'eau, le ciel, se remémore Charlotte, paysagiste. « Mais ma plus grande émotion a été d'entendre, une nuit, la pluie tomber sur le toit plat de l'attique. Comme seule peut le faire la musique, ce clapotis céleste m'a transposée dans la villa à toit plat où j'ai grandi. Elle était logée, avec neuf autres parfaitement identiques, entre la rivière et le pâturage. Au village, les gens surnommaient cette cité « les boîtes d'allumettes », sobriquet méfiant pour ces maisons qui n'en étaient pas puisque sans caves ni toits. Ils se moquaient de leur inquiétante perméabilité. Par le bas, puisque la rivière pouvait à tout moment en inonder les rez-de-chaussée dépourvus de fondations. Et par le haut, ce bête plan de gravier allait sûrement finir par laisser couler l'eau à l'intérieur ! Ce qu'ils ne savaient pas, c'est qu'on y entendait le chant précieux de la pluie, comme dans une cabane ou un bateau. Vendues une par une, les « boîtes d'allumettes » de la cité sont depuis lors devenues sourdes : elles ont toutes été coiffées de toits à deux pans. »

## Alain et le hit-parade des baleines

Pour Alain C., musicien, le hit-parade des baleines est la plus jolie des histoires pour parler des liens qu'il y aurait à faire entre la musique et l'eau. « Elles perfectionnent leur chant avec l'âge. Les vieilles baleines chantent mieux que les jeunes, si bien que pour séduire, celles-ci doivent inventer de nouveaux chants. Elles compensent leur moindre capacité vocale par leur inventivité mélodique, en somme. Lorsque ces chants inédits ont démontré leur potentiel séducteur, ils sont imités et transportés d'une baleine à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient détrônés par un nouveau chant... Ce qui fait qu'on peut entendre des chants exactement semblables d'un bout à l'autre des fonds marins, entonnés par des imitatrices. Exactement à la manière d'un hit-parade, à l'échelle mondiale des océans. J'adore cette histoire, elle illustre la puissance universelle que peut avoir une chanson. »





**PARIWAT PHOHIRAN** élève graphiste de 3<sup>e</sup> année

Ondes musicales. À l'aube, la brise lèche la surface de l'eau et les lumières de la ville en éveil miroitent délicatement dans une danse douce et colorée. Le mouvement de la masse aquatique diffuse lignes et formes organiques qui se rejoignent, se quittent et se brisent. Cette chorégraphie sensible et délicate se déploie majestueusement sur le lac qui accueille avec tous les hommages l'arrivée du soleil et le retour à la couleur.

*Judith Behar, doyenne CFP Arts*



# Du presque rien au Titanic

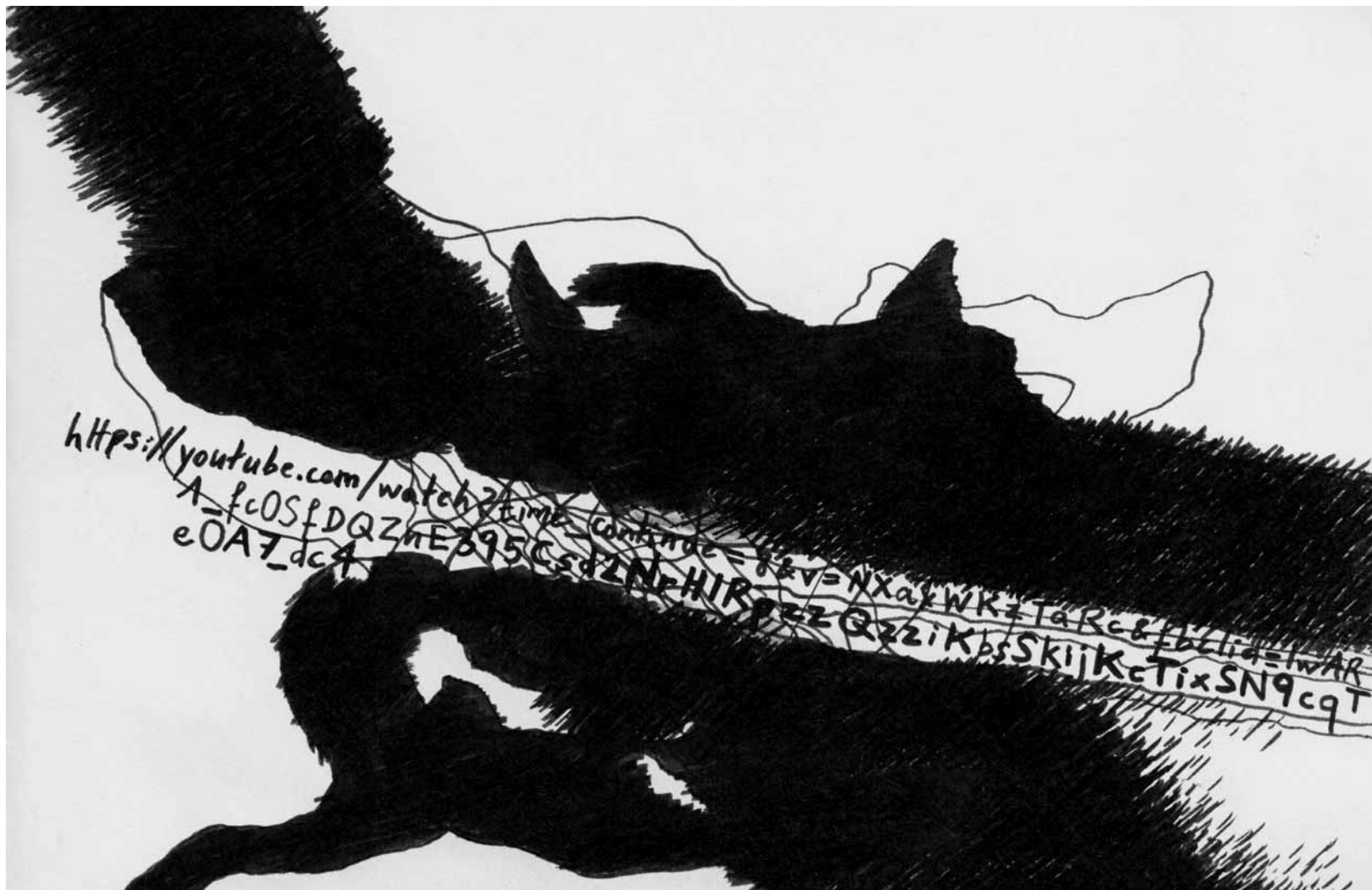
« L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » (Robert Filliou). Tel un mantra, cette petite phrase étourdissante de simplicité m'accompagne au quotidien. J'aimerais partager ici deux expériences d'écoute qui y font précisément écho et dans lesquelles les « sons – d'eau – de la vie » sont au cœur du processus de composition.

MARIE JEANSON

Luc Ferrari, *Presque rien n° 1, le lever du jour au bord de la mer* (1967-1970)

Voici le tableau : le clapotis des vagues, des hennissements d'âne au loin, des chiens et des poules aussi, quelques voix aux consonances méridionales, un moteur démarre, des sabots sur des pavés, un bateau traverse de droite à gauche, un autre s'éloigne dans une autre direction, de plus en plus de voix ; femmes, hommes, enfants, l'écho est important – je vois une crique. Les cigales se réveillent, leur chant se mêle à celui de ce port qui prend vie. Les vagues semblent se rapprocher, une femme entonne un chant et rit. Elle reprend et petit à petit son chant est recouvert par celui des cigales, qui s'intensifie jusqu'à occuper tout l'espace ; celui du paysage et celui de ma boîte crânienne. L'expérience est intense. Les *Presque rien* de Luc Ferrari s'imposent d'emblée par leur force poétique et leur musicalité. La pièce est composée uniquement à partir de sons enregistrés et subtilement montés. Le compositeur a posé ses micros sur le rebord de la fenêtre de sa chambre donnant sur un port de pêche d'un village côtier. Tout part de là : un paysage et un micro. Aujourd'hui encore Luc Ferrari occupe une place à part avec ce qu'il a, non sans humour, nommé la « musique anecdotique ». Cela tient autant à l'homme qu'à l'artiste (ici aussi, la frontière est poreuse) ; sa personne, généreuse, curieuse, à l'esprit aiguisé, drôle, forcené de liberté, de sensualité aussi, était une leçon de vie en soi.

Ce qui me touche tout particulièrement à l'écoute de cette pièce, c'est qu'elle ravive l'émotion d'un moment extrêmement familier que je n'ai pourtant pas vécu. Un mirage en fait. Car l'émotion ressentie ici ou là lors d'un lever du soleil au bord de la mer, à l'irruption d'une clairière dans la fraîcheur d'un bois ou dans l'expérience du son d'une cascade au loin, par on ne sait quel travers, peine à se revivre, quand bien même le soleil se lève chaque matin, quand bien même nous nous répétons le rituel de venir y assister. Ferrari nous transporte dans le souvenir le plus intense de cette fois unique à chaque écoute de son *Presque rien au lever du jour au bord de la mer*, pourtant, lui, figé sur la bande.



« Le monde du silence » appliqué au milieu aquatique s'ancre moins dans sa réalité acoustique que dans notre incapacité à en entendre la mélodie, faute d'air.

DESSIN ANTOINE LÅNG

Gavin Bryars, *The Sinking of the Titanic* (1969-1972)

Tout a commencé pour Bryars à la lecture du témoignage d'un certain Harold Bride, opérateur radio du *Titanic* : « ...de derrière nous parvenaient les airs de l'orchestre... Le navire a progressivement piqué du nez – comme un canard... Le groupe jouait toujours. Ils ont dû tous couler. Ils jouaient alors « Autumn ». Je nageais de toutes mes forces. Je suppose que j'étais à 150 pieds, quand le *Titanic*, le bec dans l'eau, l'arrière dressé dans les airs, a commencé à couler lentement... La façon dont le groupe a continué à jouer était une chose noble...

alors que je flottais dans la mer avec ma bouée de sauvetage, il était toujours sur le pont en train de jouer « Autumn ». Comment ont-ils pu faire ça ? Je n'arrive pas à l'imaginer. »

Cette deuxième écoute relève également du souvenir non vécu (fort heureusement en l'occurrence...), celui du naufrage du *Titanic* au large de l'Atlantique en avril 1912. Ici le tableau est plus brutal et le procédé inversé : bien que des éléments concrets soient également présents dans la composition, le réel s'invite d'abord par le biais du fait divers (historique) comme matériau d'inspiration. Et contrairement au *Presque rien* de Luc Ferrari, le jeu avec le réel donne ici dans la démesure, dans l'extrapolation la plus totale.

L'imagination à l'œuvre nous révèle une expérience plus vraie que nature de ce qui n'a jamais été vécu et ne pourra jamais l'être : sombrer lentement dans les flots aux côtés d'un orchestre en train de jouer. L'auditeur se retrouve sous l'eau, l'obscurité est palpable, mais les cordes restent audibles... Elles rejouent inlassablement quelques mesures de « Autumn » et le plongent dans une douce torpeur, vaguement anxiogène, que les échos lugubres de la machinerie en déroute ne parviennent pas à perturber. Quelques vingt-cinq minutes plus tard (ou soixante, dans la version de 1990), il émerge enfin, sonnê.

## Thermal

### Architecture

La réfection des bains de Loèche s'est faite en pierre blanche et baies vitrées  
Dans une somptuosité et un luxe de millions qui ont ruiné la station.

Les bains de Tarasp en Engadine sont abandonnés  
On n'entend plus siffler que le vent  
Et les artistes de passage dans la combe.

À Saxon se dresse la ruine du Joueur  
et la source chaude y coule encore sous terre.

À Bex, le grand hôtel des Bains a brûlé  
En 1981, peu après le tournage de *Repérages*  
C'est dommage  
Enfant, j'allais y jouer, des gardiens nous chassaient.

À Avenches, on a retrouvé les restes de thermes romains  
En parfait état de marche  
Mais l'eau a disparu dans le sol.

Les lignes sont claires en espaliers  
Les plafonds hauts  
Les fonds très peu profonds  
Les bassins communiquent peu mais se répondent  
De guingois, un chaud un froid  
Séparés par une voûte ou une passerelle lustrée  
Laissant les bords des bassins résorber  
L'excès d'eau débordant à chaque instant vers les conduits souterrains.

On évite les angles et les duretés  
Et ce n'est pas toujours possible  
Mais l'eau finira bien par éroder tout  
Tout remplacer par son calcaire  
Son talc son calc son catafalque  
Alcalin-les-bains.

Retour aux sources  
Leukerbad. Évian-les-Bains.  
Bad Bonn, bains engloutis sous le barrage.  
Karlov Vary, autrefois Karlsbad.  
L'année dernière à Marienbad.  
Anciens bains d'Henniez.  
Thermes naturels chiliens.  
Source chaude de la Cambioulaz.  
Bains turcs. Baniyas moscovites.  
Bad Ischi. Baden-Baden.  
Bad Kissingen. Eaux de Vichy.  
Bath City. Montecatini.  
Eaux ferrugineuses de Spa.  
Aix-les-Bains.  
Aix  
Ex

ALAIN FREUDIGER



# Éclats d'eau tactile

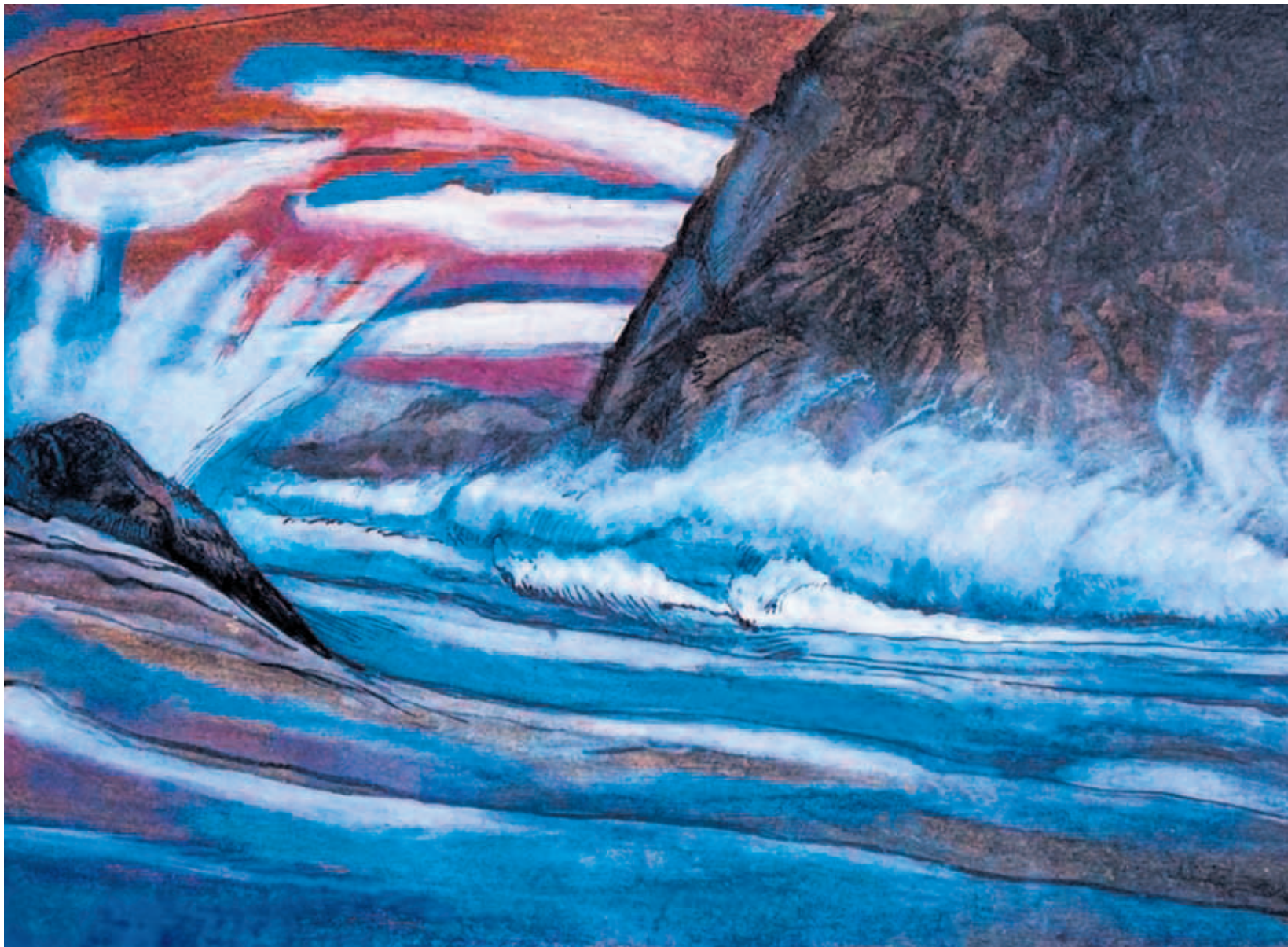
Quentin s'offrit un bain d'eau chaude sulfureuse bienfaisant sur le flanc nord d'un autre volcan, dans un ruisseau fumant au milieu de massifs végétaux luxuriants d'allure tropicale. Il lui fallait calmer son esprit émoussé par la richesse des reliefs à travers lesquels il évoluait avec délice.

JEAN-LUC BOURGEOIS

Il barbotait longtemps au cœur de cette nature hypertrophiée, dans un décor préhistorique fait de terre presque rouge et de pierres jaunes ou brunes lissées comme de vieux bois flottants ou des savons démesurés. L'eau trouble tombait en pesantes cascades, parfaites pour un massage en profondeur des épaules et de la nuque. Son fracas sonnait avec une froideur sèche, presque un bruit de tôles, accompagné d'un minimum de bulles. La touffeur ambiante reconduisait l'imaginaire délié de Quentin vers les époques géologiques d'avant le refroidissement du globe, et son corps abandonné à la densité de cette eau alourdie le propulsait en arrière vers l'enfance encore chaude de la Terre.

Le jour pointe à peine lorsque Quentin est réveillé en sursaut : sa chambrette craque de partout sous la violence d'une tempête équinoxiale en train de pulser de toutes les directions à la fois. Elle fait hurler les moindres fentes de la maison de pêcheur où il loge. Une excitation extrême s'empare de lui, le pousse dehors où sévit un noir d'encre irisé de pluies horizontales rageuses qui le plaquent aux murs, sous leurs forces conjuguées à celle du vent. Des gouttes denses et oblongues battent douloureusement ses joues ruisselantes ; elles collent ses habits sur sa peau avec la force d'un bouquet de lances à incendie dirigées contre lui. Sa vision, intermittente tant la pluie tape ses paupières, ne capte que torsions et agitations partout. Par bouffées énormes, la pluie précipite ses bourrasques d'eau en lourdes masses sombres. Le fracas de la mer fait croire à son dangereux rapprochement. L'océan allait-il se déverser sur lui-même et frapper ces îles perdues au centre de la tempête ? Leur petitesse faisait presque peur, sous l'assaut des eaux et les meurtrissures des vents. La conjonction des pluies et des brouillards effervescents démultipliait son sentiment d'isolement radical et d'être otage d'une temporalité figée par la force du temps qu'il fait – un fantasme familier aux marins, pour qui les éléments, trop contents de se déchaîner, ne se « contiennent » ni ne se calment plus.

La capacité de précipitation des eaux océaniques ne cesse de te surprendre, tu ne t'habitues pas à la surdité si profonde que



Andrea Marconi, *Corfou*, mars 2019.

déploie la sécheresse de leurs coups. Le grain de leur attaque, perçu de façon diffuse, te demeure partiel, et te force d'admettre combien les timbres aquatiques sont difficiles à repérer. Puissants mais évanescents, ils éveillent une antique sensation de creux, celle peut-être de la caverne maternelle où nichent les mammifères. Tu aimes et crains leurs basses super graves, impressionnantes en leur discrétion lestée de chocs presque douloureux au tympan. Elles t'égarer dans des lieux incertains, là où opèrent leurs lourdes trépidations. Organiste en mal d'instrument à large diffusion spatiale, tu te plais au grondement des

masses déferlantes, à leur généreux mélange de sonorités rythmiquement décalées, aux griffures plus aiguës que font entendre, telles les mixtures d'un orgue cosmique à rangs multipliés, les écumes à l'assaut des terres sorties de leur ventre, « les échos sourds de l'eau chavirant sous un bruit d'orgue dans les sentiers ». (Pierre Reverdy)

extrait de  
Jean-Luc Bourgeois, *La Mesure des vents*,  
éditions Van Dieren, Paris, 2019.

Lecture aux Bains samedi 23 novembre à 10h30  
(Apéro poétique)

Pianiste, organiste, percussionniste, Jean-Luc Bourgeois est aussi happé par l'histoire, la philosophie, les lettres. Depuis des décennies, il arpente l'Archipel des Açores avec le manuscrit de *La Mesure des vents* en perpétuelle mutation. Il rayonne autour des îles de São Miguel et Faial où il vit une première initiation aux violences de la tempête, connue de tous les navigateurs transatlantiques. Dans l'île de São Jorge, il entreprend une longue quête sonore sur les traces du chef d'orchestre Francisco Lacerda, figure essentielle à l'origine de la carrière d'Ernest Ansermet, dont l'auteur évoque à plusieurs reprises aussi bien les débuts montreusiens que l'amitié les unissant.

## Âge d'Or

Il fut un temps, deux temps, trois temps  
Longtemps  
Les bains resplendissaient de mille feux  
Les eaux de mille faisceaux  
On en voyait des têtes couronnées et des célébrités,  
des aristocrates et des financiers  
Aux Bains.

Au salon de musique on joue Schumann  
Musique de chambre  
Concerts sans passion pour un public de passants  
Et derrière la boutique on se tape la chambrière  
Car les thermes ont toujours enjoint à l'érotique  
Les femmes stériles revenant guéries et aguerries  
L'eau chaude autorisant tous les caprices  
Jusqu'à ce que les hommes d'église...  
Mais pris la main dans le sac  
Les débauches reprenaient de plus belle  
Si ce n'est pas une bonne manière de traiter  
Entre puissances étrangères...  
Érections pièges à cons !

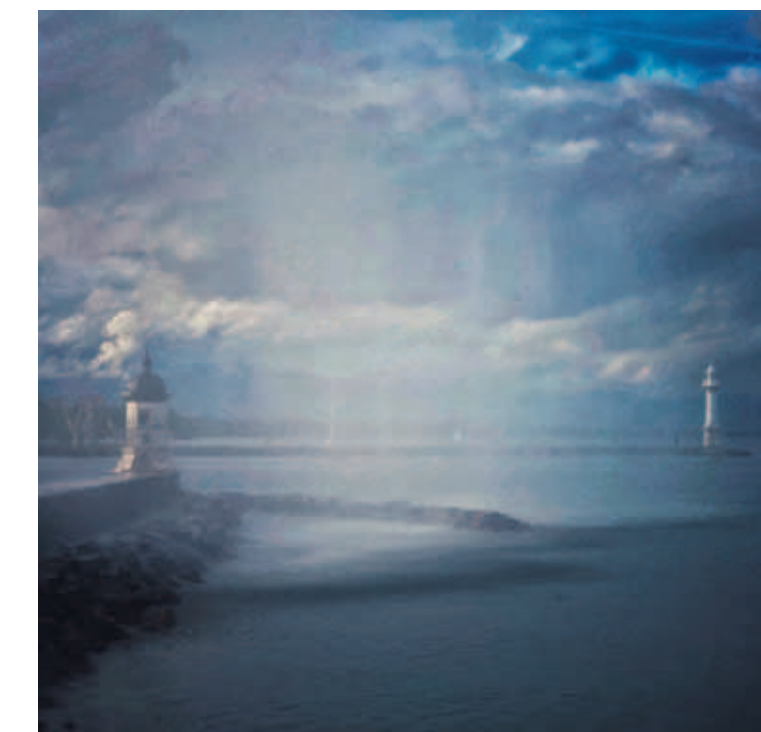
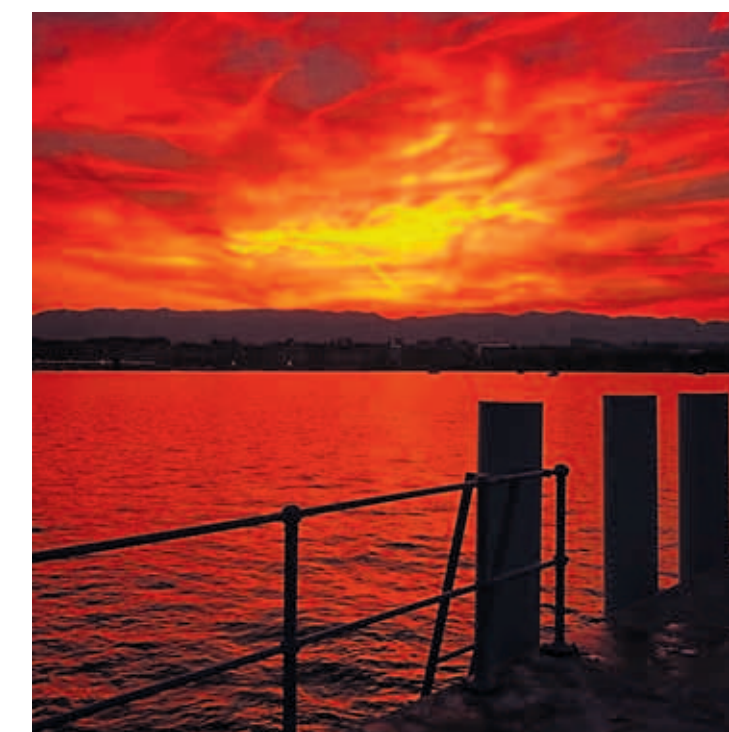
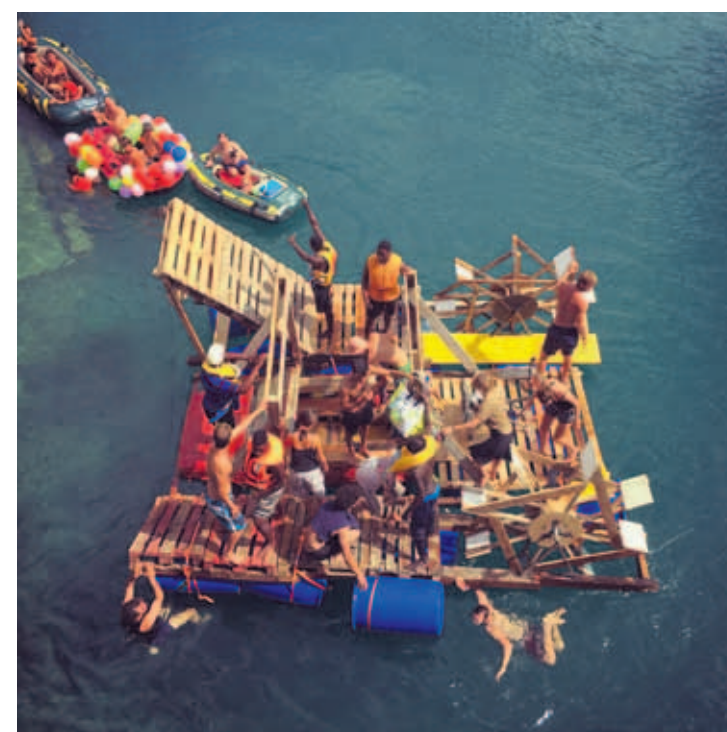
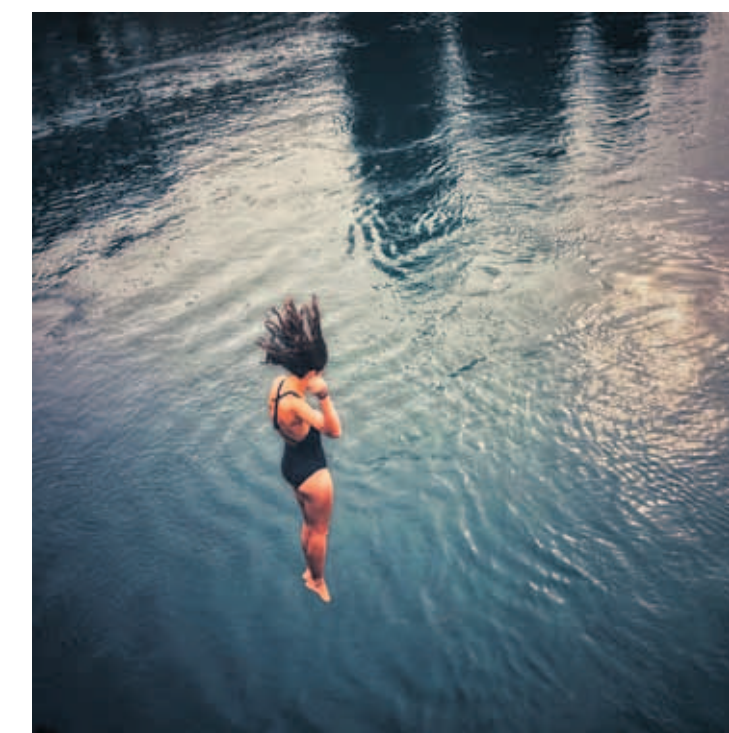
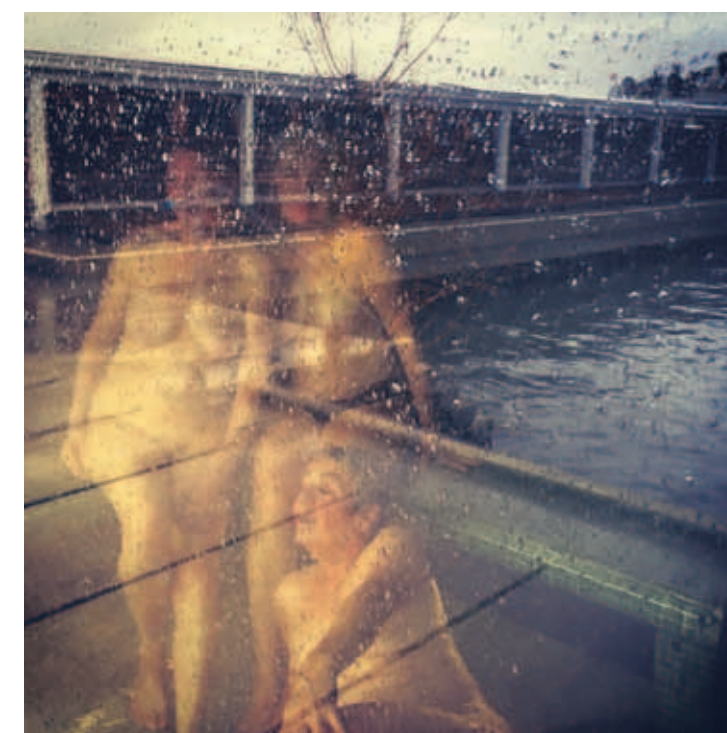
Dans la salle d'à côté, tournez roulettes  
M. le Baron, Madame la Daronne  
Il vous reste bien quelques kronas  
Venez jouer au casino  
Vous vider un peu de toute cette eau  
L'eau le fluide tout passe tout lasse  
L'argent liquide  
En cette FIN DE SIÈCLE l'aristocratie liquide aussi  
Sa survivance à la bourgeoisie  
Qui liquide encore  
Puis tire sur le peuple  
Qui a assez de ses soucis  
Or tous ceux qui écrasèrent Spartak en 1919  
Étaient aux thermes en 1913

Mais le monde était petit, ça aide pour les mondanités  
M. de Cela, Madame Ceci  
Et si vite invité on était déjà inventé  
Écrivain dans le vent, causeur de compagnie  
Musicien de talent, pianiste sans génie  
Grand hôtel des bains de bouche  
Des bains de pieds des traîne-babouches  
Kaiser, Czar et Grand Turc  
Arc-boutés sur les portes et les poches d'eau de Vieille Europe  
Eaux pleines d'ébullition, châteaux d'eau chaude  
De souffre chaud  
C'était l'Âge d'Or !

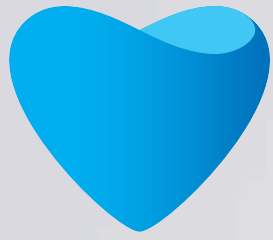
Mais tout cela...  
Petit à petit...  
Englouti  
Grande guerre boucherie  
Génocide en Arménie  
Révolution bolchévique en Russie  
Triomphe des démocraties  
Crise de 29 bue jusqu'à la lie  
Hitler envahit la Tchécoslovaquie  
Tout cela disparu, englouti  
Il n'en reste qu'un fumet  
Le calumet de la guerre.

Deux fragments de *Thermal*,  
poème en quatre parties  
extrait et adapté d'une pièce électro-acoustique  
jouée avec les musiciens  
Benoît Moreau et Raphaël Raccuia.









**eau**  
de Genève



**Noémie**  
Thônex





# Chansons humides

Un intrus s'est glissé dans cette liste parfaitement subjective et non exhaustive. L'avez-vous découvert ?\*

MARINA MEIER

À la claire fontaine (chanson populaire) • À la claire fontaine (MC Solaar) • À la morte fontaine (Jean-Louis Murat) • A la taverna del mar (Lluís Llach) • Acqua azzurra, acqua chiara (Lucio Battisti) • Across the river (Peter Gabriel) • Aqualung (Morcheeba) • Au bord de l'eau (Marie-Laure Béraud) • Au bord de l'eau (Gérald de Palmas) • Belle-Île-en-Mer, Marie-Galante (Laurent Voulzy) • Bridge over troubled water (Simon and Garfunkel) • Calypso (France Gall) • C'est de l'eau, c'est du vent (Claude François) • C'est des vagues (Alain Manaranche) • C'est pas la mer à boire (Les Négresses vertes) • C'est quoi, de l'eau (Michèle Bernard) • Ce n'est que de l'eau (Pierre Barouh) • Come le onde del mare (Gianmaria Testa) • Comme de l'eau (Florent Pagny) • Comme l'eau, le feu, le vent (Charles Aznavour) • Comme un fleuve trop grand (Romain Didier) • Contre vents et marées (Françoise Hardy) • Coule l'eau (Louis Chedid) • Couleur menthe à l'eau (Eddy Mitchell) • D'amour et d'eau fraîche (Francis Lemarque) • Dans l'eau de la claire fontaine (Georges Brassens) • Dans une larme (Gérald de Palmas) • De source en ruisseau (Romain Didier) • Deep blue sea (Piers Faccini) • Deep water (Portishead) • Deep water (Dr. Dre) • Débit de l'eau, débit de lait (Charles Trenet) • Des ronds dans l'eau (Françoise Hardy) • Des vagues et des ruisseaux (La Grande Sophie) • Dirty water (Status Quo) • Down by the water (PJ Harvey) • Down to the waterline (Dire Straits) • Dust and water (Antony and the Johnsons) • Each wave that breaks (Piers Faccini) • Eau douce (Claude Nougaro) • En Méditerranée (Georges Moustaki) • Enlève ton imperméable (Clarika) • Face à la mer (Les Négresses vertes) • Faire des ronds dans l'eau (Henri Salvador) • Fisch im Wasser (Nina Hagen) • Funeral in the rain (Chris Isaak) • Gli impermeabili (Paolo Conte) • Haute mer / Basse mer (Da Silva) • Hell or high water (AC/DC) • Here comes the flood (Peter Gabriel) • Holy water (Gossip) • I cover the waterfront (nombreuses interprétations, dont Billie Holiday, Sarah Vaughan, John Lee Hooker) • I'll take the rain (R.E.M.) • I think it's going to rain today (Peter Gabriel) • Il pleut (Dick Annegarn) • Il pleut il mouille (comptine) • Il pleut, il pleut, bergère (chanson populaire) • Île de Ré (Claude Nougaro) • It's raining again (Supertramp) • J'ai dormi sous l'eau (Air) • Jazz Méditerranée (Henri Salvador) • Je descendrai la rivière (Michel Jonasz) • Je suis une rivière (Daniel Lavoie) • Je veux nager (Arno) • Julie la Loire (Romain Didier) • L'acqua viva (Petru Guelfucci) • L'aquoiboniste (Jane Birkin) • L'averse (Da Silva) • L'eau (Jeanne Cherhal) • L'eau (Daran et Florent Pagny) • L'eau à la bouche (Serge Gainsbourg) • L'eau c'est de l'or (Henri Dès) • L'eau de la rivière (Jean-Louis Murat) • L'eau vive (Guy Béart) • L'enfant et l'eau (Gilles Vigneault) • L'île Hélène (Claude Nougaro) • L'orage (Georges Brassens) • La baigneuse de Brighton (Jane Birkin) • La cabane du pêcheur (Francis Cabrel) • La chanson de la mer (Nolwenn Leroy) • La chanson de l'eau (Gilles Vigneault) • La chanson de la pluie (Jean-Claude Vannier, Maurane) • La chanson du scaphandrier (Léo Ferré) • La complainte du maître-nageur (Louis Chedid) • La couleur de la mer (Pauline Croze) • La gadoue (Petula Clark, Jane Birkin) • La goutte d'eau (Charles Aznavour avec Bratsch) • La grande marée (Bernard Lavilliers) • La guinguette au bord de l'eau (Francis Lemarque) • La maison près de la fontaine (Nino Ferrer) • La maman des poissons (Bobby Lapointe) • La marea (Manu Chao) • La marée (BellWald) • La mémoire et la mer (Léo Ferré) • La mer (Charles Trenet) • La mer m'a donné (Georges Moustaki) • La mer n'existe pas (Art Mengo) • La nage indienne (Étienne Daho) • La noyée (Carla Bruni) • La pioggia (Gigliola Cinquetti) • La plage (Marie Laforêt) • La pluie (Jean-Jacques Goldman) • La pluie (Zaz) • La pluie et le beau temps (Zazie) • La pluie fait des claquettes (Claude Nougaro) • La pluie qui tombe (Daniel Darc) • La rivière (Gilbert Bécaud) • La rivière (Jean-Pierre Huser) • La saison des pluies (Serge Gainsbourg) • La saison des pluies (Françoise Hardy) • La Seine (Vanessa Paradis et M) • La source (Isabelle Aubret) • La vie intime est maritime (Alain Souchon) • Lágrimas de oro (Manu Chao) • Lavabo (Alain Bashung) • Le commerce de l'eau (Dominique A) • Le goût de l'eau (Michel Rivard) • Le jour où la pluie viendra (Gilbert Bécaud) • Le long de l'eau (Jean-Louis Aubert) • Le manteau de pluie du singe (Jean-Louis Murat) • Le marin (Alain Souchon) • Le parapluie (Daniel Bélanger) • Le rêve du pêcheur (Laurent Voulzy) • Le verre d'eau (Gilbert Laffaille) • Les bains brûlants (Arielle) • Les bords de Seine (Étienne Daho) • Les bras de mer (Yann Tiersen) • Les eaux de Mars (Georges Moustaki) • Les filles du bord de mer (Adamo, Arno) • Les naufragés volontaires (Enzo Enzo) • Les parapluies à fleurs (Mathieu Boogaerts) • Les petits bateaux (Raphael) • Les petits poissons dans l'eau (comptine) • Les pieds dans l'eau (Mireille) • Les pluies chaudes de l'été (Étienne Daho) • Les vacances au bord de la mer (Michel Jonasz) • Les voleurs d'eau (Henri Salvador) • Lou dans l'aquarium (Maurane) • Ma sirène (Julien Clerc) • Madman across the water (Elton John) • Marcher sur l'eau (Arielle) • Marée (Edmée Fleury) • Maremar (Lluís Llach) • Milonga del navegante (Agnès Jaoui) • Mille bouteilles (Stéphane Blok) • Mon verre d'eau (Helena Noguerra) • Niagara (Julien Clerc) • Ô filles de l'eau (Nolwenn Leroy) • Ocean (The Velvet Underground) • Oceania (Björk) • Oceano (Bévinde) • Oceans and rain (Nitin Sawhney) • Où est la source (Michel Jonasz) • Paire de palmes dans l'eau perdue (Michel Jonasz) • Passé, le fleuve (Radio Elvis) • Piscine (Camille) • Piuvia (Petru Guelfucci) • Pleurer des rivières (Viktor Lazlo, adaptation française de Cry me a river, nombreuses interprétations) • Porteuse d'eau (Anne Sylvestre) • Pull Marine (Isabelle Adjani) • Quand on s'promène au bord de l'eau (Jean Gabin dans La Belle Équipe de Julien Duviver) • Rainfall (Nitin Sawhney) • Red rain (Peter Gabriel) • Rame (Alain Souchon) • Rame le canot (Silvain Vanot) • Respirer dans l'eau (Daniel Bélanger) • Rien ne sèche plus vite qu'une larme (Enzo Enzo) • Rien que de l'eau (Véronique Sanson) • S'abriter de l'orage (Francis Cabrel) • Saigne l'eau (Yannick Noah) • Salt rain (Susheela Raman) • Sand river (Beth Gibbons and Rustin Man) • Schplaouch! (Claude Nougaro) • Shower (Camille) • Singin' in the rain (chanson devenue le thème du film) • Smoke on the water (Deep Purple) • Soap and water (Suzanne Vega) • Source (Edmée Fleury) • Sous l'eau de rose (Christophe) • Sous la pluie (Gérald de Palmas) • Spirit on the water (Bob Dylan) • T'en souviens-tu la Seine (Anne Sylvestre) • Take me to the water (Nina Simone) • Tanta llum de mar (Lluís Llach) • The Long Island sound (Beirut) • The river (Bruce Springsteen) • The river (Geoffrey Oryema) • The river (Nitin Sawhney) • The same deep water as you (The Cure) • The sea (Morcheeba) • The water is wide (Bob Dylan, Joan Baez) • Toute la pluie tombe sur moi (Sacha Distel) • Tu m'as volé la mer du Nord (Romain Didier) • Ultra marine (Art Mengo) • Un après-midi à la plage (Da Silva) • Un dimanche au bord de l'eau (Michel Berger) • Un homme à la mer (Étienne Daho) • Un parapluie pour deux (Thomas Fersen) • Un peu d'eau (Françoise Hardy) • Un po' di là del mare (Gianmaria Testa) • Una finestra al mar (Lluís Llach) • Une bouteille à la mer (Claude Nougaro) • Une goutte d'eau (Nicole Rieu) • Walk on the water (Aerosmith) • Washing of the water (Peter Gabriel) • Water (The Who) • Water of love (Dire Straits) • Waves (Camille) • Wet boy (Camille)



# POCHE / GVE

19\_20 \_\_\_\_\_ saison\_faire durer

## îles nord

3 spectacles à voir encore jusqu'au 15.12 :

### — viande en boîte

Schmalz/ Johannides

// les gens doivent vouloir le retour de la jungle //

### — trop courte des jambes

Brunner/ Krüttli

// c'est l'heure de la bécquée des fauves //

### — Fräulein Agnès

Kricheldorf/ Minder

// Tu aimes les gens, c'est ça le problème //

## île sud

### — Sappho<sup>x</sup>

texte\_Sarah Jane Moloney

mise en scène\_Anna Lemonaki

27.01-09.02

// Sur l'île les habitants disent que ce sont les larmes de Lesbos qui assaisonnent la Méditerranée //

## île nord-est

### — Manifesto(ns)!

#### trois formes engagées

textes\_Judy Brady, Nicoleta Esinencu,

Julie Gilbert, Elfriede Jelinek,

Jean-Luc Lagarce, Marguerite Yourcenar...

mise en scène\_Sarah Calcine et Joséphine de Weck

17.02-01.03

## île sud-est

### — La pièce parfaite.

#### voyage en utopie, en réponse à vos désirs

commanditaires\_le public

texte\_auteure choisie par le public

mise en scène\_Yvan Rihs

20.04-10.05

Théâtre / Vieille-Ville

+41 22 310 37 59 / poche---gve.ch



# Coule

Bouteille, fourchette, assiette, casserole : il faut peu à Hermeto Pascoal pour faire de la musique.

Il ne lui faut même rien d'autre que son corps. Bouche, barbe, joues et torse : cela rend des gargouillis sonores, les chairs produisent de fameux clapotis quand on les frappe et les secoue. Gracieux Hermeto, 83 ans cette année, espiègle musicien de la récupération, avec qui le moindre carton d'emballage devient support à une partition de jazz céleste, une théière en métal l'instrument soliste d'un orchestre.



## FABRICE GOTTRAUX

**H**ermeto Pascoal est un génie. De la musique, c'est entendu, du jazz en particulier, puisque tous les autres styles qu'il a abordés restent pour ainsi dire inqualifiables. Est-ce pop? Ou folk? Du répertoire traditionnel? De l'expérimental? Miles Davis ne s'y était pas trompé lorsqu'il invita l'«albino loco», l'albinos fou, à le rejoindre sur l'enregistrement de *Live-Evil* en 1970. Mais le génie en question, vu autrement, c'est également celui qui vous gratte les pieds durant une sieste au bord d'un lac...

Hermeto apparaît au milieu de l'eau, sa longue barbe mangeant tout le cou, ses yeux plissés si fort qu'on les aperçoit guère. Pas le choix quand on est albinos. Carrément difficile quand on naît à la campagne, dans le Nordeste du Brésil et que la famille travaille aux champs. Lui reste à la maison, apprend l'accordéon, s'invente des objets sonores, écoute les bestioles alentour, peut-être même qu'il leur parle, ou leur chante quelque chose?

Là, maintenant, ce n'est plus les années 1930, mais le mitan des années 1980:

Hermeto prend un bain avec son fidèle «grupo», des jeunes gars passionnés de musique comme lui. Hermeto balance ses mains sur la surface de l'eau, souffle de l'air sous la surface, fait des bulles, blubblublu, ça donne un rythme, des notes émergent des flots. Et puis, gloup, le barbu plonge avec sa flûte, ressort, replonge, et voilà que ça coule de partout, par le bout du tube, par les trous qui se remplissent et se bouchent en émettant des glissandi soyeux...

Hermeto Pascoal fait de la musique avec de l'eau. Comme avec tout et n'importe quoi, en fait. Des objets, des cris, des animaux. Et puis de l'accordéon aussi, son premier choix, dont jouait le père, également du piano, des claviers divers, des saxophones, de la guitare, et caetera. «Vous êtes un instrumenteur?» répondait-il un jour à un admirateur curieux de savoir ce que l'«alchimiste», le «sorcier» n'avait encore eu l'occasion de jouer. Conclusion sans appel, ni aucune sorte de prétention, prononcée de la voix douce du fameux inventeur: «Je suis musique, tout est musique».

**Hermeto Pascoal & Grupo**

En concert au Sud des Alpes  
mardi 12 novembre à 20h30

[www.amr-geneve.ch](http://www.amr-geneve.ch)





# L'eau dans la nuit

PHOTOGRAPHIES ENRIQUE PARDO

Jean-Yves Poupin m'a offert son dernier disque\* sur une terrasse de café un soir après un concert solo où son piano déroulait ses compositions cadencées et ses sublimes arrangements de Thelonious Monk. Il a été surpris par le titre « La musique de l'eau » et, pour en parler, il m'a donné rendez-vous rue de Carouge, à la descente du tram.

BERTRAND THEUBET

La canne blanche nous a guidés vers un café : « Quand tu es aveugle, les gens pensent que tu développes des sens comme l'écoute. Ce cliché me fait marrer. Moi ce que j'entends tous les jours, ce sont les marteaux piqueurs, les sirènes des ambulances, les cris... Imagine, je pense toujours aux baleines dont le chant se propage à des dizaines de kilomètres. Malheureusement, leur nombre diminue à cause des sons parasites produits par l'homme qui les empêchent de plus en plus de s'exprimer. Même à la campagne, il devient difficile de profiter de la symphonie des chants d'oiseaux, du bruissement des plantes, de la mélodie des rivières, sans que s'y mêlent des bruits de machines, même lointains... C'est une agression permanente ! »

Le café aussi était bruyant, mais le risotto excellent. Quand je lui ai avoué avoir posé un enregistreur devant lui, il m'a dit : « ...j'avais remarqué ! » Et comme par magie son visage a souri et son histoire s'est invitée à table : « ...L'eau, ah oui, l'eau bénite... j'ai été baptisé à l'insu de mon plein gré !... »

« La musique ? C'est venu tard... Moi je suis un terrien, fils de paysan dans le bocage vendéen. Une ferme isolée, sans électricité et sans eau. Avant la musique, je me souviens de mon enfance et de l'eau quotidienne (chez d'autres c'est le pain quotidien) et de cette langue qu'on parlait, le patois. Tout cet univers de vie, aller puiser l'eau avec ma mère, mes tantes, ma



grand-mère au *poué* (le puits) laver le linge au *doué* (le lavoir) et amener le bétail à l'*abrevou* (l'abreuvoir) qui était une sorte de tonneau sur roues, tout cela au bord de la rivière en contrebas de la ferme familiale. »

« J'entends ce flux permanent qui remonte de la source et les souvenirs avec. Dans cet univers, l'eau rythmait nos jours. J'étais trop petit pour porter les bassines et les seilles remplies du liquide quotidien, le linge essoré sous les coups de battoirs, les habits trempés en remontant le pré, le splash des sabots dans l'herbe mouillée. Mon enfance après la guerre

c'était encore un peu le Moyen Âge, on n'avait pas de douche, je me souviens comment on se débarbouillait... »

« C'était une vie sans musique, seulement les bruits de la nature : clapotis, gargouillis, chutes d'eau, ruissellement, écoulement de fontaine, tambourinement de la grêle... eau douce, eaux vives, comme dans la chanson. Les premiers fantasmes : ...dans l'eau de la claire fontaine, elle se baignait toute nue... (Brassens). »

« Et puis, entre 5 et 7 ans, je suis devenu progressivement aveugle. Comme aîné de la famille, j'aurais dû reprendre la ferme familiale,

mais ça ne s'est pas passé comme ça. Au village, j'apprenais le français, mais il m'a fallu rejoindre une école spécialisée en ville. À la même période, à la campagne, tout a basculé. Les haies et les arbres ont été arrachés pour laisser passer les tracteurs. Le service des eaux a canalisé la veine du précieux liquide dans la ferme. Mon univers d'enfance et le chant des oiseaux se sont évanouis. »

« J'ai appris et découvert la musique et le piano. Aujourd'hui, je passe plus de temps à improviser qu'à composer, il y a un amont et un aval, une source mystérieuse, des influences, des confluences. L'impro est un torrent dont on maîtrise plus ou moins le cours. Les influences ? Restées souterraines, elles remontent à la surface, comme les souvenirs d'enfance, comme les résurgences d'une rivière ou d'un ruisseau. J'ai besoin de me ressourcer en permanence, aussi bien dans les musiques qui nous précèdent que dans le fil de l'eau et de l'existence... ce n'est pas un fleuve tranquille, pour sûr ! »

Il a déplié sa canne blanche, il est monté dans le tram... « Trois arrêts et je serai chez moi pour travailler mon piano, un air de Debussy en tête. » Réveiller les eaux dormantes ! Aujourd'hui la musique et ses souvenirs d'enfance sont baignés d'une lumière qui s'est effacée...

\* **Jakubec & Poupin Duo, Hybrid Combination.**  
En concert au Monde à part (lemondeapart.com)  
jeudi 21 novembre à 20h

www.poupin.ch



LONGITUDE 6°11'05" E

LE CRÈVE  
CŒUR

# SAISON 2019-2020

Théâtre - Comédie - Création  
Du 24 septembre au 20 octobre 2019  
**Le Malade imaginaire**  
Molière

Brunch  
Dimanche 6 octobre 2019  
**Le Brunch de Cyril Kaiser**

Opéra-Théâtre - Humour - Création  
Du 19 novembre au 15 décembre 2019  
**Le Blues du Perroquet**  
Mozart — Guillaume Paire

Théâtre - Tragi-comédie - Création  
Du 14 janvier au 9 février 2020  
**Huis clos**  
Jean-Paul Sartre

Brunch  
Dimanche 2 février 2020  
**Le Brunch de José Lillo**

Théâtre - Création  
Du 10 mars au 5 avril 2020  
**Sarah Bernhardt,  
monstre sacré!**

One man show - Humour - Accueil  
Du 28 avril au 24 mai 2020  
**Excusez-moi**  
Pierre Miserez

Brunch  
Dimanche 3 mai 2020  
**Le Brunch de Cuche et  
Barbezat**

Jeune public  
Les 3, 6 et 7 juin 2020  
**Les Minuscules**  
Roald Dahl

LATITUDE 46°13'17" N

Chemin de Ruth 16 | Coligny | Genève  
022 786 86 00 | lecrevecoeur.ch



## ET APRÈS?

**fsmo.ch**

Secours aux orphelins et aux enfants d'invalides







Photographie Olivia Byrne-Sutton.

# Jusqu'ici, c'est où ?

Été 2019 : des artistes partent naviguer sur les eaux glaciales de la côte est du Groenland.

**N**ous partons du 25 juillet au 16 août 2019. Sur le pont nous sommes six, à l'intérieur du voilier nous sommes six : quatre artistes accompagnées de deux skippers. Le bateau sera notre maison, notre atelier, notre moyen de transport. Alors nous naviguons entre les icebergs dans un silence qui a le bruit des clapotis de l'eau sous la coque, des chiens de traîneaux, au loin sur le rivage, du vent. Un silence sans cesse transpercé par le tonnerre des morceaux de glace qui nous enfoncent dans l'océan.

La résidence à bord du *Knut* est organisée par l'association Marémotrice, dont la démarche consiste à confronter différents regards sur les régions polaires. Cette forme de déplacement permet une grande liberté de mouvement, offre la possibilité de naviguer dans des endroits accessibles par aucun autre moyen. L'idée est de voyager avec une logistique et des moyens légers et peu coûteux.

Pendant trois semaines, nous vivons une aventure tant artistique que scientifique, étudiant de façon méthodique chaque sorte de baleine rencontrée, nous plongeant dans le dessin d'observation : une vertèbre de phoque, une myrtille du Groenland, une montagne s'élevant au-travers de la brume. Nous im-

mergeons nos corps dans l'eau glaciale, buvons des litres de cacao, inaugurons un club cruciverbiste, inventons des recettes extraordinaires. Nous élaborons un répertoire de croquis d'icebergs, photographions les restes de glaciers qui parsèment les vallées rocailleuses, témoignons des trous dans la roche signifiant les glaciers disparus. Nous enregistrons la glace qui craque, s'effondre, se transforme. Nous regardons l'eau, les journées à rallonge. Et nous observons le coucher du soleil qui ne disparaît jamais vraiment à l'horizon.

Nous écrivons. Nous lisons, transformons le bateau en atelier de gravure flottant, buvons encore du cacao...

**Olivia Byrne-Sutton**  
**Marylaure Decurnex**  
**Colline Grosjean**  
**Anaïs Aïk**



*Et nous sommes debout maintenant,  
mais au-dessus de nous,  
dans une voix qui disparaît  
effacée par la nuit  
ils  
attendent.*  
Anaïs Aïk

Voir aussi les jeux de Marylaure Decurnex et Olivia Byrne-Sutton en page 26.



Anaïs Aïk, *Iceberg 1*, monotype, encre à lino sur papier, 24,5 x 32,5 cm.



## Die Forelle.

(Orig. Des dur.)

Schubert.

Op. 82.

Etwas lebhaft.

ämin.

88.

In ei - nem Bäch - lein - hel - le, da

schoss in fro - her Eil' die lau - ni - sche Fo - rel - le vor

ü - her wie ein Pfeil. Ich stand an dem Ge - sta - de und

sah in sü - sser Ruß des mun - tern Fischleins Ea - de im

8846

G. MÉRAT

C'est en 1819 que Franz Schubert compose sa célèbre mélodie : fêtons les deux cents ans de la Truite ! Mais intéressons-nous aussi à l'auteur du poème, Christian Schubart, poète et musicien moins connu, dont le patronyme, si proche de celui du compositeur, surprend et éveille notre curiosité.

Christian Schubart est né à Obersiebenbrunn en 1739, dans le Wurtemberg d'où il fut banni à 34 ans en raison de ses mœurs jugées scandaleuses. Cruel de dettes, il vécut dans diverses villes - notamment Augsburg, Heidelberg, Mannheim, Munich, Ulm - et il mourut à Stuttgart la même année que Mozart, en 1791.

Auteur dans le « Teutsche Chronik » d'articles au ton révolutionnaire et à l'esprit anti-clérical, il fut enfermé pendant 10 ans dans une forteresse dès 1777.

On ne peut s'empêcher de penser, considérant la vie de cet homme subversif, que la truite est un poème qui renferme un sens caché si l'on songe au « pêcheur qui trouble l'eau afin de capturer le poisson ».





PHOTOGRAPHIE FAUSTO PLUCHINOTTA

# De l'eau dans les oreilles

Le « bruit de l'eau », crûment dit, c'est au plus jeune et au plus grand âge de la vie humaine, l'irrépressible miction qu'il occasionne discrètement. La boucle a quelque chose de divin puisque, selon la Genèse, *l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux*. Ce bruit est-il comparable à cette libération momentanée de l'âme dans une larme, lorsqu'est exprimée, pour satisfaire nos sens, la « musique de l'eau », conçue par des artistes, des peintres, des littérateurs, des musiciens ?

SERGE ARNAULD

Le bruit de l'eau, c'est la mort des petits oiseaux lorsque naguère le chasseur soufflait dans de ravissants récipients en céramique ou en bois, des appeaux remplis d'eau, afin d'imiter leurs chants et de les attirer, telle une Lorelei à la carabine, habillée en Diane. La dégustation de brochettes de grives provençales pouvait, dans certaines couches de la population, être associée au plaisir de l'audition des anciens clavecinistes français dont le titre des pièces pour clavier rappelait la fascination exercée par ces volatiles dans leur environnement, émanant abstraitement de leurs gracieuses compositions.

Pisser ou pleurer, c'est une chose ; chasser ou écouter en est une autre. Une troisième vient spontanément à l'esprit. Le « bruit de l'eau », c'est... de l'argent ; observez au fond de la fontaine de Trevi les piécettes qui s'accumulent et vous reconnaîtrez par elles le souhait des visiteurs espérant pouvoir revenir à Rome. Et si, amoureux de l'Asie, vous vous trouviez comme moi cet été dans un temple chinois de Penang, c'est l'empire des désirs qui croît en petits sous que vous verriez, déposés dans ces bassins où nagent des poissons colorés. Vœux innombrables qui se conjuguent aux fumées des bâtonnets d'encens secoués par les visiteurs... Rêves de vivre ou de revivre grâce à ces superstitions qui peuvent être des réalités obscures, il n'y a qu'un petit pas à faire pour considérer l'usage de l'eau comme source de profit. Ce bruit de captation est le plus fort et le plus

sournois à la fois. Si j'évoque ce bonheur d'être nu comme un vers sous la cascade glacée qui conserve la voix du glacier ou si je parle de la joie de pouvoir jouer au piano le prélude de Chopin qui a été nommé *la goutte d'eau* en raison de l'insistance d'une note<sup>1</sup>, je me place dans une position qui m'invite à un questionnement caractérisant l'actualité. Jadis était demandé « qu'est-ce que l'art ? » tandis qu'aujourd'hui, chacun balance sur la réponse à donner à cette question : « y a-t-il de l'art ? »

Tant qu'une goutte d'eau tombe régulièrement en raison d'un joint usé d'un robinet, il y a un bruit qui a fait dire aux auditeurs de Chopin et à ses éditeurs qu'un prélude pouvait avoir une telle désignation, au sens où ce n'est que par une simple analogie mentale que la chose est nommée, à la façon de la *Sonate au Clair de lune* de Beethoven qui est un rapport purement descriptif de ce que l'on entend et non de ce qui est conçu musicalement. Un chéneau bouché qui laisse l'eau déborder, couplé au bruit de la chasse d'eau actionnée par une ficelle dans les lieux d'aisance à l'ancienne, ce duo nourrit l'imagination qui peut affirmer que là, « il y a de l'art », en s'appuyant sur la notion commune de fuite, et pour le musicien de strette.

Mais à la question « qu'est-ce que l'art ? », il convient – s'agissant de « la musique de l'eau » – de se référer à la réflexion d'Ernest Ansermet qui a souligné un aspect de notre intériorité qui associe un phénomène de conscience, comme phénomène auditif, à une signification affective. Cette activité affective *transfigure le phénomène auditif et le phénomène sonore qui lui est corrélatif en phénomène musical*<sup>2</sup>. Ce chef

d'orchestre précise sa pensée en distinguant clairement ce qui vient de l'extérieur, ce qui peut être agencé de l'extérieur, de ce qui provient de l'intérieur. Il note : « Je dois insister sur ce point car la plupart des gens croient que c'est le son qui trace la mélodie et que cette mélodie, ils la perçoivent comme on perçoit la trace d'une étoile filante ; c'est la première illusion à dissiper si l'on veut comprendre le phénomène... La mélodie n'est pas du tout un phénomène sonore mais un phénomène de conscience ».

Cette manière de percevoir à partir de l'intérieur dont deux exemples font foi lorsqu'on regarde l'écriture de Schubert dans la seconde pièce de la *Belle Meunière*, *Wohin*, ou dans la composition de la célèbre mélodie *Die Forelle* (dans les deux cas, le ternaire apparaît dans une mesure à 2/4 pour exprimer le fluctuant et le bondissant dans ce phénomène de conscience), cette manière de concevoir, dis-je, s'oppose à cet aménagement de l'extérieur en rapport intellectualisé avec le descriptif. Une bonne illustration en est offerte lorsqu'on admire la sonorisation et les éclairages des fontaines touristiques du mall de Dubaï derrière le Burj Khalifa.

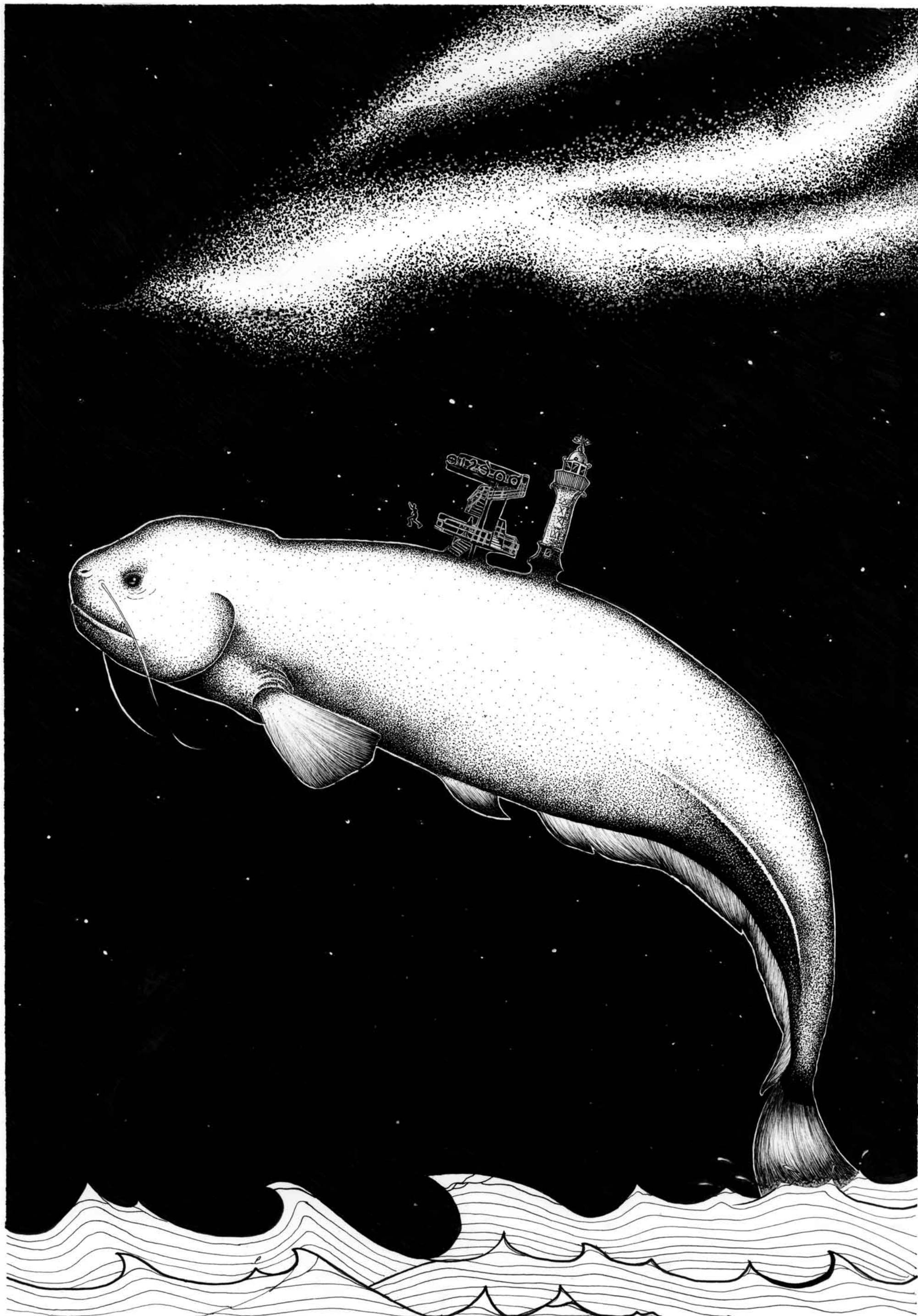
Certes le bruit de l'eau orienté par ces fastes (semblable à celui – plus terre à terre – de la gouttière et de la chasse d'eau, qui évoque la fuite) peut tout à fait nous persuader qu'« il y a de l'art » dans cette mise en valeur (ou dans cette expérimentation ou installation). Mais qui veut encore se poser aujourd'hui la question : « qu'est-ce que l'art ? » doit cheminer de concert avec l'analyse de Saint-Augustin, explicitée par Henri-Irénée Marrou<sup>3</sup>. Comment se

signifie la musique, et pour nous ici, la musique de l'eau ? L'insondable musical dont les voies ont été approchées par l'évêque d'Hippone se dessine de cette façon : la musique est faite de données arithmétiques, de connaissances pythagoriciennes ; elle est faite également de données physiologiques et psychologiques : d'une part grâce à nos oreilles, réceptrices des sons, et à nos bouches d'où sort la voix ; d'autre part, grâce à des sensations et des émotions, le tout né de notre cerveau. Ce sont les deux premières marches d'escalier que tout un chacun appréhende. Vient ensuite la mémoire. Qu'il est étrange que ce qu'il y a de plus fuyant – l'étoile filante sonore de nos illusions – demeure quasi éternisée en notre conscience ! C'est la troisième marche. Vient encore le jugement, la possibilité dans un certain savoir de revoir, de reprendre cette connaissance. Vient après cette quatrième marche, la cinquième et dernière, la silence : il faut constater en effet que le plus démonstratif, l'effervescence sonore, se conserve dans son contraire, une paix habitée, enfouie à jamais dans le réceptacle intime de notre conscience.

Le bruit de l'eau sourd assurément de ce réceptacle, de la même manière que la musique de l'eau. L'un et l'autre prennent un sens, leur sens propre. Toutefois, la nuance infime déglagée par la main et l'esprit de l'individu créateur produit un surcroît d'être à l'être tel qu'il nous apparaît en qualité de prime abord.

<sup>1</sup> Prélude op. 28, n° 15.<sup>2</sup> Ernest Ansermet et Jean-Claude Piguet, *Entretiens sur la musique*, La Baconnière, 1983.<sup>3</sup> Henri Davenson (pseudonyme), *Traité de la musique selon l'esprit de Saint Augustin*, La Baconnière, 1942.





CAROLINE ROY

La magnifique illustration de Caroline Roy, élève graphiste de 3<sup>e</sup> année, nous mène dans un monde féérique empreint de poésie et de sensibilité. La voie lactée, révélée par une claire nuit d'hiver, semble guider une puissante créature aquatique mi-silure mi-béluga, dont la nageoire dorsale est représentée de manière allégorique par deux emblèmes des Bains des Pâquis.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts





Photographie Eden Levi Am

# Coda

J'étais dans une cuisine. J'aime les cuisines à la campagne, la toile cirée, les cuivres au mur et le bocal de greubons à portée de la main. Le mortier était inerte. L'heure peut attendre. Je feuilletais un almanach qui traînait sur la crédence. Les almanachs n'ont pas d'âge puisque les jours reviennent. À la bonne lune je lus : « On entend la voix des autres avec les oreilles, la sienne avec la gorge ». Le silence qui suivit était de moi, pour une fois. Or les mouches (c'est proverbial) profitent de l'ange qui passe pour se faire entendre.

JEAN-LUC BABEL

Celle-ci tournait au-dessus de la table. Une mouche d'été indien, une de la vieille école, grosse avec un casier judiciaire et des grâces de tondeuse à gazon. Devant ces monstres, inutile de finasser dans la nuance. Rangez le pot de miel, laissez la tapette au clou. D'une giclée génocidaire de pyréthroïde je l'abattis en plein vol.

*Fly tox, pay later.*

Il faut bien qu'humeur se passe et les mouches ne servent qu'à véhiculer les maladies. Elle tomba en vrille, comme une. Elle s'immobilisa en mode vibreur et mourut en donnant un *la*, qui s'incrusta en point d'orgue derrière notre huche à pain.

Noble et cruelle leçon !

Pas très fier et ne sachant que faire de ce *la*, je cherchai, dans le prolongement de mon regard honteux, un accommodage avec la musique céleste, une manière de requiem.

J'ouvris la fenêtre.

Il tombait une pluie comme l'aiment les paysans, appliquée, pesant ses thunes. N'en jetez plus, la cour est pleine. Les arbres dévotement léchaient la pluie. Les feuilles pratiquent la langue de bois.

L'eau est la plus attentive et la plus impénétrable des confidentes. Elle ne dévoilera vos quatre vérités que lorsque vous aurez plongé loyalement, sans retenue. À de telles profondeurs il faut s'attendre à tout.

Une voix :

« Chez moi tu ne trouveras jamais de musique, dit la boîte noire. La musique me déconcerte. Elle ne veut rien dire. Pire : elle s'en

fait gloire. Elle passe partout, immatérielle, irresponsable.

– L'orgue du capitaine Nemo coula avec lui.

– Un sous-marin est fait pour ça, non ?

– Tout de même, il doit bien en rester quelques notes, un écho dans un coquillage. »

La boîte noire se tait. La grande oreille, c'est elle. Pour ceux qui aiment visualiser leur lecture, rappelons que, telle la Terre bleue d'Éluard, la boîte noire est orange. Celle-ci a raté tous les désastres. De là son amertume. Je sais à quoi elle rêve. À quelques mois d'une retraite détestable, elle aimerait finir en beauté, complice d'une machine mythique, à des distances inconsolables, au fond des Mariannes, au bout de la galaxie. Au lieu de cela, elle termine sa carrière sur la Nef des fous, comme le premier perdant venu. Car la Nef des fous rassemble aujourd'hui toute l'humanité. Pas si folle ! La table de roulis est percée de trous ronds pour tenir les bouteilles sages.

Cette boîte noire, je ne dirais pas que nous sommes amis, mais je la connais depuis longtemps. J'avais sept ans. Elle débutait sur Alitalia. Je voyageais non accompagné, autour du cou une pancarte avec mon nom et celui de la personne censée me réceptionner à l'arrivée et qui ne vint jamais.

Stewards et stewardesses chargés de me surveiller rivalisèrent de gentillesse.

M'entendant proférer des phrases dans mon sommeil, la boîte noire me secoua :

« Ton histoire m'intéresse ! »

À froid, les yeux ouverts, je me vis contraint de relayer un inconscient bavard et indocile. C'est ainsi qu'on devient menteur – au pied levé. J'étais à bout d'invention quand l'avion, les ailes chargées de glace, se mit à répondre de travers. Il piqua du nez. L'équipage se mon-

tra serviable jusqu'à l'héroïsme : l'atterrissage en catastrophe eut lieu au Dôme du Goûter, à 16 heures.

Pile.

Retrouvons nos panurges. À bord de la Nef petits et grands s'amuse comme des fous. R.A.S. donc. La mer monte à mi-paupières son grand diabolo-menthe. Malgré l'avertissement du quartier-maître, le capitaine s'obstine à frôler la banquise pour les beaux yeux du beau linge. Le spectacle est grandiose. Sous la lune le pôle explose en mille kaléidoscopes miroités par les cuivres des hublots et des bastingages. L'orchestre joue. Dans moins d'une heure les soiffards repentis, ayant forcé sur l'eau bénite, réclameront à l'organiste le cantique dont il a le secret.

« Pieuse légende, ricane la boîte noire. Hypothèse irrecevable. Il y a tantôt deux mille ans qu'on ne chante plus dans les supplices. Enfin quoi ! Je serais la première informée. Admire plutôt la scène du crime. *Vélage*, le voilà le joli mot. La vache qui met bas et la calotte qui se disloque produisent les mêmes bébés frétilants. Regarde-les, les innocents ! Vos massifs de granit n'accouchent que de souris indignes d'eux. »

Un choc secoue le bateau. Le tintement en cascade de cent mille assiettes. Un peu tremblant, ébréché, l'iceberg qui voulait épater ses camarades rejoint le troupeau. Il crache. Ses dents habituellement blanches sont zébrées d'échardes. À toi, boîte noire, la dernière note. La boîte noire :

« Bip ».

On se mord le verso des joues. Les hostesses venues nous border dans nos hamacs aboient comme des chiennes de stalag. Elles distribuent les gilets gonflants (jaunes).

« Terminus. Tout le monde descend. »

Les souris grimpent sur les bouchons de champagne. On rigole. On veut croire à un exercice de sauvetage.

Levant les yeux vers le ciel vide, et tenant dès lors pour sûr que leur destination finale indiffère les mortels, je cherche à qui la vie peut bien servir de tremplin.

Le moment est venu de recadrer.

Zoom arrière. Panoramique.

La scène représente l'Atlantide. Extérieur jour et nuit, glauque (très beau mot avant que les cafards ne lui donnent l'air lugubre). J'erre à travers les ruines de la cité engloutie en fredonnant *Rivière sans retour*. Je croise une sirène qui emporte ma chanson. Elle s'éloigne. Elle emplit son jean. Même avec deux jambes Marilyn n'atteint pas cette perfection.

Cette chanson c'est tout ce qui restait en moi de la fameuse petite musique dansante. Je n'en veux pas à la voleuse. J'ai l'habitude. Naguère encore, dans la ville où je vivais, les touristes me kidnappaient quand je rôdais autour de l'Horloge fleurie. J'ai fait de la figuration dans les vidéos de vacances. Pendant les longs hivers on peut m'apercevoir, frôlante silhouette, simultanément sur les cinq continents.

J'aurai ma récompense.

« Ouvre la bouche, ferme les yeux. »

Un bonbon cliquète dans ma bouche, un bonbon froid qui doit être bleu.

Je rouvre les yeux, sors la langue. J'ai deviné juste. Le bonbon est bleu et translucide comme leurs écailles.



# Et par un prompt renfort...

En ce 6 septembre 2019, lorsque *Fleur de Passion* s'amarre au quai des Délices de Séville au terme de son tour du monde, quel contraste saisissant avec le quasi anonymat qui avait marqué son départ quatre ans et demi plus tôt du même endroit : une foule colorée se presse pour accueillir le voilier suisse de retour après un périple de 1604 jours, alors que viennent de débiter en Espagne les célébrations du 500<sup>e</sup> anniversaire de la première circumnavigation. Dans ses cales, point d'épices mais un constat doux-amer : celui de beautés du monde partout sur la défensive.



## Carnet de bord, 8<sup>e</sup> et dernier épisode : Dakar, 12 avril – Séville, 6 septembre 2019

SAMI LINDEN

**A**u terme de notre longue remontée de l'Atlantique Sud depuis Le Cap, début 2019, l'escale à Dakar aura été courte – dix jours – mais productive. Lorsque nous en repartons en direction du Cap-Vert, le 12 avril, le voilier compte à son bord un nouvel équipement de monitoring des gaz à effet de serre, en complément de celui installé quinze mois plus tôt aux Philippines : un analyseur d'isotopes qui permettra au professeur Daniel McGinnis et à la Dr Daphne Donis du Groupe de physique aquatique de l'Université de Genève de déterminer l'origine – naturelle ou anthropique – des concentrations de méthane et de dioxyde de carbone dans le cadre du programme *The Winds of Change* dont ils sont en charge.

Pour l'heure, nous sommes contraints de remonter vers le nord pour aller chercher les alizés du nord-est qui doivent nous permettre ensuite de redescendre en quatre jours de voile jusqu'à Mindelo, l'une des îles septentrionales de l'archipel visé. À bord, en plus du Picarro – le nom de cet équipement –, nous accueillons deux passagers de marque : l'ambassadrice de Suisse au Sénégal et son époux, désireux de vivre l'expédition de l'intérieur après avoir, de longs mois durant, aidé à préparer l'escale. L'un comme l'autre se fondent dans l'ambiance du bord et dans leur nouveau statut d'équipier avec une simplicité qui met tout le monde à l'aise. S'en suivent des scènes cocasses et touchantes quand, tout ambassadrice qu'elle est, la diplomate raconte son métier aux deux ados du programme socio-éducatif *Jeunes en mer* et qu'en retour, ceux-ci partagent leur parcours de vie, la questionnent autour de la grande table du carré, au moment des repas pris en commun.

À l'arrivée au Cap-Vert, l'émotion est forte pour deux des membres d'équipage, Amélie et Candy, lorsque le bateau mouille en baie de Mindelo sur l'île de São Vicente, là-même où l'expédition avait fait escale lors de sa descente de l'Atlantique vers le Brésil en mai 2015. De tous les marins qui se sont relayés à bord depuis quatre ans, elles sont les premières à pouvoir dire : «La boucle est bouclée». «Ce tour du monde n'aura pas sauvé la planète, mais il aura éveillé plein de choses chez des

centaines de gens, chez les jeunes comme chez les adultes qui l'ont vécu ou que l'on a croisés sur notre route», ajoute la première. Jeunes en rupture ou diplomates, notamment...

### Dans le triangle de l'Atlantique

Après dix jours de navigation dans le nord de l'archipel, la traversée de Mindelo en direction de Flores, aux Açores, débute dans le calme. Manière de dire que ça ne va pas durer... Nous levons l'ancre le 29 avril avec onze personnes à bord. Un fort vent nous pousse allègrement et nous nous offrons des pointes à 8,5 nœuds, parfois 9 (16 km/h). Les jours suivants, nous profitons d'une mer peu formée et d'une vitesse moindre pour effectuer quelques prélèvements d'eau de surface dans le cadre du programme *Micromégas* de cartographie de la pollution plastique, en partenariat avec l'association Oceaneye. Prélèvements que nous observons ensuite au microscope sur la table du carré. On y découvre des microcrevettes, des méduses voiles... et immanquablement des particules de plastique, fragments, films ou fils.

Le calme des premiers jours ne dure pas, donc. Et l'on sent progressivement Pietro, le skipper, se crispier à la perspective de ce «truc qui vient» par l'ouest. Dimanche 5 mai, une pluie brève mais torrentielle rince pont, voiles et cordages qui en ressortent souples et un peu plus maniables. Nous avons encore le temps de procéder à un nouveau prélèvement d'eau de surface. Et pas n'importe lequel : le 20<sup>e</sup> depuis le départ de Séville ! Le lendemain, deux groupes de dauphins tachetés et à long bec nous gratifient d'un spectacle de toute beauté. Puis tout bascule. Dans la nuit du 7 au 8 mai, la dépression tant redoutée s'abat pour de bon sur nous. Les vagues et la gîte sont si fortes que certains installent les filets antichute dans leur cabine pour éviter d'être éjectés de leur bannette. L'océan s'est soudainement transformé en une coulée déchaînée d'argent, giflée par de lourds grains de pluie. Vite, tout doit être solidement arrimé sous peine d'être violemment projeté. La houle rend illusoire le moindre repas un tant soit peu élaboré. Dans ce contexte musclé, au petit matin du 9 mai, une étrange lueur frappe le bateau, soudaine et intense. «En une fraction de seconde, j'ai été éblouie, je ne voyais plus rien», raconte Amélie, témoin direct du phénomène. «En reprenant mes esprits, je me suis

## Le livre de l'aventure

D'avril 2015 à septembre 2019, le voilier suisse de 33 mètres *Fleur de Passion* a accompli un tour du monde de 1604 jours et plus de 76 000 kilomètres, soit deux fois la circonférence de la Terre, pour mesurer l'impact humain sur les océans et sensibiliser aux enjeux de développement durable dans le sillage de Magellan, quelque 500 ans après la première circumnavigation.

Exclusivement illustré par une sélection de dessins, croquis, aquarelles et autres gravures réalisés par les vingt dessinatrices et dessinateurs – dix femmes et dix hommes – qui se sont succédé «en résidence» tout au long du périple, le livre *Dans le miroir de Magellan, le rétrécissement du monde* retrace les différentes facettes d'une aventure au long cours mêlant science, éducation et culture.

Dans un jeu de mise en regard entre l'expédition de Magellan et l'expédition d'aujourd'hui, entre impact humain sur les océans, enjeux de développement durable et esprit de vivre ensemble sur un bateau pensé comme une métaphore de notre planète Terre, l'ouvrage se fait le récit doux-amer mais plein d'espoir de cette formidable expérience humaine qu'a été *The Ocean Mapping Expedition*. Il se veut aussi invitation à la réflexion et à la prise de conscience pour penser le monde de demain – pacifique !



*Dans le miroir de Magellan, le rétrécissement du monde*, Éditions Slatkine, CHF 45.–  
Présentation-dédicace à la librairie Le Vent des routes (50, rue des Bains)  
jeudi 7 novembre de 17 h 30 à 19 h 30

Pour revivre *The Ocean Mapping Expedition* : [www.omexpedition.ch](http://www.omexpedition.ch)  
Et pour suivre les prochains projets de la Fondation Pacifique : [www.fondationpacifique.org](http://www.fondationpacifique.org)

rendu compte que les instruments de navigation ne fonctionnaient plus.»

Éclair de chaleur ? Charge électromagnétique ? Les plus suspicieux s'interrogent : conséquence de manœuvres militaires en pleine mer ? Découverte d'un «triangle de l'Atlantique» comme il existe un «triangle des Bermudes» ? La première hypothèse semble la bonne. Nous tentons de redonner vie aux instruments mais sans succès. Un petit vent de panique commence à souffler à bord. En l'absence de GPS de secours, il nous faut chercher d'autres ressources, naviguer au compas, le regard braqué sur les voiles en guise d'indicateur. L'angoisse se lit sur les visages, la tension est palpable. En fouillant minutieusement le bateau, nous finissons par dénicher une carte marine de cette portion d'océan. Mais alors que nous nous voyons déjà naviguer à l'estime, les instruments que nous tentions vainement de redémarrer depuis des heures daignent enfin redonner signe de vie. Idem pour la carte digitale et la météo, qui réapparaissent miraculeusement à l'écran de l'ordinateur de bord. Le soulagement est unanime. «Maintenant, à chacun d'écrire son roman», philosophe-t-on. *Lost in the Atlantic* pour l'un. *Si proches, et pourtant si loin* pour une autre. Cette épreuve nous rapproche en pensée de l'expédition de Magellan, qui ne possédait aucun de nos outils modernes pour naviguer. Lors du dîner, on se remémore les événements survenus, histoire de se rassurer *a posteriori*. «Une journée de navigation, cap au nord, c'était faisable même sans instruments», se répète-t-on. Les pétrels qui nous survolent depuis quelques heures et les pare-battages ou autres gros déchets plastiques à la surface de l'eau auraient été le signe d'une terre toute proche. Reste que l'île de Flores que nous visons est petite. À quelques degrés près, nous l'aurions peut-être manquée...

### Rencontre avec le Mauritius

Mais non, nous ne manquons ni Flores ni du même coup une rencontre mémorable. Le 23 mai, nous faisons cap sur l'île de Pico pour rejoindre le *Mauritius*, le second et nouveau voilier de Pacifique, qui entre progressivement en service en prévision d'expéditions futures. La goélette en acier de 30 mètres datant de 1963 arrive tout droit de Bretagne, où elle a fait l'objet d'un important chantier de prépara-





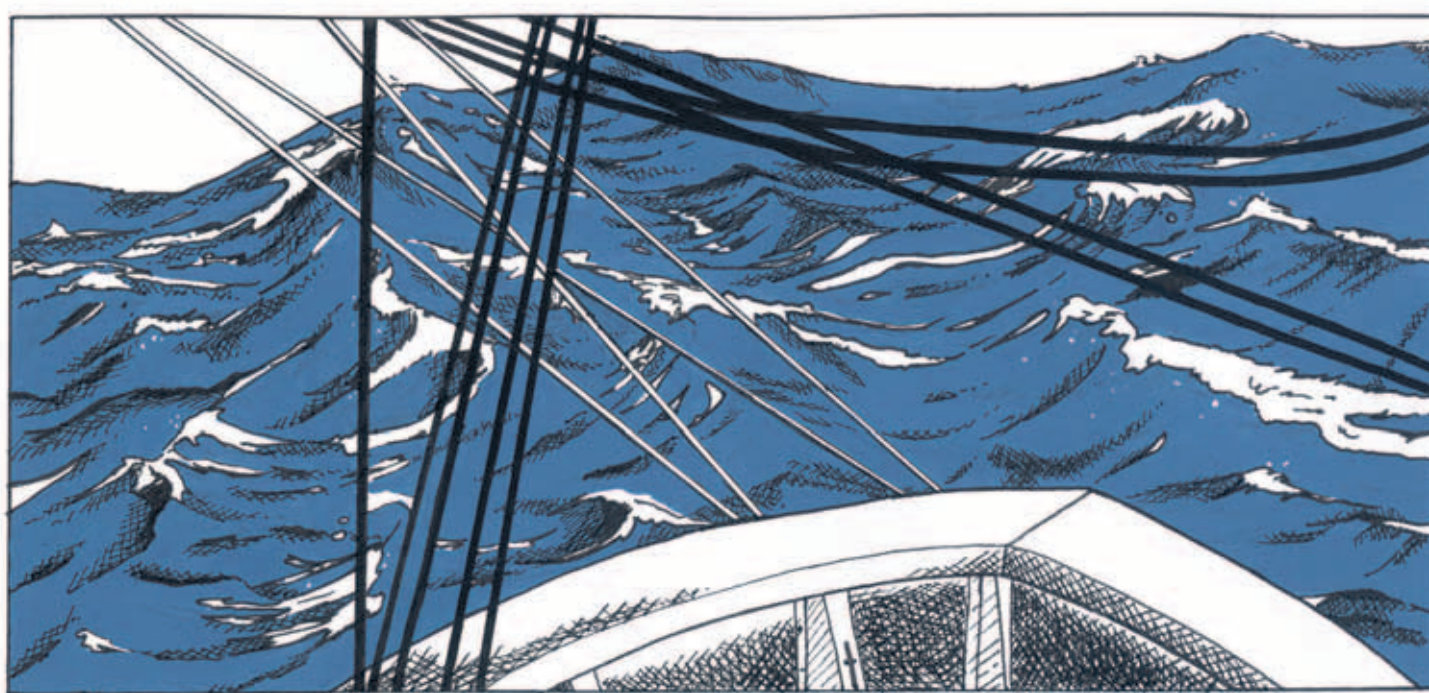
LE HUBLOT, VÉRITABLE LIEN ENTRE LE POSTE DE PILOTAGE ET L'INTÉRIEUR DU BATEAU. CELUI-CI SERT NON SEULEMENT DE PASSE-PLAT ET DE "PASSE-TASSE" POUR RAVITAILLER CELUI QUI BARRE. ET ÉGALEMENT DE GOUFFRE À DEMANDES EN TOUTS GENRES, D'INFORMATIONS DE NAVIGATION ET DE BLAGUES.



38° 35.558 N BAL FÉERIQUE DE DAUPHINS JOUANT  
20° 2.335 W DANS LE PLANCTON PHOSPHORESCENT.



DES HEURES PASSÉES À CONTEMPLER L'OcéAN, TOUT EST PAREIL. ET POURTANT, TOUT EST SANS CESSÉ CHANGÉANT.



35° 11.105 N FLEUR DE PASSION, MALMENÉE PAR LA HOUË.  
31° 31.591 W EST-ELLE, ELLE AUSSI FATIGUÉE ?

DESSINS ANNE BORY

Mindelô-Flores, mai 2019

tion. Depuis les Açores, elle doit nous accompagner jusqu'à notre retour à Séville. Car, à l'inverse d'un Magellan parti à cinq bateaux et « rentré » à un seul, voilà que, par un prompt renfort, ce sont deux voiliers qui achèveront le tour du monde initié par *Fleur de Passion*.

Dans la nuit sans souffle d'air qui suit les retrouvailles, alors qu'au mouillage les deux voiliers se balancent tranquillement sur leur ancre, se produit une chose aussi rare qu'étonnante: le bout-dehors du *Mauritius* se rapproche par l'arrière de la baume d'artimon de

*Fleur de Passion* jusqu'à la frôler. Doucement, presque affectueusement. Nous en déduisons que les deux bateaux avaient besoin de cette accolade pour marquer leur première rencontre. Mieux encore. Le lendemain matin, alors que le passage d'un grain juste avant le lever du soleil laisse place comme par magie à un double arc-en-ciel, un autre événement pour le moins inhabituel nous empêche de quitter les lieux: les ancres des deux voiliers se retrouvent enchevêtrées sous une énorme chaîne oubliée dans les fonds de l'avant-port.

Il n'en faut pas plus pour exalter l'imagination des marins et enflammer leur esprit romantique: *Fleur* et le *Mauritius* sont reliés par une chaîne mère! Les impératifs nécessairement pragmatiques reprennent néanmoins vite le dessus: il va bien falloir se dégager. Les deux skippers plongent, bouteilles sur le dos, pour diagnostiquer le problème et définir le meilleur moyen d'y remédier. Au bout d'une heure et demie de tentatives longtemps infructueuses, les ancres sont enfin désenchevêtrées et les bateaux libérés...

#### Dans les pas des grands hommes

Depuis les Açores, une ultime traversée en direction de la Galice nous ramène en Europe fin juin. De là, l'été 2019 n'est plus qu'une lente descente le long des côtes espagnoles puis portugaises jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir. À Sanlúcar de Barrameda précisément, où nous mouillons le 2 septembre en début de soirée. Sebastiano Elcano, le commandant du *Victoria*, seul voilier rescapé de la flotte de Magellan, et la poignée de survivants loqueteux à avoir accompli comme lui le premier tour du monde, y étaient réapparus un 6 septembre 1522. C'est avec eux et leur souvenir que nous avons rendez-vous, remplis d'émotion à l'idée d'inscrire une fois encore nos pas dans ceux d'illustres prédécesseurs. Le lendemain de notre arrivée, nous sommes invités par la municipalité à visiter quelques-uns des hauts lieux de la ville, à commencer par l'église où Elcano et ses hommes allèrent immédiatement se recueillir au quasi terme de leur périple.

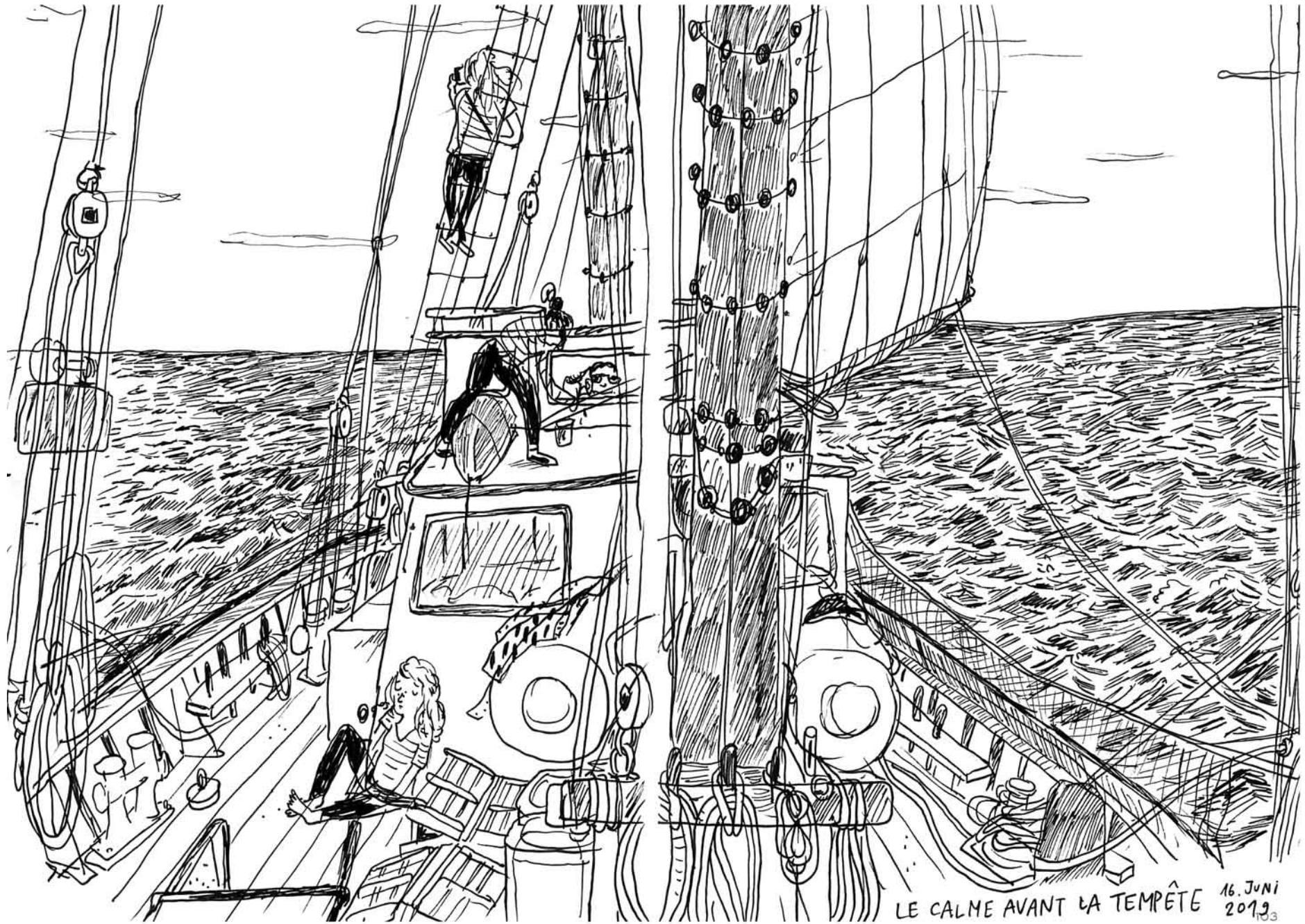
Nous repartons de Sanlúcar le 4 septembre tôt le matin et entamons l'ultime remontée du « grand fleuve » (« *Al wad al kabir* » en arabe). Moiteur de l'air, premières lueurs de l'aube et couleurs flamboyantes quand s'ouvre le jour. Sentiment quelque peu irréel et vaguement vertigineux d'être de retour, d'avoir embarqué dans l'aventure tant et tant de personnes de tellement d'horizons divers – 11 scientifiques, 60 jeunes en réinsertion, 20 dessinatrices et dessinateurs, 100 passagers – et de n'avoir perdu personne en route.

Un peu avant 22 heures, nous approchons du pont des Délices qui enjambe le Guadalquivir en aval de la ville (en réalité une dérivation du fleuve) et dont nous ne devons pour rien au monde rater l'ouverture. Sur le coup des 22 heures, selon l'horaire prévu, les deux parties du tablier se soulèvent et le pont s'ouvre dans une atmosphère de nuit foraine, tant l'éclairage urbain et la disco du club nautique tout proche donnent à la scène des allures festives. Sur une eau d'huile et scintillante, feux de pont et de navigation allumés, *Fleur de Passion* franchit ce dernier obstacle et glisse lentement vers le quai des Délices, celui-là même d'où il s'était élancé quatre ans et demi plus tôt, quasi incognito. À terre, le regard plein d'excitation et lâchant de premiers vivats, quelques premiers Genevois ne manquent rien de ce moment magique. À bord du zodiac, un ultime repérage du quai s'impose pour bien négocier la manœuvre. Puis la masse du bateau vient s'amarrer en douceur, et alors ce ne sont plus quelques vivats épars mais des salves d'applaudissements et d'exclamations qui inondent le pont. Embrassades, étreintes, l'émotion est particulièrement vive chez la poignée de ceux qui avaient pris part au départ...

Après cette arrivée technique dans la nuit andalouse, place à l'arrivée officielle de l'expédition, le surlendemain vendredi 6 septembre en fin de matinée. Cette fois, ce sont des centaines de personnes qui se massent sur le quai: Genevois descendus en nombre et invités de l'ambassade de Suisse en Espagne. Profitant de l'absence du moindre souffle d'air et sous un soleil déjà de plomb, *Fleur de Passion* s'offre une parade sur les eaux verdâtres du fleuve, quasi toutes voiles dehors. Lentement, il remonte en direction de la ville avant d'effectuer un demi-tour et de redescendre sous le regard extasié de toutes celles et tous ceux pour qui il n'a été jusque-là qu'une réalité lointaine, voire virtuelle. Et passés les moments de pur protocole en présence du maire de Séville et du vice-président de la région d'Andalousie, chacun peut enfin fouler le pont du bateau et se prendre à rêver de ce que fut cette aventure – l'année même où l'on célèbre le départ de l'expédition de Magellan dans sa quête d'une route maritime par l'ouest vers les îles aux épices.

Dans les cales de *Fleur de Passion* justement, point d'épices au sens propre, point de richesse matérielle. Mais un constat doux-amer sur les beautés du monde partout sur la défensive face aux coups de boutoir de la « modernité ».





DESSIN KATI RICKENBACH  
Horta-Baiona, juin 2019

LE CALME AVANT LA TEMPÊTE 16. Juni 2019

# TOUR D'UNE CUISINE

AYANT FAIT LE TOUR DU MONDE



Quand on était au Chili, j'étais la seule hispanophone.

Du coup, c'était à moi de parler à la radio.



Déjà que là-bas, ils n'ont pas l'habitude des femmes sur les embarcations...

... alors, quand en plus ils m'entendaient dire à la radio :



Aquí Flor de Passión, Flor de Passión, Flor de Passión...



Les gars répondaient, genre...

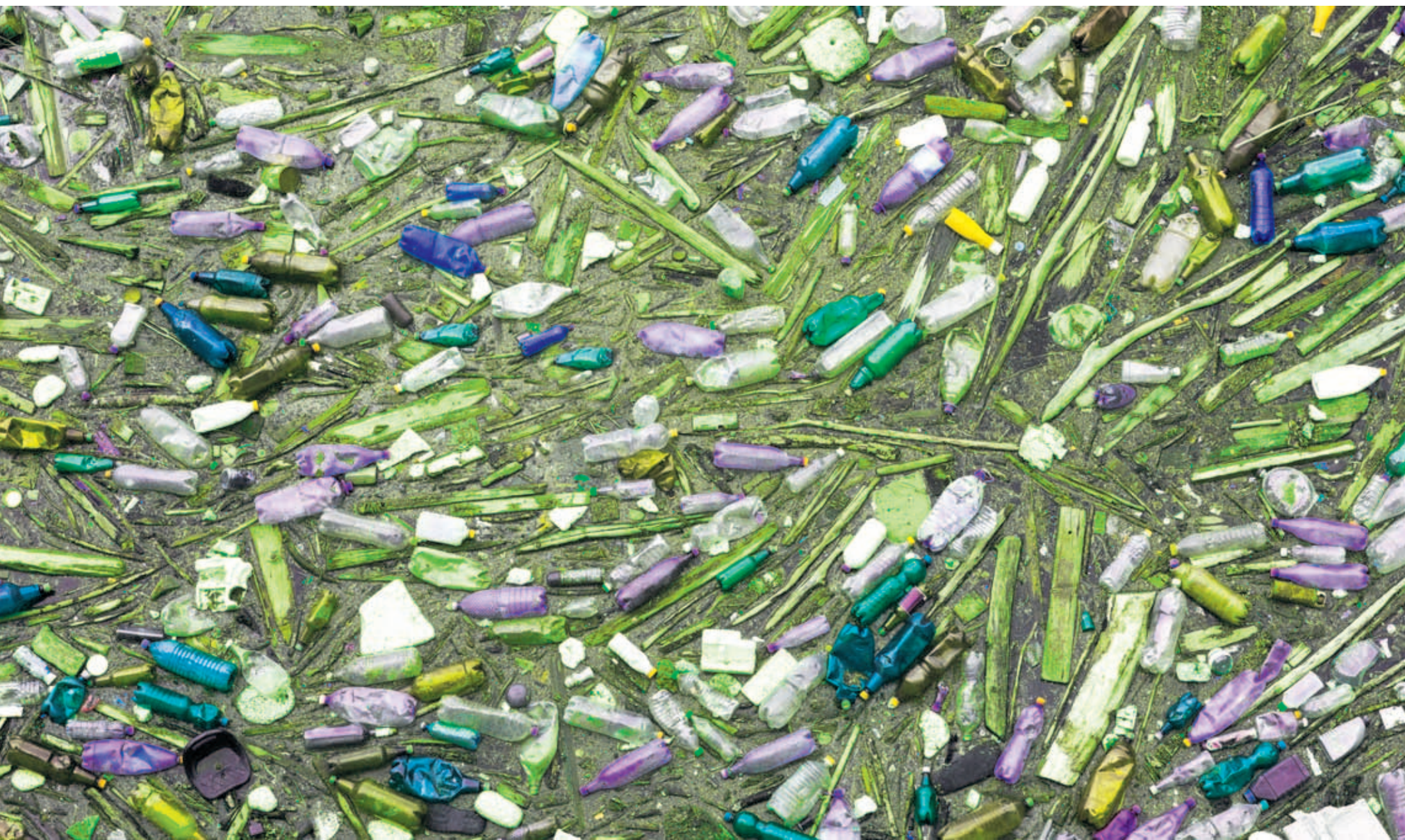
"Aha, Flor de Passión... Mais quelle est donc votre position ?!"



- Panier de Rio de Janeiro
- Biscuits chinois achetés en Indonésie
- "Pains de singe" (fruits de baobab) du Sénégal
- Mate d'Argentine ("feres choice")
- Té vert de Thaïlande
- Miel d'Australie
- Sel d'Afrique du Sud
- Tasse de Papouasie-Nouvelle-Guinée
- Tasse d'Afrique du Sud
- Tasse "I ♥ Açores"
- Extrait de vanille africain
- Té des Açores
- Sucre de canne aromatisé à la vanille malgache
- Oranges et mandarines d'Espagne
- Pomme de pin d'on ne sait pas où
- Vannerie de Madagascar
- Corales et coquillage de Polynésie

DESSINS RENATA MARTINO  
Baiona-Lisbonne, juillet 2019





# Du macro au nano : la soupe aux plastiques !

Imaginez-vous voguant au grand large, entre deux continents, à des milliers de miles des côtes, goûtant avec plénitude toute la profondeur du bleu des mers, quand soudain la mort vient à vous, croisant entre deux eaux : c'est un dauphin, un requin, qui se fige dans une dernière torsion, emmêlé dans un filet dérivant, c'est une tortue marine qui flotte immobile, encagoulée d'un sac de plastique transparent, ne lui permettant même pas de voir son bourreau... Ailleurs, c'est une colonie entière d'albatros, de grande élégance et d'immense envergure, clouée et agonisante sur son île, les ventres engorgés de gadgets ; ou encore un délicat hippocampe perdu en eaux troubles s'équilibrant en enroulant sa queue autour d'une paille...

GILLES MULHAUSER

Ces images violentes, tout éloignées qu'elles soient de notre quotidien continental, sont de plus en plus connues et envahissent nos regards numériquement encombrés ! Elles disent l'incidence de la société des déchets, de la surconsommation ; elles disent une agression très loin de ses lieux de fonctionnement originel. La matière et le cycle de « vie » de ses produits viennent interférer sur les prestations gratuites des ressources naturelles et impacter la vie d'organismes qui n'ont fonctionnellement besoin d'aucune relation avec elle. Outre l'atteinte à l'océanique résilience et au monde du silence, c'est pour beaucoup d'entre nous tout un horizon qui bascule, un infini à 360 degrés qui se charge.

Heureusement, n'y aurait-il rien de tout cela dans nos eaux continentales ? Pourrions-nous garder nos larmes pour les étendues salées – gouttes sans conséquence sur la montée des mers –, et vivre doucement au bord de nos lacs et cours d'eau ? Bien évidemment que non : les plastiques ne sont pas réservés au royaume des maquereaux. Si trop de gros déchets sont encore remontés du fond de nos lacs et de nos rivières chaque année, ce sont surtout la fragmentation et la diffusion des plastiques en

micro et nano-particules qui sont préoccupantes dans les eaux continentales. Tout se ferait en petit, en miniature de par chez nous... Une tache rouge entre les deux yeux d'une larve de copépode, crustacé du plancton lacustre, est peut-être moins choquante, parce que visible seulement au microscope, mais dit tout autant la funeste intrusion.

D'abord issus de substances naturelles au XIX<sup>e</sup> siècle (latex, caoutchouc, etc.), les plastiques deviennent largement synthétiques au XX<sup>e</sup> et leur développement prend alors une grande ampleur pour répondre à des usages de plus en plus variés. Leur production suit une courbe exponentielle dès les années 1950 et la croissance ne semble pas faiblir de nos jours. Leur composition chimique connaît une diversification élevée également, avec toutefois une fidélité au suffixe « poly » – polyéthylène, polypropylène, polyuréthane, etc. – qui pourrait laisser entendre ce côté propre, lisse, hygiénique. Pourtant, outre la pollution et l'incidence physique dues aux gros objets, l'impact des plastiques est moins bien documenté dans les eaux continentales.

Ce sont de plus en plus les substances associées aux plastiques qui posent question, rejoignant en cela les enjeux liés aux micropolluants. Les composants permettant de colorer les plastiques en sont un exemple ; il s'agira donc de bien évaluer ce côté appréciable,

presque gai, avec toutes les couleurs des voyelles, comme dans le poème de Rimbaud, d'un matériau de plus en plus voyou ! En effet, les substances associées aux plus minuscules fractions des plastiques peuvent entrer dans les organismes vivants et y être soit relâchées, soit captées ; les impacts de ces divers échanges sur le métabolisme des organismes en est l'enjeu principal. Nous nous trouvons au tout début des études qui permettront de les documenter et d'en déduire les pistes de remédiation, quoique la première action à mener soit de lutter à la source sur la consommation des plastiques.

Les premières études disponibles essaient de cerner la part quantitative du phénomène et permettent d'estimer que pas moins de 50 tonnes finissent annuellement dans le Léman ; 10% « seulement » de ce volume serait délesté par le Rhône, ce qui laisse imaginer que 45 tonnes se déposent sous une forme plus ou moins fortement fragmentée au fond du lac, en grande partie dans les sédiments. Dans l'analyse des diverses provenances, deux éléments sont à relever en dehors des filières problématiques bien connues de tous (notamment emballages et contenants à usage unique, littering et non recyclage de certains plastiques, fragmentation d'engins de pêche) : beaucoup de microparticules et microfibrilles sont dues à l'usure des pneumatiques et au lavage des habits (tissus

« polaires » en particulier). Osons espérer que ces deux types de fragmentation ne soient pas, par comparaison aux drapeaux de prières tibétains dont le vent arrache et porte au loin la légèreté de l'élévation, une manière supplémentaire de dire un peu partout la frénésie alourdie de nos sociétés hyper(auto)mobiles, et si confortables.

Vu l'omniprésence avérée des micro et nanoplastiques dans tous les compartiments de notre environnement jusqu'au plus loin des milieux naturels, il n'est plus possible d'incriminer quelques populations cibles (riverains, pêcheurs, navigateurs) pour résoudre les problèmes : nous sommes tous concernés dans nos choix de vie et nos gestes quotidiens. Nous avons pris l'habitude d'utiliser les plastiques partout et ces derniers ne se présentent plus sous leur forme de gros objets bien visibles. Entre transparence et opacité de toutes leurs couleurs, entre souplesse élastique et rigidité cassante, les plastiques se fragmentent à l'infini sous des formes de plus en plus petites et portent de plus en plus loin des substances avec lesquelles la nature n'a pas appris à composer. Pourquoi jeter si facilement après une seule utilisation, un matériau aussi complexe et tellement multi-usages ?

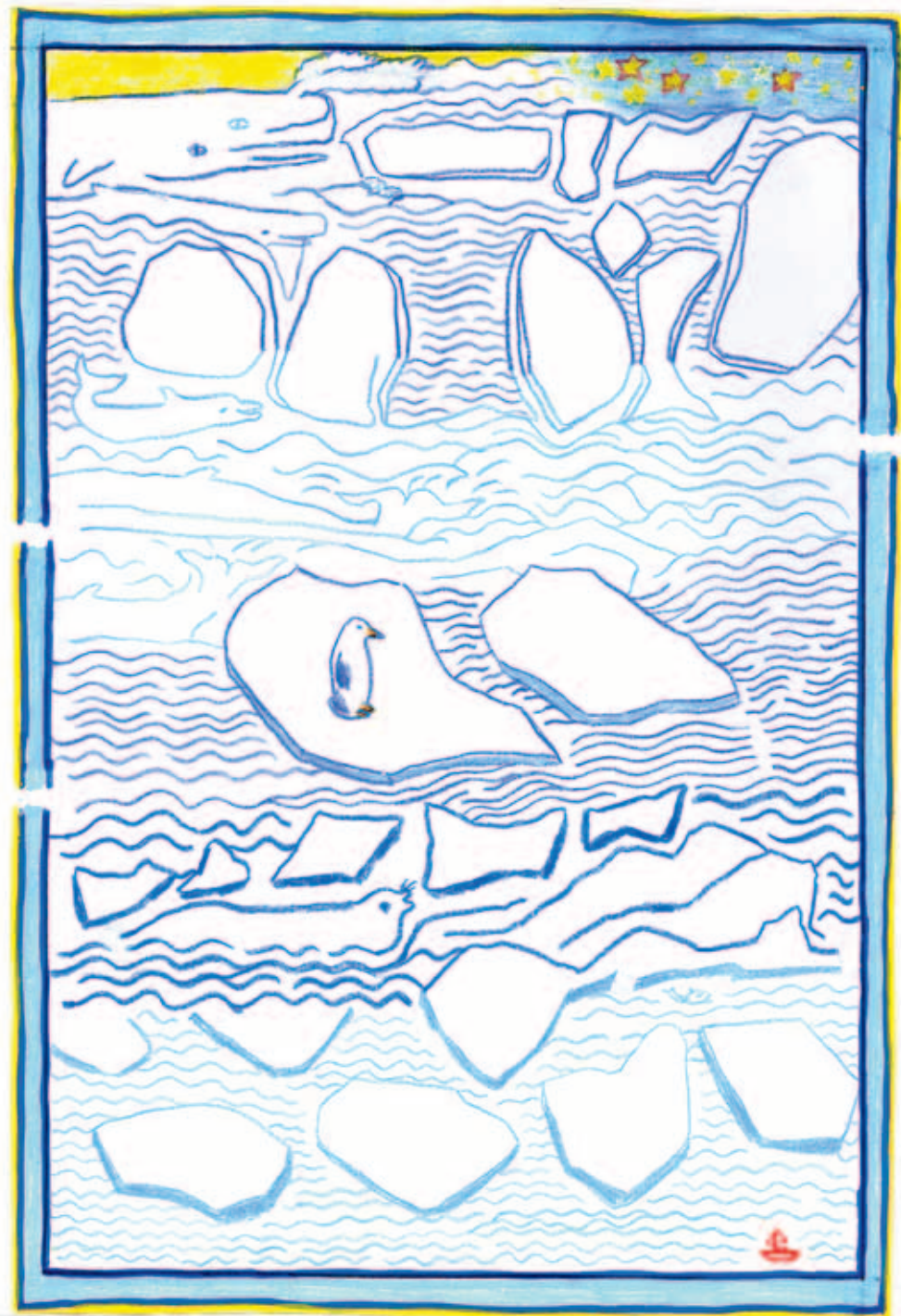


# Les jeux du Groenland

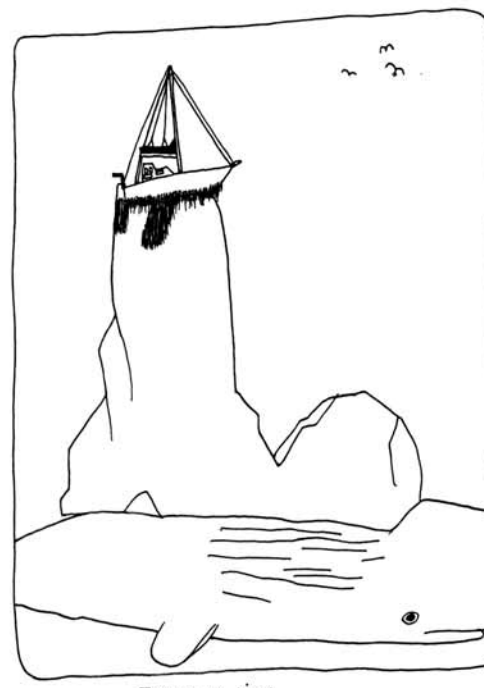
proposés par Marylaure Decurnex et Olivia Byrne-Sutton  
durant la résidence d'artistes à bord du *Knut* (voir page 17)



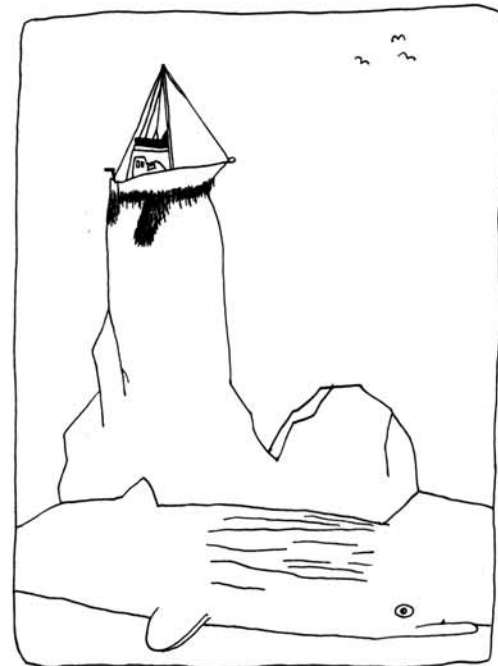
*Jeu du petit bateau  
qui doit trouver le chemin jusqu'au petit ciel étoilé.*



Jeux des 13 erreurs



TOUT VA BIEN.



TOUS VA BIEN.

## la couleur des jours

journal d'auteurs  
d'ici et d'ailleurs

JAB 1201 Genève  
www.lacouleurdesjours.ch  
N°32 - automne 2019 - CHF 7.- - 6,50 €

**la couleur des jours**

- Saisonniers, saisonnières
- Un automne photographique
- Les souvenirs viennent à ma rencontre
- Indiens d'Amazonie
- Un territoire à l'agonie
- Jeunes plumes
- Carnets de résistance
- Jeux et travaux
- Nous ne sommes pas des hirondelles
- Absolument modernes!
- Un dispositif en or

[32]

par Jean-Louis Boisier / Etienne / Katharine Dominici / Chloé / Marine Le Berre-Semencov / Sergej Ivanovitch Mitsko / Lucie Olivet / Jean Perret / Jill Silberstein / Jérôme Ste...

offrez un abonnement  
45 francs pour 8 numéros (2 ans)

sommaires sur [www.lacouleurdesjours.ch](http://www.lacouleurdesjours.ch)



# De l'eau froide qui chauffe

Chauffer une maison avec de l'eau froide. Voilà la bonne idée. Qui plus est avec l'eau du lac pompée par une crépine posée à 45 mètres de profondeur. SIG n'a certes pas inventé l'eau chaude mais il a créé GeniLac.

FLORENCIO ARTIGOT

Grâce à la technologie des pompes à chaleur modernes, une eau à température moyenne de 7°C permet de chauffer des bâtiments à 21°C en ménageant l'émission de CO<sub>2</sub>. L'eau du lac est tout d'abord captée et filtrée par la station de pompage du Vengeron. Elle est ensuite injectée avec une pression suffisante dans le circuit de conduites souterraines jusqu'aux bâtiments raccordés, demandeurs de chaleur en hiver, ou de froid en été. Pour chauffer les pièces avec cette eau froide, il suffit d'installer ponctuellement une pompe à chaleur. Selon les projections, GeniLac – nous reprenons ici le nom de baptême donné par SIG – permettra, à partir de 2035, de diminuer les émissions de CO<sub>2</sub> de 70 000 tonnes par an. La bonne affaire ! Ce système ingénieux de transfert de chaleur est une manière élégante de lutter contre la croissance hégémonique des climatiseurs à Genève. Grâce à ce procédé novateur, la consommation électrique nécessaire à la production de froid est diminuée de 80%.

Mais va-t-on ainsi réchauffer ou refroidir le lac artificiellement et modifier les cycles lacustres naturels ? Que nenni ! « L'impact des rejets sur le Léman est négligeable », clame SIG. Les études d'impacts aussi indépendantes que savantes sont unanimes : l'eau rejetée, une fois son potentiel énergétique extrait, ne fait pas varier la température du lac de plus de 0,16 degré en été lors de son utilisation maximale. Ces valeurs sont largement inférieures aux variations autorisées de +/-1,5 degré par la loi cantonale sur les eaux (Leaux GE). Mieux : la capacité de pompage maximale de la station du Vengeron flirtera avec les 10 000 litres par seconde (l/s), soit une paille par rapport au débit naturel du Rhône à la sortie du lac (440 000 l/s soit 44 fois plus...). Du coup, la crépine captera dans le système GeniLac l'équivalent de 2% du débit naturel qui coule dans le Rhône. Étant donné que l'eau retourne intégralement dans le lac après avoir été dépossédée de son différentiel de température, l'impact en volume sera donc nul. Comme disait Antoine Laurent de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme ».

Pour le bien-être des riverains comme pour celui des poissons, coquillages et crustacés. GeniLac est un moyen écologique pour remplacer les climatiseurs ainsi que les chaudières, tant à mazout qu'à gaz. Mais cette technique prometteuse nécessite la construction d'un nouveau réseau de tuyauterie pour amener l'eau du lac dans les endroits demandeurs de froid ou de chaud. SIG est ainsi sur le point de construire un réseau souterrain d'une longueur de 30 kilomètres, qui reliera le centre de Genève au quartier de l'Étang à Meyrin, en passant par l'aéroport, Vernier, Le Grand-Saconnex, Bellevue et Pregny-Chambésy.

Sur la rive gauche, ce réseau s'étendra jusqu'au PAV (Praille-Acacias-Vernets) et aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG). Les travaux s'échelonneront jusqu'en 2035. Le coût de la construction de GeniLac est estimé à 800 millions de francs. « SIG investit sur le long terme pour mettre à la disposition des Genevoises et des Genevois une infrastructure permettant de réduire leurs émissions de CO<sub>2</sub>, remarque Christian Brunier, directeur général de SIG. Nous devons, toutes et tous, agir ensemble. Les propriétaires doivent choisir cette solution pour chauffer et refroidir leurs bâtiments pour se passer, le plus rapidement possible, des énergies fossiles et polluantes. »

De son côté, le canton de Genève peut tirer profit de cette nouvelle ingénierie. En effet, les autorités politiques ont pour objectif de diminuer fortement la consommation thermique fossile par habitant d'ici 2023. Une



La crépine SIG juste avant d'être déposée dans le lit du petit lac à 45 mètres de profondeur.



Une pompe à chaleur verte dans les entrailles de SIG.



Un réseau de 30 kilomètres de tuyaux constitue GeniLac.

baisse de 39% est le but avoué. « Il est nécessaire que le canton de Genève réduise sa dépendance aux énergies fossiles dans le secteur des bâtiments qui représentent près de la moitié des émissions de gaz à effet de serre », précise Antonio Hodgers, conseiller d'État chargé du Département du territoire. GeniLac est donc un élément crucial de la stratégie énergétique cantonale pour lutter contre le réchauffement climatique.

D'un point de vue historique, même si cette technologie est encore balbutiante, GeniLac n'est que l'extension d'un premier réseau hydrothermal appelé GLN, GenèveLac-Nations, qui est né il y a près de dix ans. Ce premier maillage thermique qui a d'ores et déjà fait ses preuves permet de rafraîchir les bâtiments de la Genève internationale dont les serveurs et photocopieuses produisent une chaleur qu'on doit évacuer. L'ONU, le CICR, le HCR, le CIG et le Campus Biotech ont été parmi les premiers à bénéficier des avancées de cette technique.

Pour GeniLac, les travaux d'extension ont tout d'abord commencé au centre-ville en 2015. Aujourd'hui, huit bâtiments proches des berges ont déjà été raccordés. « Le fait qu'il n'y ait pas de variations saisonnières de la température est un grand atout », dit Juan-Carlos Aldao, technicien responsable du réseau auprès de SIG. Son collègue Maurice Camerin est du même avis. « Nous collaborons avec des clients qui ont besoin d'une alimentation particulièrement fiable et précise. Je pense aux grands hôtels, où une panne peut se révéler problématique. Nous devons réagir très vite. Ce ne serait pas du tout pareil si nous nous trouvions dans un bâtiment Minergie, où la force d'inertie est grande et où nous aurions le temps de réparer une défaillance posément, sans que l'absence de chauffage soit ressentie. »

D'un point de vue pratique, et afin d'être prêt à une intervention 24h/24, un système de double surveillance a été mis en place par SIG. Un spécialiste peut dès lors prendre à distance les commandes de l'installation et effectuer les réparations devant son écran d'ordinateur. Chauffer une maison avec de l'eau froide est une bonne idée. Commander jour et nuit à distance cette prouesse technique en est encore une meilleure.



# Zurich : le bruit des bulles

En arrivant à proximité des Thermal Bad & Spa de Zurich, ce n'est pas tout à fait dans des bains qu'on s'imagine plonger. Métal, brique, pierre, verre ; nous sommes bien sur un ancien site industriel, celui de la brasserie Hürlimann. Celle-ci a fermé ses portes en 1996, après 160 années d'activité et cinq générations de directeurs. Deux ans plus tard, un plan d'aménagement et de protection du patrimoine est élaboré pour sauvegarder cette friche industrielle en plein centre-ville. Suivent des travaux de transformation et d'extension. La zone, renommée « Hürlimann Areal », devient un vaste complexe où se côtoient bâtiments classés et nouvelles constructions. On y retrouve aujourd'hui des restaurants, bars, bureaux, boutiques chics, un hôtel et des bains thermaux, les premiers de Zurich, ouverts en 2011.

FANNY BRIAND

Ceux-ci sont alimentés par une source existante, la source «Aqui», enfouie sous la ville, qui procure une eau très riche en éléments minéraux (même trop pour la bière, ce qui n'a pas empêché la brasserie d'être la plus grande de Suisse en 1880). Cette surface entièrement dédiée au bien-être s'étend sur 3300 mètres carrés. On démarre la visite.

Son ticket d'entrée en poche, on traverse un long couloir sombre. L'effet est bluffant, plongé presque dans le noir, on se détend immédiatement, on laisse ses soucis à l'extérieur pour retrouver calme et sérénité. On débouche sur une première pièce voûtée. Le ton est donné : long bassin design qui laisse échapper un léger bruissement d'eau, sculptures en galets et bois flotté, lumière feutrée, douceur des tons gris-beige, senteurs vanillées. Nous sommes dans l'ancre du bien-être et du zen, bien loin d'une débauche alcoolique houblonnée. Un premier seuil, un accueil qui mène aux vestiaires. Là, on troque la doudoune contre le bikini et on passe le rideau qui nous sépare des bains. Changement d'atmosphère, c'est bruyant.

Nous sommes dans les sous-sols de la brasserie. Trois bassins, reliés entre eux par d'étroits passages, sont aménagés dans cette immense cave voûtée. L'espace est beau et fort de caractère, murs en brique, plafond en béton brut, imbrication du contemporain et de l'historique. Malheureusement, les voix des usagers qui se prélassent dans l'eau se font écho de toute part et submergent l'ébahissement face à l'architecture du lieu. La mécanique des pompes et le glouglou des bulles se font également entendre. Le doux bruissement s'est transformé en un vacarme tonitruant. Pour un peu, on se croirait au bord de l'océan.

Les trois bassins en bois, rappelant les fûts de chêne dans lesquels était contenue la bière, offrent siège ou lit à remous et jacuzzi. On s'installe, on se détend et on observe. Moyenne d'âge plutôt jeune, autour de la trentaine. Pour un samedi après-midi, nous sommes chanceux, une petite vingtaine de personnes seulement, répartie entre les trois bassins, s'acharnant chacune à sauvegarder son terri-



toire pour profiter un peu plus des bienfaits des massages aux bulles. Une drôle d'impression se dégage ; comme si l'ensemble des meubles pouvait être replié et la pièce vidée en un rien de temps. L'impression d'être dans un aménagement éphémère tout juste réalisé. Les bassins en bois semblent sortir de chez Ikea et la déco de chez Zara. L'éclairage et l'ambiance ne sont pas aussi soignées que dans la première partie. Malgré toute la beauté particulière de l'espace, le lieu manque d'une empreinte forte, d'une identité qui lui conférerait une nouvelle âme. Le génie du lieu n'a pas encore posé ses valises.

Plus loin, un bassin de méditation ; une pièce rectangulaire recouverte de mosaïques émeraude, hauteur d'eau de 30 centimètres.

Une employée viendra rappeler par un « chuuuuut », accompagné d'un doigt tendu à la verticale devant sa bouche, que nous sommes dans un espace de détente. Un hammam et un bain de pied Kneipp complètent la gamme aquatique du sous-sol.

Prenons de la hauteur jusqu'à la piscine extérieure installée sur le toit. Un ascenseur nous mène à ce fameux 7<sup>e</sup> ciel situé au 4<sup>e</sup> étage. Là encore, la transition nous ramène au quotidien. L'ascenseur, éclairé au néon, est recouvert d'un caillebotis en caoutchouc et présente une affiche de publicité criarde pour des bains. L'expérience sensorielle n'est pas des plus relaxantes. Au 4<sup>e</sup>, une buvette présente une offre alléchante de divers smoothies, pâtisseries et snacks.

Quelques marches encore avant d'accéder au plein air, on pend son linge à un crochet et là, désenchantement ! Là-haut, c'est aussi bruyant qu'en bas, impossible de trouver un coin que le bruit des installations aurait délaissé. Alors, on profite de la vue sur la ville, du melting-pot d'histoire ancienne et nouvelle, du méli-mélo de densité et d'ouverture. On admire et on se dit qu'assister à un coucher de soleil depuis une piscine pétillante et chaude, ça doit être vachement beau ! Et on se dit, aussi, qu'on reviendra pour tester le spa « romano-irlandais », autre offre proposée à la carte, plus calme, paraît-il.

À noter que, comme aux Bains, aux nôtres, le mardi est réservé aux femmes !

## Cet hiver, la piscine de Lancy devient tropicale

Brrrrrrrrrr... la passerelle entre les deux bassins est froide, mais dans quelques secondes je m'apprête à atteindre le nirvana, une fois dans l'eau. Dans l'eau à 28°C, tout s'arrange.

FLORENCIO ARTIGOT

Oui, nous sommes bel et bien dans la piscine olympique de Marignac à Lancy. Dehors, il fait 11°C, pas un degré de plus. Comme c'est bon de faire quelques brasses avec un petit crachin genevois qui vous tape le cuir chevelu. Quel bonheur de sauter du bord gelé de la piscine et de se croire dans un bassin hawaïen. Avec pas mal d'imagination, mais la température y est. Les frileux qui préfèrent

préserver le duvet de leur voûte plantaire peuvent emprunter un couloir d'eau chaude – toujours à 28°C – directement depuis les vestiaires. Un must.

Grâce à l'impulsion de Gérard Jolimay, président de l'Association des usagers des bains et piscines genevoises (UBPG) et de Frédéric Renevey, maire de Lancy, le bassin olympique en plein air est chauffé tout l'hiver grâce à la chaudière à pellets qui jouxte les vestiaires. Un chauffage d'appoint en cas de gros coup de froid est prévu mais, pour l'instant, ce sont bien les pellets genevois qui permettent ce micro-

climat hawaïen à fleur d'eau. Attention, l'esprit écolo est maintenu même durant la nuit. À la fermeture du site, une couverture thermique vient isoler le bassin afin que les vapeurs qui s'échappent ne viennent alourdir l'empreinte carbone du canton. Voilà pourquoi on peut dire que cette offre hivernale, comme le dit si bien le prospectus, est 100% renouvelable. C'est tout simplement une première en Suisse pour un bassin certifié « olympique ». Les bains de Lavey n'ont qu'à bien se tenir.

Il paraît que la piscine de Marignac est coutumière du fait chauffant. Entre 1969 et

1974, le bassin était connu pour être porté à cette même température tropicale mais avec l'aide du mazout. Horreur ! La première crise pétrolière a très vite eu raison de cette *Genferie* peu soucieuse de l'environnement.

Dans la pratique, les baigneurs accèdent au bassin olympique moyennant 8 francs pour les adultes, en sachant que l'abonnement hivernal leur est proposé à 250 francs. Bien moins cher qu'un vol Genève-Honolulu retour avec une compagnie low cost !



# Un cri d'oiseau par l'air tenté véritable

Allons-y de tout en bas d'où l'eau vraiment se lance. Oui l'eau. Silence. Elle ne dit rien l'eau. Elle n'a jamais rien dit l'eau. Même sous les plus inhumaines tortures. L'eau à tout jamais ne dira rien. Elle abreuve, elle inonde, elle bénit, elle immerge. Elle ne chante pas. Ni ne glougloute, ni ne murmure. Ni ne sonne à *quoi que ce soit d'autre que d'emplir*. Elle respire. Elle surmonte. Elle est telle qu'elle. Elle ne joue pas d'instrument. Elle déborde du dedans. Elle a le poitrail fluide. Elle fait ce qu'elle veut. Elle a les naseaux francs. Pour les si beaux bruits c'est l'air fabuleux qui organise les fantastiques symphonies autour & tous les musiciens vivants même cachés du monde. Même à l'instant de la foudre. Silence l'eau s'y lance & de colère immense.

JEAN FIRMAN

**N**on elle ne dit rien l'eau. Même en milliards par les voleurs par les vendeurs de bouteilles de flotte usurpées sous la terre partout aux gens vivants à grandes surfaces magazines qui subito s'y ruent pour les acheter.

- Je te vole oui, je te pique en la pompant jusqu'au trognon dans mes tuyaux spéciaux l'eau de tout ton sous-sol, je te la cloque dans une bouteille, je te la bouchonne d'un sphincter de plastique bien vert, je te la vends, (la police du commerce je m'en tamponne et les grands Drôles me laissent impunément agir ce massacre longuement prémédité) car l'eau que je t'ai volée tu me l'achètes. Je te salue inestimable pauvre con qui chante & paie quand je t'arrache pour les vendre & les revendre au flanc jusqu'à ta peau violette à ras les mille plumes.

Elle ne dit rien l'eau même dans les tambours. Pas un mot dans les tambours des machines à laver qui tournent. Des machines à laver les liquettes, vous savez les marcel de coton écru que ces messieurs portent en leurs crouilles radotés discours sous leurs chemises blanches & leurs cravates d'acide bleu tant que de vrai sang faux rouge. Vous savez ces machines niaises à gouverner en souriant le monde si doux des brutes. Et les voraces inextinguibles, les dividendiers descendus des bourses (dans dividende, il y a vide, dans dividende il y a viande). Et le petit peuple agissant strictement de même à collectionner à la caisse les petits timbres des grandes surfaces. Et les léchant de la langue pour les encoller mollets dans les petits carnets du vide qu'ils tiennent sous un foulard sombre en un tiroir à la maison.

Mais bougres d'ânes pour véganiser durablement le fumier de licorne, Barbie et Ken ne suffiront jamais.

Le cinéma américain non plus qui depuis cent ans a bousillé en l'électrocutant, partout tout imaginaire, toute essence d'être, tout espoir de charrue, toute joie d'embrasser délicatement la terre.

Et puis il faut hélas en ces colonnes dire encore que le quartier des Eaux-Vives n'existe plus car il est mort. Dévoré par la sottise humaine. Et sa soif d'être «tendance».

La nouvelle plage d'abord qui tire gueule de zone industrielle et de bassin de radoub emplâtre de béton sur tonnes d'acier cachées sous le tapis.

Plus loin dans le quartier, tous les artisans (même éventuels) ont été évacués. Ne restent plus (comme à Carouge depuis quinze ans massacrée) que des boutiques à laver l'argent propre, que des bistrotis parlant patois californiens & dialectes de Floride. Ne restent plus (et leur nombre effroyablement grandit) que des salons de fitness, des magic boxing clubs, des fighting chapelles de pleine conscience, en un mot des salons paramilitaires d'où débordent la suffisance & la haine.

Ils sortent en groupes jeunes filles & jeunes hommes par dizaines tenant en bandoulière leurs gants de boxe ridicules et qui font mats des bruits de mort quand ils s'en frappent dans le parc de la Grange en public la gueule.

Ils n'ont pas cru que la mer était profonde et ses houles si tendres & ses crinières hennissantes

Ils n'ont pas cru que la mer était profonde et toute vibrée de vie vivante



Il s'appelait Jean de la fontaine

Ils n'ont pas cru que la terre était fertile et toute zébrée de vie grouillante  
Ils n'ont pas cru que les collines étaient bleues dans la buée offerte du soir si doux qui tombe  
ils n'ont pas entendu que leurs enfants parlaient des langues neuves toutes vibrées de vie vivante  
ils n'ont pas vu que si puissant le sang roule dans le cœur du baobab immense  
ils n'ont pas vu que les glaciers fondent ils n'ont pas vu hautes de glace les falaises turquoise s'écrouler dans la mer qui chauffe par l'épaule nord, par l'épaule sud par les humains toutes glaces tuées  
ils n'ont pas entendu le cri joyeux du dindon en toutes ses caroncules  
ils n'ont pas vu l'amour à l'étincelle ni les pattes bleues de la libellule ni l'abeille au miel exténué  
pourtant si doux jadis dedans nos gorges  
ils n'ont pas reconnu qu'en son ventre sanglant une mère, l'unique la leur un jour les avait fait naître  
petits griffeurs de sous, grands salopards profiteurs du gland à jamais révolu

Alors ils se suicident en public joyeusement comme je l'ai vu douloureusement par les Eaux-Vives tout cet été tenace & têtue de plein ciel bleu. Ils savent bien qu'à toute allure les glaciers fondent dans leur dos. Ils savent bien que la catastrophe est sur nous depuis bien cinquante années. Mais comme ils refusent de s'extraire de leurs couettes, ils chantent en chœur: Vive la mort. Allons-y vite Alonso. Ils déchirent des genoux aux cuisses les pantalons pourtant si bouffants de la planète. Ils bousillent de tatous hideux la peau pourtant si belle de tout leur corps qu'ils ne pourront plus jamais laver. Ils se couvrent le chef de casquettes de base-ball, par brigades entières, portant au front, esclaves volontaires, la griffe même de leurs maîtres.

Jamais menottes & soumission ne furent tant prisées. Les camps de concentration terribles, ils les ont renommés réseaux sociaux. (Des ministres de la propagande, de jalousie se retournent dans leurs tombes). Ils s'y rendent en bandes exaltées. Ils y adhèrent enthousiastes par milliards ayant perdu d'amour toute clé. Tuant chaque jour le bourgeon pourtant qui gonfle en nous de sauver tout.

DEUX MAINS MATIN

Sous le grand ciel où bruissent les filaments cosmiques  
Ce coup d'ourlet turquoise à chaque vague  
Le vent levant dans l'écume  
qui couve l'œuf à plumes des deux mains  
demain c'est la mer  
qui travaille à la douceur émue des flots

Resplendissons je vous salue





PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

# Exils

Un matin de novembre 2018, cassée par une période politique et médiatique violente, au lendemain d'un jour où j'avais annoncé abandonner mes fonctions de parlementaire, je me trouvais aux Bains des Pâquis avec mon mari. Il avait d'autorité considéré que c'était ce dont nous avons besoin tous les deux.

GÉRALDINE SAVARY

L'air était froid, le ciel couleur de lait. Je marchais comme l'ombre de moi-même, comme si le sang m'avait quitté, comme si mes muscles et mon enveloppe charnelle s'étaient évaporés. Une lassitude profonde et compacte accompagnait tous mes mouvements.

Nous nous sommes changés dans les cabines exiguës, le sol était glacé sous nos pieds, le lac sévère.

Le hammam désert nous aspire. Dans cet écrin humide et brûlant, je me suis allongée sur un banc de faïence. Mon mari a alors pris un gant râpeux, du savon noir et avec un amour infini a frotté ma peau, centimètre par centimètre. Frotté vigoureusement comme pour enlever tous les mots qui m'avaient salie les mois précédents, toutes les angoisses, colères, peurs, désespoirs qui m'avaient habitée. Il soulevait mon corps et passait le gant de crin. J'avais l'impression d'être un enfant au premier jour de sa vie, vulnérable, dépendante, aimée.

Ensuite, il m'a tenue par la taille et nous sommes allés au bord du lac. Nous avons descendu les quelques marches et nous sommes

jetés dans l'eau. La température culminait à 9 degrés. Le choc pourtant attendu m'a réveillée. La brutalité du froid a fait renaître ce qui me semblait éteint. Le goût des sensations fortes, le sentiment de retrouver mon corps, que la vie circulait, ou allait à nouveau circuler.

Nous nous sommes ensuite posés dehors sur le quai en bois. Nos peaux fumaient. Le soleil partageait quelques rayons, avec retenue. Il faisait écho à l'espoir qui soudain était venu dans l'eau. Mais j'avais aussi la conviction que plus rien ne serait complètement comme avant : en moi, il y avait désormais comme une sorte d'exil intérieur. Par une association d'idées bizarres et imprévisibles, j'ai soudain pensé à Léon Trotsky. Comme quoi, j'avais vraiment l'esprit chamboulé.

En russe, l'exil intérieur se dit *ссылка*. C'est plus qu'un état mental, c'est une politique. Celle qui frappe quiconque s'oppose au régime et est contraint d'aller vivre dans les endroits les plus reculés du pays. Quand, condamné à la déportation à perpétuité, Léon Trotsky arrive à Berezovo, petit village de Sibérie avant l'Oural, il est accablé par la fatigue et l'échec de la révolution. Nous sommes en 1907, il a 28 ans, sa détermination n'a pas fléchi mais il a parcouru déjà des milliers de kilomètres depuis Saint-Pétersbourg. Sa famille l'accompagne et les enfants lui portent sur les nerfs.

Le village de Berezovo s'étend sur les rives de l'Ob. Les quelques maisons de bois qui le composent rendent le fleuve encore plus majestueux. L'Ob, 6000 kilomètres, le plus long cours d'eau du monde, naît dans l'Altaï et se jette dans la mer de Kara. À Berezovo, on a déjà déporté des membres de la cour du tsar en disgrâce, et maintenant c'est au tour des prisonniers politiques. L'immensité du fleuve rend toute tentative de fuite impossible. Rien à l'est si ce n'est la toundra sibérienne, à l'ouest la barrière liquide. Si Dieu devait s'incarner dans un fleuve, ce serait dans l'Ob. Le sang épais et puissant de la Sibérie occidentale. Quand on regarde l'horizon, on ne sait plus si l'on voit le fleuve ou le ciel. Comme une image que l'on pourrait admirer dans les deux sens. L'envers et l'endroit du monde en même temps. L'estuaire est infini, plus infini que la mer dans laquelle il se jette. Il y a en ces lieux comme une grâce sombre, implacable. En Sibérie, amie-ennemie, la nature est toujours les deux à la fois. Et ce labyrinthe fluvial peut être route ou chemin de perdition. En juillet et en août, les habitants de Berezovo restent confinés dans leur village, cueillant baies et framboises arctiques dans les forêts alentour. En été, c'est la mort ici, disent-ils encore aujourd'hui. En hiver, par  $-40^{\circ}\text{C}$ , la vie reprend ses droits. Les marchands d'Asie centrale re-

montent le fleuve gelé et vendent concombres, fruits, foulards colorés. Les habitants se déplacent, pêchent à travers la calotte de glace.

Trotsky est assigné à résidence dans le petit quartier juif du village. Les habitants, issus du peuple autonome Xhanti, le tolèrent. De sa fenêtre, il voit le fleuve, large et vert. Son autorité le nargue. L'indomptable sérénité de l'eau qui s'écoule l'irrite. Comment mener la révolution se dit-il, quand la nature est à ce point-là habitée par le divin ? Il écrit toute la journée d'une main rageuse, impatient quand les cris des enfants et les nuées de moustiques le dérangent. S'échapper serait-il possible ? Et si oui comment ? Ce fleuve sera-t-il sa tombe ou son salut ? Trotsky sait que son destin se joue à Berezovo, et sans doute aussi celui de la Russie et du monde. L'Ob se tait. Attend les tumultes de l'Histoire à venir.

P.-S. : Trotsky passe bien par Berezovo en 1907. Il s'y arrête quelques jours sur le chemin qui aurait dû le mener à vivre en résidence surveillée à Obdorsk (aujourd'hui Salekhard). Aidé par des habitants, il réussit à fuir Berezovo sur une barque de pêcheurs, abandonnant sa femme et ses enfants dans le village au bord de l'Ob. On connaît la suite.



Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques figures de style.

# La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER\*

Si elle pouvait parler... Elle raconterait le mélèze et le sculpteur qui lui ont donné vie il y a 178 ans, la première couche de peinture dorée sur son abondante chevelure, ce bouclier orné de la croix fédérale qu'on lui mit entre les mains et que jamais elle ne lâcha, ce bateau de 50 mètres de long baptisé HELVÉTIE dont elle fut la figure de proue.

Elle décrirait avec émotion la fête que lui firent les centaines de spectateurs massés sur les eaux et les rives de Genthod, un beau souvenir qui remonte au 27 mai 1841, jour du lancement de son bateau.

Elle détaillerait ses 77 ans de navigation, 77 ans à résister au froid, aux vents, aux vagues, mais aussi au soleil de plomb, 77 ans à arpenter le lac en tous sens, de Genève à Villeneuve, de Villeneuve à Genève, en s'arrêtant à Morges, Ouchy, Vevey, Montreux, Évian, Thonon, et j'en passe et des meilleurs.

Elle raconterait assurément la tragédie du 1<sup>er</sup> août 1858 à Nyon, cette embarcation de rade-lage qu'elle vit surgir et qui finit dans la roue bâbord de son bateau, la terreur des 35 personnes montées sur ce frêle esquif dont 16 qui n'en reviendront pas, cet étudiant qui survécut en lui sautant dans les bras, ce procès qui fit

couler des hectolitres d'encre, cette fête nationale endeuillée qui lui colla à la peau pendant des décennies.

Elle dirait l'humiliation subie ce 2 juin 1899, lorsqu'elle se trouva coincée contre le quai du Mont-Blanc à Genève après que le pilote de son bateau eût manqué son accostage. Est-ce à cette occasion qu'elle perdit la main gauche ?

Elle raconterait l'usure face au temps qui passe et aux éléments qui menacent, les réparations, les rafistolages, les consolidations, les nouvelles couches de peinture. Elle sourirait, c'est évident, si elle pouvait parler de ce peintre distrait, amoureux peut-être, qui, prenant son oreille gauche pour une mèche rebelle, lui dora le lobe d'un geste irrévocable.

Elle essuierait sans doute une larme en évoquant ce jour terrible de 1918 où on la sépara pour toujours de son bateau. Les temps étaient durs. La compagnie préféra, à regret précisa-t-elle, démolir son vénérable navire pour revendre ses fers, ses fontes et ses métaux. Elle, qui ne valait rien sur le marché des matériaux, fut conservée comme un trophée par un inconnu dont elle garde sans doute le souvenir.

Elle décrirait cette vente aux enchères à Lausanne en 1979, les instants de tension et de silence précédant le coup de marteau du commissaire-priseur, les 470 francs déboursés par l'envoyé du Musée du Léman.

Elle raconterait les quarante ans qui se sont écoulés depuis, les centaines de milliers de visiteurs qui l'ont regardée, admirée, dévisagée, ignorée parfois, touchée souvent. Elle révélerait les secrets du musée, les mots, les gestes, les regards des visiteurs qui ne s'embarrassent pas des convenances pour les beaux yeux fermés d'une vieille dame de bois.

Si elle pouvait parler...

\* Conservateur du Musée du Léman.



Coll. part.

## L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

La figure de proue de l'Helvétie a toujours été un sujet tabou au sein de la famille. L'appel de l'actuel conservateur du Musée du Léman, Lionel Gauthier, quant à ma connaissance de cette histoire en particulier, me permet enfin, d'une certaine manière, d'exonérer la mémoire familiale de ce qui à l'époque fit passablement jaser dans les salons de notre bourgeoisie.

Et ce, à plus d'un titre. Outre le fait que notre arrière-grand-tante ne dédaignait pas poser nue, malgré sa condition sociale, pour des artistes plus ou moins réputés, la représentation qu'en fit le sculpteur pour le navire amiral de la compagnie de navigation, sur la base d'un portrait à l'huile complètement réinterprété, ne rendait pas justice à sa beauté naturelle.

Marguerite, puisque c'est d'elle dont il s'agit, se complaisait dans toutes sortes de compromissions et ce, sans jamais demander nul salaire, dont elle n'aurait su que faire par ailleurs. Célibataire et farouchement féministe, elle se plaisait seulement à imaginer que son buste trônerait un jour peut-être dans le salon d'un calviniste libertin, dans l'évêché de de quelque prélat catholique ou, allez savoir, dans l'alcôve d'un quelconque bordel à la rue du Chausse-con.

Si l'exercice fut souvent réussi (on s'arrachait à prix d'or n'importe quelle esquisse à la sanguine de sa poitrine), celui de la figure de

proue fut une catastrophe qui marqua plus durablement la famille que les excentricités libertaires de Marguerite.

La toile, rare exception dans la collection de nus pour lesquels posait l'arrière-grand-tante, était certes de belle facture mais, surtout, le modèle était habillé de pied en cape. C'est ce portrait-là qui servit pour l'élaboration de la sculpture, réalisée par un obscur armailli fribourgeois, plus habitué à inciser des poyas qu'à traduire la beauté tragique d'une héroïne déprimée, excessive en tout et opiomane à ses heures.

L'affaire faillit donc faire grand bruit. Le barbare des alpages avait littéralement massacré la tante au point de la rendre méconnaissable. Elle qui se languissait de devenir la figure de proue de ce navire de tous les superlatifs. Serait-ce là l'image qu'elle léguerait à la postérité ?

Heureusement, divers parents, actionnaires et membres du conseil d'administration de la compagnie de navigation surent rapidement inventer une fable pour mettre Marguerite à l'abri de la vindicte aristocratique qui la menaçait. Non, cette hideuse tête de femme n'était pas celle de notre tante, mais celle d'une autre Marguerite (il faut toujours conserver une part de vérité dans le mensonge), la femme de l'armailli. Si cette figure avait été retenue par ces Messieurs de la Compagnie, c'est qu'elle symbolisait la vitalité du peuple helvétique et ses origines montagnardes.

Ainsi, l'image de notre arrière-grand-tante fut-elle épargnée. En reste ce portrait, bien plus élégant que la figure de proue de l'Helvétie, dont elle fut pourtant le modèle.



La figure de proue de l'Helvétie. Nyon, Musée du Léman.



Recette de saison

# Espuma de moules zébrées et ses bulots lacustres

Voilà deux produits que l'on trouve en abondance dans notre lac et qui sont, allez savoir pourquoi, malheureusement sous-exploités sinon complètement ignorés des gastronomes lémaniques.

La moule zébrée, accidentellement introduite en Europe depuis la Russie semblerait-il, foisonne dans nos lacs, à raison de vingt mille et plus individus par mètre carré. Ce serait donc un péché que de ne pas s'en délecter, malgré la concentration abusive de métaux lourds dont font preuve ces filtreuses de l'improbable. De plus, leur taille microscopique rebute facilement le gastronome lambda. Au mieux font-elles la moitié d'une telline andalouse, mais elles restent cependant hautement comestibles et succulentes.



Dessin Herrmann

Les bulots de nos contrées n'ont rien à envier eux non plus à leurs cousins bretons, quand bien même on les sache hôtes, dans le cadre d'un cycle complexe, de la fort désagréable puce des canards, qui bien heureusement ne supporte pas la cuisson.

Voici donc, quoi qu'il en soit, comment procéder pour réaliser cette bête recette.

Faites avec les moules zébrées ce que vous feriez avec n'importe quelle moule. Un fond de beurre dans un faitout, de l'échalote à foison, une mirepoix de carottes et de céleri branche, du persil, tout cela revenu à feu doux et mouillé d'une belle et large coupe d'aligoté. En fin de cuisson, retirez les moules, extrayez-en à la pince à épiler les fruits et liez le jus, les animalcules et la mirepoix ainsi

obtenus avec un trait de crème, avant que de passer le tout à la girafe.

Ceci fait, préparez 5 escargots du Léman par personne, ébouillantez-les dans un court-bouillon citronné. Expropriez les gastéropodes de leur coquille et dressez-les sur le rebord d'une assiette creuse. Mettez votre bouillon tiède de moules dans un siphon muni d'une cartouche de CO<sub>2</sub> et arrosez généreusement le creux de l'assiette.

Pour la déco, à vous de voir, guirlandes, boules de Noël, brin de persil ou de cerfeuil, voire un bouquet de pousses de moutarde. Accompagnez cela de la deuxième bouteille d'aligoté que vous n'aurez pas manqué de déboucher.

Le chef

VILLE  
DE  
CAROUGE

Intérêts de Carouge

# CAROUGE MAGIQUE

Vivez sa féerie  
hivernale

Rejoignez Carouge et vivez sa féerie hivernale. En explorant ses charmantes rues, découvrez les nouvelles installations artistiques lumineuses. Plongez dans une atmosphère festive avec son marché de Noël, sa patinoire et ses nombreux commerces qui vous accueillent tous les dimanches du mois de décembre.

Carouge,  
bienvenue ailleurs.

carouge.ch



Ville de Carouge



carouge.ch



# Dimanche 27 octobre au matin

Les amateurs de tai-chi se retrouvent ici tous les dimanches matin pour se faire du bien. À cette saison, le cours d'art martial démarre à 10 heures. Mais le passage à l'heure d'hiver, dans la nuit, a brouillé leur horloge interne. D'où ce léger flottement qui les fait arriver en ordre dispersé au bout de la jetée, peu après les platanes.



PHOTOGRAPHIES LAURENT GUIRAUD

## FRANÇOISE NYDEGGER

Avant le cours, assuré ce matin par Valérie, des passionnés se sont donné rendez-vous à 8h30 pour s'initier au maniement du bâton long, sous la houlette de Pierre-Richard. Baignant dans une lumière splendide, ils sont trois à effectuer une étrange chorégraphie. Et tandis que les mouvements se suivent comme par enchantement, des gens rejoignent discrètement le groupe, s'emparent de bâtons mis à leur disposition et entrent dans la danse. Lente, la danse. Majestueuse même, avec ces gestes amplifiés par le bois qui fend l'air en décrivant des courbes harmonieuses.

Pendant ce temps, les Bains se réveillent et bruissent tout alentour. Julien passe le jet, des nageurs crawlent au loin, d'autres papotent en faisant la brasse près des rochers, des touristes espagnols se faufilent jusqu'au phare, photographiant au passage la scène qui se joue sous leurs yeux. Mais déjà les bâtons se rangent dans les étuis. Le cours peut débuter.

Les amateurs de tai-chi commencent leurs exercices, imperturbables au va-et-vient des promeneurs, des cygnes et des embarcations qui croisent au large. Ils répètent, en ne quittant pas des yeux les gestes de Valérie. Ils sont déjà une quinzaine au moment où le Jet d'eau s'élève dans la rade. Puis une vingtaine. Bientôt il y aura plus de quarante personnes rassemblées sur cette langue de pierre entourée d'eau à effectuer en même temps des mouve-

ments lents, puis les enchaînements, tandis que le soleil monte en puissance.

Ces femmes et hommes de tous âges se balancent alors d'un pied à l'autre, s'enroulent sur eux-mêmes, se déplient, lèvent les bras au ciel, semblent repousser de leurs mains l'air du large. Le passant se surprend à tenter de croiser à son tour ses bras devant lui pour mieux les déplier latéralement. Et c'est bien de le faire ainsi, simplement, face au lac, les cheveux au vent. Le corps se réveille. Se dérouille. Il n'a pas de performance extraordinaire à viser, juste le plaisir de sentir la justesse du mouvement, la respiration qui va de pair. « On transforme le U en 8 couché » indique l'enseignante. Et les dizaines de personnes concentrées de transformer une lettre en chiffre avec leur corps... Puis, après un dernier enchaînement, le cours se termine en douceur. Visages souriants et détendus des participants. « On se sent tellement bien après une heure de tai-chi ! » confie l'un d'eux.

Et tandis que certains reprennent leurs affaires et s'en vont rejoindre la terre ferme, d'autres jouent les prolongations et sortent les éventails rouges, pour un dernier tour de piste. On aimerait que cela dure encore. Mais il se fait tard. À dimanche prochain !

Depuis une vingtaine d'années, ce cours de tai-chi, ouvert à tous, est offert par les Bains. Il est donné tous les dimanches par quatre enseignantes : Laurence Bovay, Careen Croset, Valérie Opper et Marianne Schweizer. En cas de pluie ou de vent, il se donne à l'abri, côté bistrot.

www.bainsdespaquis.ch



# Chers platanes

Les platanes de la jetée des Pâquis ont plus de 150 ans. Autant dire qu'ils remontent à plusieurs générations et font partie de la silhouette caractéristique de la rade, silhouette magistralement saisie par l'œil et le crayon de Ferdinand Hodler depuis la fenêtre de son atelier de la Vieille-Ville, vers 1881-1882.

ARMAND BRULHART



Ferdinand Hodler, Vue de la rade depuis son atelier de la Grand-Rue, dessin actuellement au Musée d'art et d'histoire, Genève.

Le but de cet article est de présenter la vie d'un carré d'arbres singulier et familial, sur plus d'un siècle et demi, et de découvrir, comme dans un album de famille, la résistance héroïque de ces arbres qui en ont vu de toutes les couleurs.

Les gravures de la rade de Genève qui fleurissent dès la fin des années 1850 montrent qu'un minuscule jardin a été aménagé dans le coude de la jetée des Pâquis. La jetée, propriété de l'État, n'a manifestement pas encore été plantée d'arbres.

Cependant, la première photographie des platanes date du printemps 1864, prise lors du chantier de l'hôtel de la Paix. On y voit une bonne partie de la jetée et un alignement d'arbres que la tempête mémorable du dimanche 14 août va dévaster, comme le montre la photographie « documentaire » des jours suivants. « L'ouragan » est décrit par le *Journal de Genève* comme un spectacle grandiose « pour les touristes » mais coûteux « pour les contribuables ». Le Conseil d'État ne fait aucune allusion à cet événement dans son compte-rendu annuel et il faut examiner les *Registres de Travaux publics* pour voir sous la rubrique « Port et quais » un « détail du compte de Réparation des jetées ». Sur les six platanes plantés en alignement, la moitié a résisté. Trois bancs permettent de jouir de la vue et l'on voit encore la clôture en croisillons de bois protégeant le jardin.

Le deuxième événement catastrophique, l'un des seuls mentionnés par le Conseil d'État, est « la grêle du siècle », celle du 8 juillet 1875, qui a non seulement brisé d'innombrables verrières mais aussi haché menu les arbres et les jardins. Parmi les très rares photographies des platanes des années 1870, aucune ne montre signe de traces de blessures, mais au contraire une vigueur peu commune, comme celle de 1875 où l'on constate que la taille des branches s'est effectuée pour donner une verticalité à chacun des quatre arbres.

Les platanes semblent plus fragiles sur une photographie du début des années 1880, mais peut-être est-ce une impression de contraste avec la solidité du mur du premier plan. On peut se rendre compte, dans la très étonnante photographie de 1885, de la volonté de rabaisser la verticalité et de laisser les frondaisons horizontales se développer. On remarquera aussi



Vue du quai du Mont-Blanc et de la jetée des Pâquis, 1864. BGE-CIG.



Vue de la jetée après le 14 août 1864. Coll. Constantin.



Vue hivernale de la jetée, vers 1875. Coll. part. On discerne sur l'autre rive les deux immeubles de la rue de la Grenade aux Eaux-Vives, construits en 1872-1873.



Vue depuis la jetée des Eaux-Vives, vers 1880. BGE-CIG, fonds Zimmermann.



Vue du quai du Mont-Blanc et de la jetée, vers 1885. Coll. part. On distingue, à Coligny, la blancheur du château El Masr de Coligny, construit en 1883-1884.



Vue hivernale des arbres de la jetée, janvier 1896. Coll. part. À remarquer le bassin circulaire au centre des quatre arbres.



Vue hivernale des arbres de la jetée, janvier 1896. Coll. part.



Les arbres de la jetée en hiver 1905, carte postale. Coll. part.





Les arbres et le phare en 1899. Coll. part.

aux pieds des arbres les deux blocs de pierre qui servent de bancs pour les promeneurs.

Le grand triptyque de Fred Boissonnas réalisé lors du gel de la rade en 1891, exposé sur les Bains en 2018, donne également ces informations, mais l'on peut affirmer que les photographies et cartes postales du tournant du siècle illustrent, de manière spectaculaire, les conditions hivernales terribles. Les deux images du 11 janvier 1896 rivalisent avec les cartes postales et plus spécialement celle de 1905. Heureusement, il existe quelques photographies beaucoup plus apaisantes, empreintes de l'esprit du lieu, comme celle de 1899.

Les platanes forment aussi un refuge agréable, comme le montre cette vue de 1925, au temps des chapeaux cloche. La jetée, qui s'est plusieurs fois agrandie, se métamorphose et les platanes abritent les cabanes de chantier en 1932. Agressés par toutes sortes d'entailles pratiquées pour l'éclairage ou par les

nuées d'étourneaux qui, certaines années, en firent leur base de départ vers l'ailleurs, les platanes font mieux que résister, ils existent.

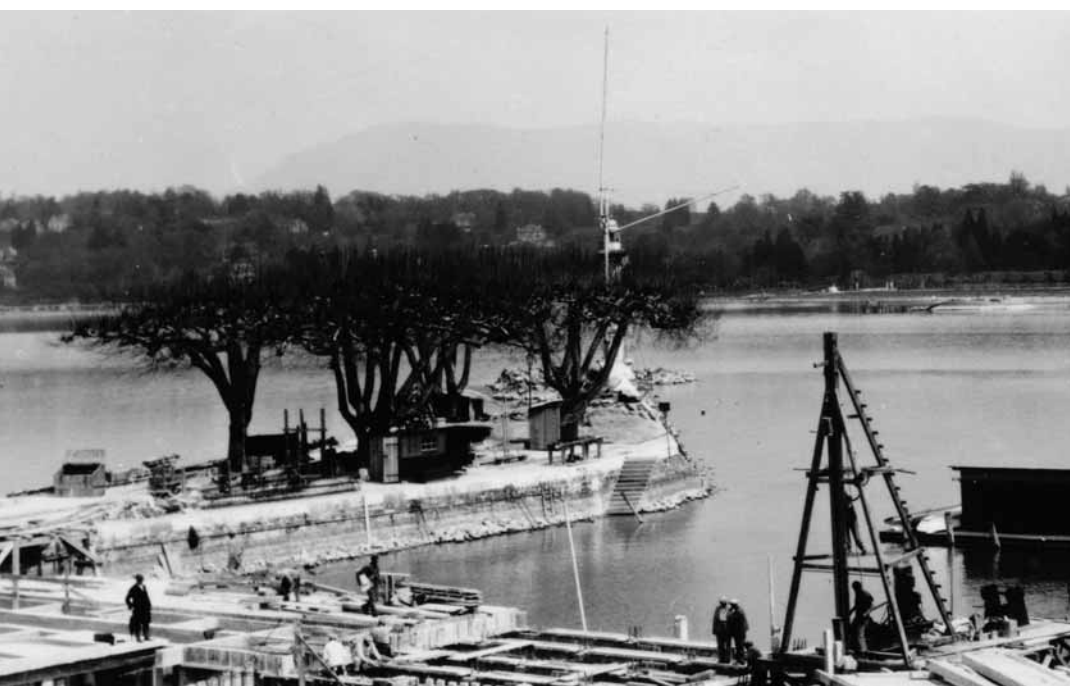
Dans les plans des bains de luxe projetés en 1987, ils apparaissent tous égaux comme quatre frères. Or, en ce mois d'octobre 2019, si les platanes montrent leur toute puissance, ils violent le principe d'égalité : en les mesurant, on est en effet surpris de constater que les deux platanes du côté rade, à un mètre de hauteur, mesurent respectivement 4 mètres et 4,15 mètres de circonférence, tandis que ceux qui s'élèvent du côté du lac, confrontés à la bise, ont une circonférence de 3,05 mètres et 2,47 mètres.

Il faudrait bien d'autres photographies et bien d'autres archives encore pour mieux comprendre les mystères des platanes, à commencer par leurs racines dans ce lieu artificiel. Mais ceci est une autre histoire.



Scène de repos sous les platanes, 1925. Coll. part.

La stèle avec ses escaliers, déjà présente en 1904, a changé plusieurs fois d'emplacement.



Scène du chantier de 1932, avec les platanes. BGE-CIG.



Les platanes presque abandonnés en 1987, juste avant la fondation de l'AUBP. BGE-CIG, fonds Zimmermann.



# Nager autour du phare

Les usagers des Bains pensent sans doute que les gros blocs de pierre qui épousent la jetée, côté lac, ont toujours été là. Il n'en est rien. Retour sur une intervention artistique réussie, qui s'intègre naturellement dans le paysage de la rade.

BERTRAND THEUBET

Nombreux sont ceux qui ignorent que les masses d'eau s'engouffrant dans la rade de Genève ont nécessité la construction de digues de protection contre la force des courants, permettant diverses activités humaines et facilitant notamment celle de la navigation. On a construit la jetée des Pâquis en 1857 et, sur le musoir, un premier phare a été édifié, suivi d'un second en 1894, devenu une attraction pour les passants. Un enrochement immergé autour de la pointe de la jetée sert toujours de brise-lames en cas de tempête.

Quand, sur une idée de Raymond Dumuid, le comité de l'AUBP décida d'organiser la «course autour du phare», il a désiré contourner ce qui était jusque là interdit, pour que la natation soit possible. Le comité a fait appel à Marcellin Barthassat du collectif d'architectes BBBM, très impliqué dans les travaux de restauration et d'aménagement

des Bains. L'intervention a permis d'offrir des espaces de repos sans surcharger la jetée d'installations nouvelles.

En aval de la digue, une plate-forme suspendue en bois et métal a été réalisée en 2002-2003. La rénovation de la jetée a permis la réparation des parties dégradées en calcaire ou en en pierre de Meillerie. Pour l'enrochement, le choix des matériaux – 750 tonnes – s'est porté sur du calcaire de Champdor, à Hauteville dans le Jura, afin d'assurer la continuité de la provenance, de s'accorder à la couleur gris-beige de la jetée et de maintenir la tonalité dominante de la rade.

Stabilité, résistance à la houle, relation entre formes organiques – brisées et géométriques – organisent le nouvel enrochement. Une combinaison de blocs suggère différents usages que le baigneur expérimente ou que le promeneur découvre.

Devant l'ampleur du projet, les architectes font appel en 2004 à l'artiste Carmen Perrin pour en réaliser une installation immergée dans les marges de la jetée.

## Immersion

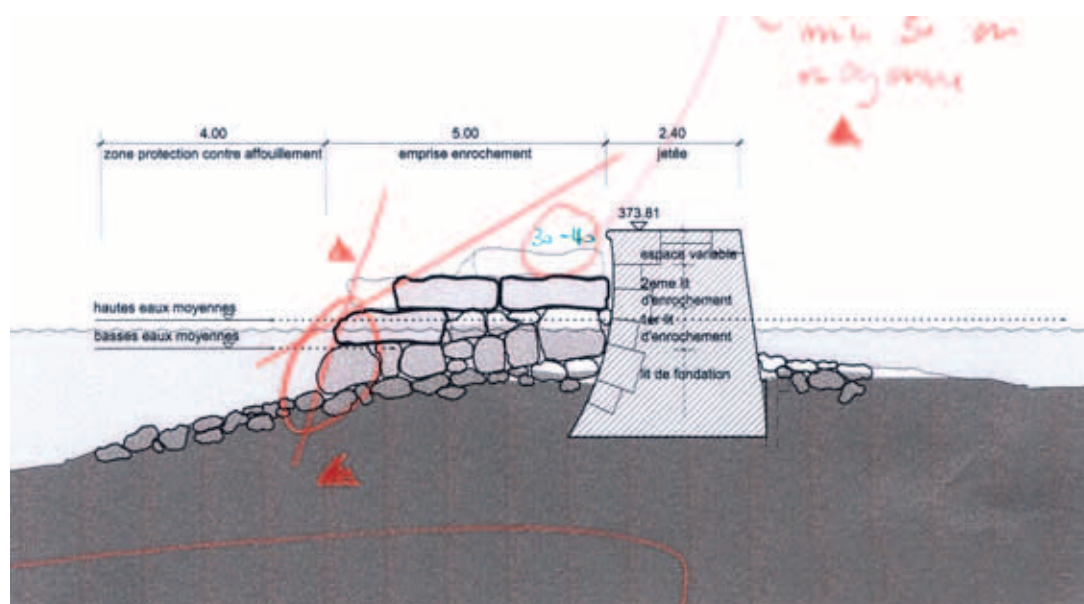
CARMEN PERRIN

J'aime porter mon attention à un «dehors» des choses, des pensées et des espaces. Cette attitude me permet d'introduire dans la réflexion des paramètres inattendus qui vont m'obliger à reprendre par de nouveaux biais les questions qui m'intéressent depuis le début de mon parcours artistique. L'idée de la tension, ainsi que des rapports de forces qui composent, enveloppent et constituent les organismes vivants et les relations que ces derniers élaborent avec le domaine des savoir-faire et celui de l'imaginaire, persistent dans mes recherches. Qu'il s'agisse de la biodiversité, des techniques, du fonctionnement de notre

propre corps ou de notre pensée, c'est toujours le même constat : pas de point fixe. Que du mouvement et des mélanges.

La possibilité d'une intervention dans l'espace public déclenche des occasions d'effectuer de nouvelles hybridations, transformations et modulations dans mon langage plastique, déterminé par certaines qualités d'un contexte donné, ainsi que par les échanges avec les mandataires, les architectes, les paysagistes, les usagers et les artisans.

Avec l'expérience, ce qui est devenu primordial, c'est d'essayer de ne pas rajouter d'objets supplémentaires là où l'on m'invite à intervenir, pour ne travailler qu'à partir d'éléments déjà présents et tenter d'articuler une intégration sur le site, poussée parfois jusqu'à l'imperceptibilité de l'œuvre artistique. Une



sorte d'œuvre «caméléonique». Sur certains sites, il m'est souvent arrivé de réaliser un élément que les architectes ou paysagistes avaient prévu de réaliser eux-mêmes, comme un mur, un jeu d'enfant, l'aménagement d'une place, la porte du hall d'une gare ou l'agrandissement d'une plage...

Lorsque je passe du temps à expérimenter certains gestes pour réaliser un dessin ou uti-

liser un nouveau matériau, c'est pour tenter d'introduire, dans la mise en forme, la visibilité d'une durée qui révèle le processus de fabrication et les stratégies d'une pensée qui accompagne chaque geste de travail. La forme est quelque chose qui émerge de façon organique. Le réel n'est fait que de situations conflictuelles ou de compromis, prises dans l'articulation d'énergies, de tensions et de transformations.





Sur le site de la carrière à Hauteville, la croûte de calcaire qui porte le nom de « découverte » est le premier élément minéral sur lequel on marche quand les travaux d'extraction n'ont pas commencé. Même s'ils sont souvent camouflés par une mince couche de terre et des broussailles, les creux et les plis façonnés par le passage du glacier du Rhône il y a 20 000 ans sont évidents. Les blocs que j'ai utilisés pour réaliser mon intervention aux Bains des Pâquis viennent de ce premier lit de la carrière, les traces du passage du glacier rendent hommage à l'histoire du paysage grandiose à cet endroit.

Au début du projet, une des premières visites des Bains a réveillé en moi un souvenir de ma petite enfance en Bolivie. L'immensité du lac Léman et la fraîcheur de la bise ont laissé place au désert de l'Altiplano, délimité par la Cordillère des Andes. J'ai repensé au site archéologique de Puma Punku, où mon père nous emmenait souvent en famille. C'était un terrain de jeu extraordinaire. Le sol était jonché d'immenses pierres taillées, tombées, au fil des ans, les unes sur les autres. On pouvait se

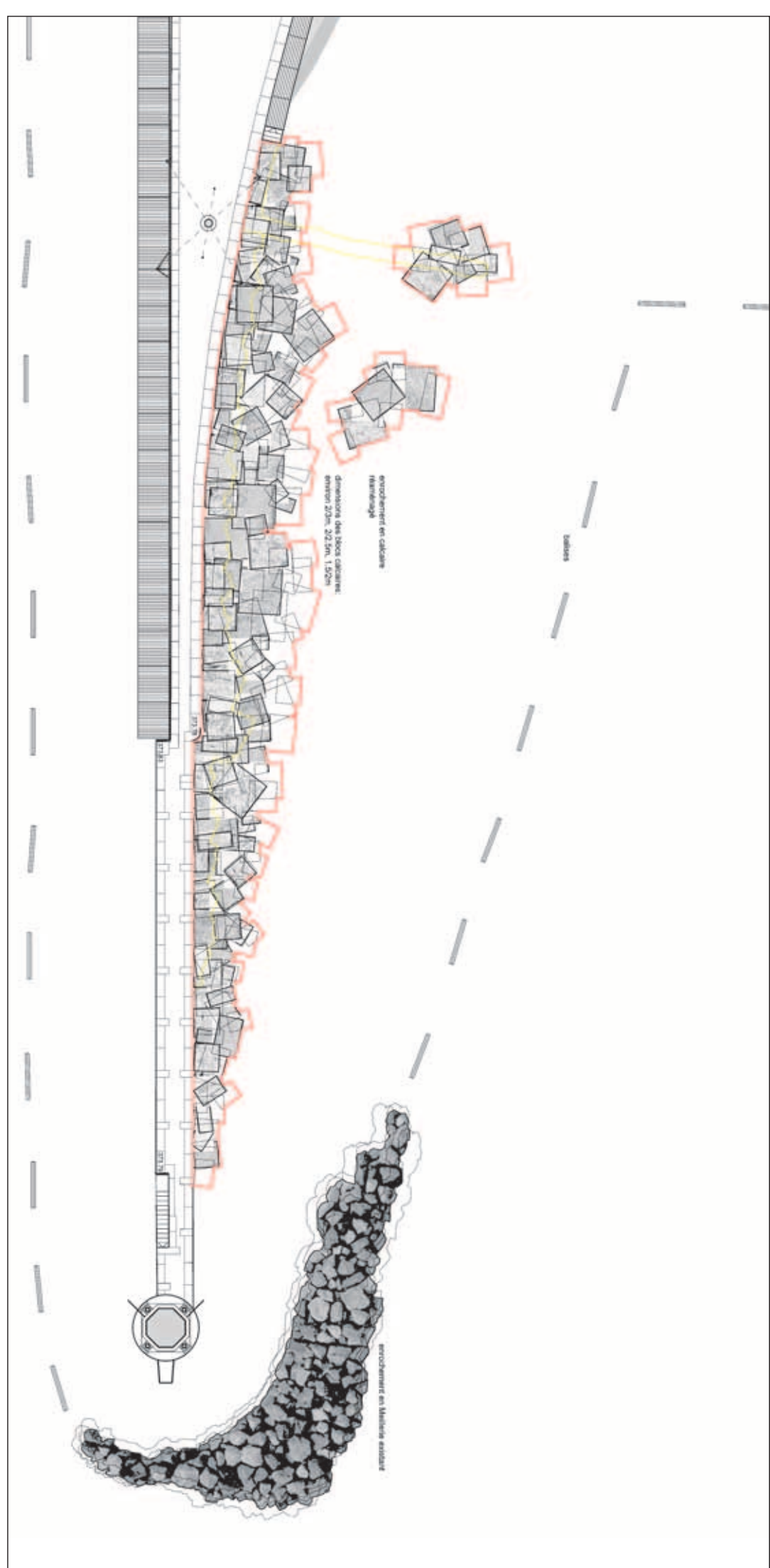
cacher, se protéger de la pluie, glisser sur de grandes surfaces, y dormir au soleil ou grimper jusqu'à une pointe pour scruter l'horizon.

J'ai imaginé qu'un tel assemblage de blocs de pierre pourrait occuper l'emplacement des enrochements, devenir une plage confortable et servir efficacement de brise-lames pour protéger la jetée.

*Comment est-il possible d'obtenir un objet d'usage courant de nature spirituelle, qui soit à la fois responsable, dialogique, intersubjectif et communicatif dans un espace public ? Il est facile de répondre à cette question : l'on y parvient en associant un objet courant de nature spirituelle à un autre de nature fonctionnelle, autrement dit, en réunissant les deux plans de façon à ce qu'ils se superposent en transparence.*

Jean-Christophe Ammann,  
*L'art dans l'espace public (1993)*

[www.carmenperrin.com](http://www.carmenperrin.com)







## CALENDRIER DE LA TERRE

24 ISSUES DE SECOURS

Bains des Pâquis

Du 1<sup>er</sup> au 24 décembre 2019

www.bainsdespaquis.ch

Exem



## Calendrier de l'Avent

# Noël en décembre

Pour son traditionnel Calendrier de l'Avent, les Bains des Pâquis invitent le public à découvrir chaque soir dans une cabine une installation-surprise en présence de l'artiste qui l'a réalisée. Après l'utopie et les contes, le calendrier ouvre grand ses fenêtres sur la Terre, comme autant d'issues de secours à penser et à ré-inventer. Le mot TERRE, hissé sur le grand plongeur, entre le ciel et l'eau, est le thème phare de ce calendrier.

Écosystèmes et espèces animales menacés, dérèglements climatiques, destruction de paysages et pollution. Comment repenser notre relation au vivant et à la Terre-mère? Comment se reconnecter à l'essentiel? Comment consommer local? Quelles réponses apporter face au monde abîmé dont nous avons hérité?

Pour cette nouvelle édition qui tente de réconcilier l'homme et la nature, les Bains ont également convié les trublions-poètes de la Cie 3615 Dakota à développer un laboratoire social de récits et de cultures d'huîtres in situ, dénommé «Opération refuge / Ostrea Odulis». Il y sera question d'alternatives, d'huîtres, de

zones à défendre, de partages gastronomiques et d'inventer de nouvelles relations au monde.

*Ostrea Odulis* racontera l'odyssée sub-aquatique d'amoureux de la mer contraints à cultiver leur lopin d'eau iodée au plus proche de la rumeur de la ville et à implanter une culture ostréicole dans les eaux des Bains des Pâquis. Une dizaine de lieux, de la plage aux rochers en passant par les différents bassins, seront les points d'ancrage de cette performance. Elle emmènera les participant-e-s en expédition et les conduira à goûter la culture ostréicole lémanique.

du 1<sup>er</sup> au 24 décembre

*Calendrier de la Terre, 24 sorties de secours*

Une proposition artistique à découvrir chaque soir à 19h autour d'un vin chaud offert par la Buvette

Opération refuge / *Ostrea Odulis* (Cie 2615 Dakota)

Parcours guidé en bateau :

deux performances par jour du jeudi au dimanche

Plus d'infos sur les horaires

www.aubp.ch (sous « Événements »)

022 732 29 78

Entrée libre

## Premier grand concours illittéraire

# Une histoire d'amour aux Bains

Ouvert à toutes et tous, quel que soit l'âge, la couleur, politique ou non, quelle que soit l'orthographe et la syntaxe... 5000 caractères maximum, espaces compris, à envoyer sous pseudonyme aux Bains (30, quai du Mont-Blanc, 1201 Genève) avec, dans une autre enveloppe (sur laquelle sera noté le titre de votre récit), nom, prénom, contact, etc. Le jury est complètement illégitime et se réserve le droit de choisir qui lui plaira, en dehors de toute convention.

Délai d'envoi : Saint-Valentin 2020

Remise des prix : Saint-Valentin 2021

Trois voyages à gagner : Berlin, Paris, Marseille

## Nage de nuit

# La ballade des givrés d'un soir

C'est la nuit sur les Pâquis  
Des groupes arrivent tout transis  
Ils portent avec eux leur matos  
Direction les polosses  
Ils se déshabillent en silence  
L'air dehors est frais, quelle ambiance  
Ils sortent des vestiaires, y'en a qui crient  
Les voilà partis

Nage de nuit  
La descente du phare  
Aux Bains des Pâquis  
Pour les givrés d'un soir, ces canards

Pas mal d'étudiants et leurs profs  
Des retraités, des belles, des beaux  
En marche direction le grand phare  
Le long de la jetée pour le départ  
Les premiers contacts dans l'eau glacée  
La respiration est saccadée  
Petit à petit le corps se relâche  
À coups de crawl, de dos ou de brasse

Nage de nuit  
La descente du phare  
Aux Bains des Pâquis  
Pour les givrés d'un soir, ces canards

Quel point de vue privilégié  
Pour apprécier cette rade illuminée  
Encore quelques mètres et c'est l'arrivée  
Pour autant c'est pas terminé

Nage de nuit  
La descente du phare  
Aux Bains des Pâquis  
Pour les givrés d'un soir, ces canards

Les corps réagissent pleins d'adrénaline  
Libération de l'endomorphine  
Une impression à nulle autre pareille  
Plénitude sensation de bien-être


Nage de nuit  
La descente du phare  
Aux Bains des Pâquis  
Pour les givrés d'un soir, ces veinards

Olivier Boillat  
(inspiré de l'air de Willy Brouillard, Renaud)




## BAINS D'HIVER DU 14 SEPTEMBRE 2018 AU 24 MAI 2020


### BAIGNEURS D'HIVER

 L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée : 2 francs. Un bracelet électronique sera prêté contre une caution. Le bracelet ouvre également le vestiaire dans la zone polo. Abonnement pour la saison d'hiver : 50 francs. AVS/AI/étudiants : 30 francs. Enfants : 20 francs. Coupe de Noël, valable jusqu'au 15 décembre : 30 francs. Autres informations sur [www.aubp.ch](http://www.aubp.ch)

### SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

 Ouvert tous les jours de 9h à 21h30 (dimanche dès 8h) Mardi : journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours. Les Bains des Pâquis mettent à disposition – 2 saunas mixtes – 1 bain turc mixte – 1 hammam mixte – 1 hammam réservé aux femmes Tarif d'entrée : 20 francs (sauna, hammam et bain turc). AVS, AI et chômeurs : 17 francs. Tous les lundis : 13 francs pour tout le monde. Abonnement 11 entrées : 150 francs. Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce). tél. 022 732 29 74


### LA BUVETTE DES BAINS

 Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à 22h30.

Horaires : de 7h à 22h30  
Réservation recommandée pour la fondue : tél. 022 738 16 16


« Anniversaires pirates » à la buvette les mercredis, samedis et dimanches dès 14h : [sardine.crochet@gmail.com](mailto:sardine.crochet@gmail.com) 078 751 65 10

### MASSAGES

 Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 70 francs  
Horaire : de 8h à 21h tous les jours, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre.  
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 de 9h à 13h ou sur le site [www.massagebainsdespaquis.ch](http://www.massagebainsdespaquis.ch)

### TAÏ-CHI

 Octobre à mai : tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouvert à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent : abri côté bistrot

**LES MERCREDIS 27 NOVEMBRE, 11 DÉCEMBRE, 22 JANVIER, 19 FÉVRIER ET 18 MARS**

 **NAGE DE NUIT, DE 18h30 À 20h**  
(voir page ci-contre)

### SAMEDI 9 NOVEMBRE

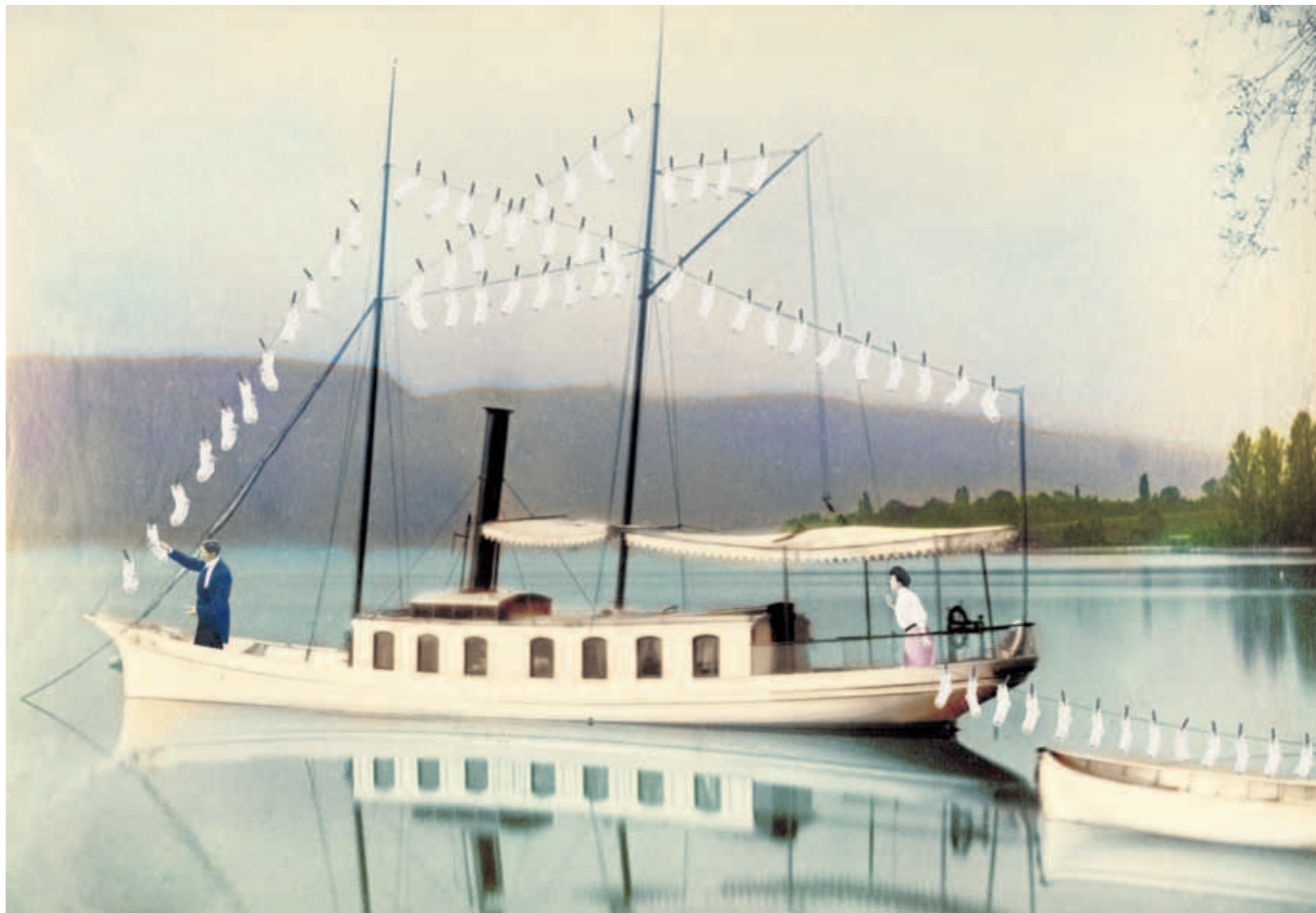
 **CAFÉ PHILO À 10h30**  
Élémenterre, avec Sophie Tabarly et Théo Samson

### DU 1<sup>ER</sup> AU 24 DÉCEMBRE

 **CALENDRIER DE LA TERRE**  
Chaque soir à 19h, ouverture d'une porte de cabine (voir page ci-contre)

### DU 15 JANVIER AU 15 MARS 2020

 **EXPOSITION « LES TRÉSORS RESSUSCITÉS DU LÉMAN »**



JOUR DE LESSIVE SUR LE YACHT DE L'ARCHIDUCHESSSE

[www.plonkreplonk.ch](http://www.plonkreplonk.ch)

### PLONK & REPLONK

#### SAMEDI 29 FÉVRIER

 **9<sup>e</sup> CARNAVAL DES BAINS**

#### MI-MARS À MI-AVRIL

 **EXPOSITION « GENÈVE SA GUEULE »**  
Ville de Genève, Agenda21

#### SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 AVRIL

 **TUNNEL DE LA PEUR**  
Cap Loisirs (Festival Histoire et Cité)

#### MI-AVRIL À MI-JUIN

 **EXPOSITION « AUTOUR D'ULYSSE »**  
Université de Genève

#### APÉROS POÉTIQUES

 Lecture les samedis de 10h30 à 11h30, apéritif offert ensuite. Entrée libre  
16 novembre : Carte blanche aux éditions Héros-limite  
23 novembre : Jean-Luc Bourgeois  
7 décembre : Flynn Maria Bergmann  
21 décembre : Louis-Noël Bobey  
11 janvier : Stéphane Bouquet  
25 janvier : Bruno Mercier  
8 février : Julia Widmann et Mathias Demoulin  
22 février : Cosima Weiter  
14 mars : Carte blanche aux éditions Slatkine

#### DANS LE CADRE DU PRINTEMPS DE LA POÉSIE

21 mars : Philippe Constantin, Antoine Läng  
22 mars : Fabienne Bogadi  
28 mars : Marina Salzmann & Marco Sierro  
29 mars : Carte blanche à Paulette éditrice  
4 avril : Lecture autour de la peur (Festival Histoire et Cité)  
5 avril : Lucienne Serex  
18 avril : Julie Gilbert/Collectif non-identifié  
2 mai : Clément Bondu  
16 mai : Charlotte Granger

**POUR PLUS D'INFORMATIONS  
CONSULTEZ [www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)  
ou devenez ami des Bains sur facebook**

Toutes les éditions du *Journal des Bains* sont disponibles en pdf sur le site

## Cafés philo des Bains

Les Bains des Pâquis ont toujours été sensibles aux questions écologiques et se sont engagés pour entreprendre les réformes nécessaires à une société responsable et durable.

L'AUBP œuvre ainsi depuis 1987 pour faire de ce lieu unique et emblématique, au cœur de la rade de Genève, une véritable vitrine internationale des énergies renouvelables.

Vent, air, soleil, courants aquatiques, profondeur des sols. Il n'y pas qu'une solution mais un faisceau d'idées à concrétiser, avec en ligne de mire, à terme, l'autonomie énergétique. Et si nous n'arrivons pas à ce 100% de liberté et d'indépendance, au moins aurons-nous eu la volonté de montrer que cela est possible, pas à pas, dans un effort particulier autant que commun et concerté. La marche sera longue sans doute, mais riche en découvertes et en idées, en propositions et en partage. Ces prochaines années, les Bains vont concentrer leurs forces vives pour trouver et mettre en place les issues de secours nécessaires en faveur de notre planète. Dans cette optique, les Bains, soucieux tant du dialogue que de la concrétisation de projets, vous invitent une fois par mois (les derniers samedis en général) à un café philo autour du thème de l'écologie et de la terre.

Programme à découvrir sur [www.aubp.ch](http://www.aubp.ch)



## Écrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

L'intrus qui s'est glissé, page 13, parmi les chansons humides est L'aquiboniste (Jane Birkin)

## JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP  
Association d'usagers des Bains des Pâquis  
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève  
tél. 022 732 29 74  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

Rédactrice responsable Françoise Nydegger  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

Rédaction Serge Arnould, Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique  
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro  
Anaïs Aik, Jean-Luc Babel, Vincent Barras, Judith Behar, Olivier Boillat, Anne Bory, Jean-Luc Bourgeois, Olivia Byrne-Sutton, Marylaure Decurnex, Exem, Mirjana Farkas, Jean Firmann, Alain Freudiger, Lionel Gauthier, Fabrice Gottraux, Colline Grosjean, Laurent Guiraud, Gérald Herrmann, Valérie Hoffmeyer, Marie Jeanson, Antoine Läng, Sami Linden, Aloys Lolo, Andrea Marconi, Cédric Marendaz, Renata Martino, Marina Meier, Isabelle Meister, Gilles Mulhauser, Frédéric Ottesen, Enrique Pardo, Carmen Perrin, Pariwat Phohiran, Plonk & Replonk, Kati Rickenbach, Caroline Roy, Géraldine Savary

Publicité  
Helena de Freitas  
[pub@sillage.ch](mailto:pub@sillage.ch)  
[www.sillage.ch](http://www.sillage.ch)

Impression  
CIL Centre d'impression  
Lausanne SA  
Tirage :  
5000 exemplaires

Journal imprimé sur  
du papier certifié FSC®

© 2019, les auteurs et l'AUBP  
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2020  
Délai rédactionnel : 21 mars 2020





